

*Lavinia Atthorps*

L E S

1783

# AVENTURES

DE L'INFORTUNÉ

*NAPOLITAIN,*

OU MÉMOIRES

DU SEIGNEUR

R O Z E L L I.

---

TOME TROISIEME.

---



A L O N D R E S.

---

M. DCC. LXXXI.



I

3

I

ve

ap





S U I T E  
DE L'INFORTUNÉ  
NAPOLITAIN,  
O U  
LES AVENTURES  
ET MÉMOIRES  
DU SEIGNEUR  
R O Z E L L I.

IL y avoit une jeune Laitiere , qui  
venoit tous les jours à ma boutique  
apporter le lait dont on avoit besoin.  
Tome II, \* A

Je vis un jour cette Laitiere , & la trouvai si belle & si charmante , que malgré tous les efforts que je fis , je ne pus m'empêcher de m'abandonner à ma destinée. Jamais je n'avois rien vu de si parfait : je la considérois tous les jours avec beaucoup d'attention : & plus je l'examinois , plus elle me paroissoit belle , & mon ardeur pour elle s'augmentoit de plus en plus. Est-il possible , disois-je , que la nature ait produit un si beau chef-d'œuvre , pour le laisser ramper sous le faix de la condition la plus abjecte ? Ah ! nature inhumaine , m'écriois-je , peut-on voir , sans frémir d'horreur , l'ouvrage de tes mains le plus accompli , obligé ainsi à aller chercher de porte en porte à gagner sa vie ? Plein de reflexions que me faisoit faire à toute heure l'impression des beautés de cette aimable fille , je voulus savoir où elle demeueroit ; & un jour qu'à son ordinaire elle crioit du lait , je descendis & sortis de la maison , avant qu'elle y fût arrivée , ré-

solu de la suivre. La servante se fournit du lait nécessaire ; ensuite la Laitière en porta ailleurs ; & ce fut après avoir fait cent tours dans la Ville, qu'elle en sortit par la porte d'Amsterdam, d'où, à une portée de mousquet de cette porte, elle entra dans une petite maison. Je ne doutai point que ce ne fût là sa demeure ; mais pour m'en mieux éclaircir, je passai devant la maison, & je vis que je ne m'étois point trompé. Cette intrigue commença dans la belle saison du mois de Juin. Et comme c'est la mode à Utrecht d'aller pendant l'Été manger du lait & de la crème hors de la Ville, ce fut une belle occasion pour moi, & un moyen facile d'avoir entrée chez elle. J'y allai dès le Dimanche suivant ; car ma passion, bien qu'elle ne dût point être si forte dans un âge déjà avancé, ne me permettoit pas de différer. Tout sembloit pour la première fois contribuer à mon bonheur : car je la trouvai seule, sa mere étant allé à

L'Eglise. Cette charmante fille étoit dans son habit de fêtes, & cet habit relevoit merveilleusement sa beauté. Mais si ma joie fut grande de l'avoir trouvée seule, mon chagrin le fut encore plus, de ne pouvoir m'entretenir un moment avec elle ; car elle n'entendoit que le langage du pays, que je ne savois point. Je lui fis comprendre par signes, que je demandois une demipinte de crème, qu'elle me présenta, en riant, mais avec modestie & avec graces, des douceurs que je lui contoïs en Italien. Il y avoit bien deux heures que je contemplois cette aimable personne, lorsque sa mere arriva, qui lui dit en Hollandois ; Christine, allez à l'Eglise : à ce nom de Christine, je demeurai interdit ; je tournai toutes mes pensées du côté de cette Christine qui m'avoit fait passer tant de mauvais jours. Cependant j'étois trop épris de cette adorable personne, pour m'arrêter long-tems à de semblables réflexions. Comme il se faisoit tard, je

fongeai à m'en retourner chez moi ; & ayant fait signe à la mere , je lui demandai du mieux que je pus , ce qu'il lui falloit ? elle me demanda six sols ; mais je la payai plus largement qu'elle n'espéroit , car je lui mis un ducaton dans la main ; & la lui serrant assez fort , je lui fis connoître par signes , que je lui donnois le tout. Dans ce moment je remarquai de la joie & de la confusion , & dans la mere & dans la fille. Cependant elles garderent mon argent , & je m'en retournai tout rêveur au logis , où étant arrivé , Jannine me demanda où j'avois été toute l'après-dînée ? & cela d'une maniere comme si elle eût remarquée quelque trouble en moi. Je lui dis que que j'avois été entendre un célèbre Prédicateur ; & qu'ensuite j'avois fait un tour de promenade avec lui , hors de la Ville : & feignant d'être fort fatigué , je dis que je voulois m'aller coucher. Je passai toute la nuit à rêver aux moyens de me rendre plus

familier avec ma jeune Laitiere : mais je ne pus m'en imaginer aucuns qui ne me parussent impraticables ; vu que je n'entendois pas la langue , & qu'elle n'en favoit pas d'autre que la Hollandoise. Ma passion étoit pourtant trop véhémence pour en demeurer là. Ainsi ma peine étant extrême , il me fallut avoir recours à des moyens extraordinaires. C'est pourquoi , je me mis en tête de lui faire apprendre le François. Je réussis parfaitement bien dans cette entreprise , par le moyen d'un pauvre Maître de Langues , que je connoissois. Je le fus trouver dès le lendemain ; & m'étant enfermé avec lui dans sa chambre , je l'engageai par serment à ne découvrir à personne le secret que je lui vouloit confier ; après quoi je lui parlai de la sorte : Il y a dix pistoles pour vous , mon cher , si vous pouvez persuader la personne que je vous marquerai , d'apprendre la langue françoise , en telle sorte qu'elle la puisse entendre & la parler. Je n'eus

pas de peine à engager ce bon homme dans mes intérêts : dès qu'il entendit parler de dix pistoles , il fut prêt à tout. Je lui indiquai donc la personne & lui montrai de loin la maison : ensuite de quoi il m'assura qu'il viendrait à bout de ce que je souhaitois , & me dit que je pouvois le revenir voir le lendemain , qu'alors il pourroit me donner quelque réponse plus positive , parce qu'il étoit fort connu dans cette maison , & que la mere avoit beaucoup de confiance en lui , & qu'ainsi je n'avois que faire de me mettre en peine.

Je m'en retournai chez moi , tout content , & plein des plus belles espérances , attendant avec grande impatience , l'heure qu'il m'avoit donné pour le lendemain. Il faut que j'avertisse ici mon Lecteur que d'abord que j'eus senti quelque inclination pour cette aimable fille , & que j'eus conçu le dessein d'en faire ma maîtresse , je tâchai toujours de me dérober à sa vue ,

& me contentai du plaisir de la voir au travers des vitres ; car comme j'avois pris la résolution de la voir chez elle je ne voulois pas qu'elle me connût. Ainsi la précaution que je prenois de me cacher étoit très-nécessaire.

Je ne manquai pas le lendemain de me trouver à l'heure assignée chez le Maître de Langues. Je montai à sa chambre tout en tremblant, dans l'appréhension où j'étois qu'il n'eût rien fait pour moi : mais pour mon malheur, il n'y avoit que trop bien réussi ; car cet homme , dès le premier entretien que j'eus là-dessus avec lui , ayant compris ma passion , avoit si bien fait auprès de la mere de cette fille , que non-seulement elle avoit consenti qu'elle apprît le François , mais même elle m'avoit donné la permission de voir sa fille , toutes les fois que je le fouhaiterois. Il avoit pris cette bonne femme par son foible , & par l'endroit le plus capable de la faire donner dans le panneau ; c'est-à-dire par l'espérance des



grands avantages qu'elle en pourroit tirer. C'étoit une pauvre veuve, qui ne vivoit avec sa fille, que de ce que trois ou quatre vaches pouvoient lui rapporter. Elle avoit été fort bien dans ses affaires, du vivant de son mari; si bien que le souvenir du bon tems passé lui fit prendre goût à celui qu'elle pouvoit encore avoir, & la porta d'autant plus facilement à accepter le parti qu'on lui proposoit. Voici la maniere que mon bon petit Maître de Langues s'y prit pour l'y engager.

Ce n'est pas, ma chere Jaconine (c'est ainsi que la mere s'appelloit) l'envie de boire du lait, qui m'amene aujourd'hui chez vous: non, lui dit-il, c'est toute autre chose; je viens pour vous faire part d'un bonheur qui vous attend, vous & votre fille; & pourvu que vous fassiez attention à mes paroles & que vous mettiez tout scrupules à part, j'ose vous promettre que votre fortune est faite. Vous savez, ma chere, ajouta-t-il, que j'ai toujours

été de vos amis, & que j'ai toujours pris plaisir à vous rendre service: comme je crois que vous êtes bien persuadée de cette vérité, je vous prie de vouloir écouter ce que j'ai à vous apprendre. Il y a ici un honnête étranger, assez avancé en âge & d'une probité sans égale, vous l'avez déjà vu chez vous: il est fort riche, & éperduement amoureux de votre fille: il n'y a rien qu'il ne fasse pour se faire aimer d'elle. Au reste, il n'a que des sentimens honnêtes, car il ne prétend l'avoir que pour en faire un jour sa femme; mais comme ses affaires ne lui permettent pas de faire éclater la chose que dans un certain tems, il voudroit en attendant avoir la permission de voir quelquefois votre fille, pour pouvoir l'entretenir de la violente passion qu'il a pour elle. Il m'a choisi pour son confident, & m'a prié de vous faire agréer qu'elle apprît de moi la langue Françoisse; & de plus, il m'a chargé de vous dire que sa bourse vous est ouverte, & que de vous

dépend tout son bonheur. Voilà tout ce que j'avois à vous dire : c'est à vous à me faire connoître quels sont vos sentimens là-dessus. Mes sentimens sont en cela assez conformes aux vôtres , dit la bonne femme , pourvu seulement que les paroles que vous me portez de la part de cet honnête homme , soient accompagnées de sincérité ; car si je ne me trompe , la personne de qui vous me parlez , est la même qui nous donna Dimanche dernier , un ducaton pour une chopine de lait. Je le crois aussi , dit la fille , car pendant tout le tems qu'il fut ici , il ne détourna jamais la vue de dessus moi ; & je connus bien à ses regards , qu'il venoit pour autre chose que pour de la crème. Il me paroît , ajouta la mère , un fort honnête homme ; & pourvu qu'il en agisse de bonne foi , comme vous me le faites espérer , & qu'il agrée à ma fille , je remettrai le tout à la Providence de Dieu , & à la disposition de sa sainte volonté. Comme j'ai remarqué.

que la fille n'a témoigné aucune répugnance , me dit alors le Maître de Langues , je suis convenu d'un rendez-vous pour demain , pour pouvoir régler toutes choses à la satisfaction des deux partis.

J'écoutois avec attention tout ce que me disoit cet homme : & quoique j'appriſſe avec beaucoup de joie , que ni la mere ni la fille n'avoient pas rejetés mes propositions ; j'étois pourtant bien fâché d'un autre côté , que ce Maître de Langues se fût ingéré d'avancer des choses dont je ne lui avois donné aucune commission. Comme il s'apperçut de mon mécontentement , il me dit d'un ton fort sérieux. Je vois bien , Monsieur , que je serai mal récompensé des bons offices que j'ai voulu vous rendre ; il est vrai pourtant que tout autre que moi , n'eût jamais pu avancer les choses autant que je l'ai fait dans une premiere entrevue , à cause de la grande habitude que j'ai dans cette maison , & de la confiance qu'on

y a en moi ; mais cela me servira de leçon , pour ne me mêler plus à l'avenir , des affaires de gens que je ne connois point. Il en eût dit davantage si je ne l'eusse interrompu , en le priant de modérer son emportement , sur une chose qui n'en valoit pas la peine : je lui dis que j'étois honnête homme , & que bien loin de désapprouver ce qu'il venoit de faire pour moi , je lui en aurois d'éternelles obligations , pourvu qu'il voulût bien poursuivre cet ouvrage qu'il avoit si bien commencé. Il n'étoit plus en mon pouvoir de me défaire de ma passion , sans mourir. Je commençai donc par lui donner les dix pistoles que je lui avois promises ; & je le priai instamment de me servir avec fidélité dans cette affaire , & d'être discret : je l'assurai aussi que les peines qu'il prendroit pour moi seroient bien payées ; il me protesta de sa part , avec les sermens les plus forts , que je pouvois compter , sur lui comme sur moi-même. L'heure du rendez-vous

venue, je le priai de trouver bon que nous nous missions en chemin. Nous arrivâmes chez ma Laitiere, à trois heures précises. En entrant dans la chambre, je pris sa belle main & la baisai ; & ne pouvant m'expliquer avec elle, je fis parler mes yeux, pour lui faire connoître la joie que j'avois de la voir. Cette charmante personne, toute honteuse qu'elle étoit, ne laissa pas de me faire comprendre qu'elle estimoit beaucoup le bonheur dont on l'avoit flattée. Je fis le même compliment à la mere, qu'à la fille : Ensuite nous nous assîmes, & commençâmes à entrer en matiere. La conclusion fut que la fille commenceroit à apprendre le François, & qu'elle me verroit avec plaisir, pourvu que je lui engageasse ma foi, & que je lui promisse devant Dieu, de l'épouser d'abord que mes affaires le permettroient ; & que le Maître de Langues seroit témoin de ce mariage : que de plus, lorsque je serois marié avec elle, si je voulois

la mener dans mon pays , j'y menerois aussi la mere. Je connus bien par ces paroles, qu'elles avoient conclu pendant la nuit tout ce qu'elles venoient de dire, & que ce que ce Maître de Langues leur avoit dit le jour précédent , n'avoit fait que trop d'impression sur leurs esprits. J'étois trop ébloui & trop charmé de cette aimable personne , pour balancer un seul moment sur les propositions qu'on me faisoit ; tellement que sans hésiter le moins du monde , je donnai la main à la mere & à la fille , & leur promis tout ce qu'elles souhaiterent de moi. Je fis ensuite entendre à la fille, que je ne souffrirois plus qu'elle portât du lait , & que pour mieux cacher notre intrigue , il falloit qu'elle prît une servante qui le portât en sa place , & qu'elle fît accroire qu'il lui étoit survenu quelque indisposition ; je lui fis dire aussi qu'elle pouvoit porter les mêmes habits qu'auparavant , & qu'il suffisoit qu'elle fût propre en linge dont j'aurois soin de la fournir. Nous

convinmes aussi que toutes les fois que je voudrois l'aller voir , je l'en ferois avertir par mon Entremetteur , afin qu'elle prît ses précautions , & qu'elle envoyât la servante dehors pendant ce temps-là. Après avoir pris toutes ces mesures , je tirai dix ducats de ma poche , & je les donnai à la mere , à qui je fis dire en même tems , par mon Interprète , que je souhaitois qu'elles employassent cet argent à se bien nourrir ; puis en m'adressant à la mere , je lui recommandoïis ma chere petite femme , que je tenois par la main , & je la lui baisois mille fois avant que de la quitter. Je me mis ensuite en chemin , pour m'en retourner chez moi. Je remerciois plusieurs fois le Maître de Langues , de sa bonne négociation , & je le priois de ne pas manquer le lendemain à aller donner leçon à sa belle Ecoliere , & d'employer tout son art , pour la mettre bientôt en état d'entendre le François , quand même il devroit passer des journées



entieres chez elle , l'assurant que son  
tems seroit bien payé. Je le quittois  
en entrant dans la Ville , & tout rem-  
pli de joie , je regagnois mon logis.

Mon principal soin fut de tenir l'af-  
faire si secrete , que Jannine n'en pût  
rien savoir ; & je me comportois avec  
elle avec plus de déférence & de dou-  
ceur qu'auparavant. Mon négoce flo-  
rissoit de plus en plus , & il se passoit  
peu de jours , que je ne gagnasse pour  
le moins quinze ducats : ce qui me  
mettoit en état de faire le généreux  
avec ma belle Laitiere , que je ne man-  
quois pas d'aller voir trois ou quatre  
fois la semaine. Nous fûmes bientôt  
dans une parfaite intelligence ; si bien  
qu'après lui avoir réitéré de bouche  
toutes les assurances que je lui avois  
fait donner par le Maître de Langues ,  
elle s'abandonna entièrement à moi. Il  
me seroit du tout impossible ( cher Lec-  
teur ) de te pouvoir dignement repré-  
senter tous les charmes que je trouvai  
dans cet aimable objet. Jamais mortel

ne vit rien de si accompli : & je trouvois mon bonheur si grand , qu'il me faisoit facilement oublier tous les plaisirs que j'avois goûtés autrefois. S'il m'étoit permis ou possible de décrire ici tous ses attraits , je suis persuadé que tous ceux qui liront ces Mémoires me porteroient envie. Pendant quatorze mois que dura ce doux commerce , mon amour ne put se rallentir d'un moment , & ma passion augmentoit à telle point tous les jours , que j'en négligeois mes affaires : ce qui fit naître quelques soupçons dans l'esprit de Janine ; & lui donna envie de m'épier , & de me suivre la première fois que je sortirois. Il ne lui fallut pas attendre long-tems ; je lui donnai dès le lendemain occasion de satisfaire sa curiosité. Ma jalouse me suivit sans que j'y prisse garde : mais comme elle avoit assez d'égard pour moi , elle ne voulut point entrer sur mes pas , & se contenta de m'attendre à la sortie. Le Maître de Langues survint quelque tems après

moi , pour donner sa leçon ; & me tirant à quartier , il me dit qu'il avoit vu Jannine se promener à quarante pas de la maison. A ce mot de Jannine , tous mes sens se troublèrent si fort , que ma nouvelle femme s'en apercevant me demanda d'où procédoit un si prompt changement ? Je lui dis que la chose n'étoit pas digne de sa curiosité ; que mon altération étoit causé seulement par une nouvelle fâcheuse que le Maître de Langues venoit de m'apprendre , savoir qu'un homme qui me devoit beaucoup d'argent , avoit disparu. Cependant il fallut songer aux moyens de sortir de cette maison , & tromper s'il se pouvoit les yeux de Jannine. Comme elle étoit alors la personne que j'avois le plus à craindre , j'affectois en sortant d'être accompagné par le Maître de Langues , avec lequel j'étois convenu , que si Jannine étoit encore au guet , je ferois l'étonné de la trouver en cet endroit , & que nous lui dirions que la maison d'où elle m'avoit vu sortir ,

étoit une promenade que je faisois fort souvent , pour y jouir du plaisir de la conversation d'un Savant qui avoit coutume de s'y rendre , & avec qui je prenois plaisir à m'entretenir. Le projet étant ainsi fait , je pris congé de ma chere Laitiere , & sortis du logis en compagnie de son Maître. D'abord je jetai mes regards du côté de la Ville. & j'apperçus Jannine , qui dès qu'elle me vit sortir , fit volte-face , s'en retournant à grands pas vers la Ville. Sa retraite me fit plaisir , & me donna plus de tems pour songer à ce que j'avois à lui dire , & pour me rassurer contre toute surprise. C'étoit moins le mécontentement de Jannine , que les suites de cette intrigue , si elle étoit découverte , qui m'allarmoît le plus. Je craignois que ma belle Laitiere , à qui j'avois fait promesse de mariage , ne vînt à découvrir que j'étois bourgeois d'Utrecht , & que j'avois une autre personne avec moi , qui passoit dans le monde pour ma femme. Cette affaire

étoit pour moi d'une très-dangéreuse conséquence si elle eût été connue , & Jannine ou la Laitiere éclaircies n'auroient pas manqué de la publier.

En me separant du Maître de Langues , je l'assurai que j'irois le lendemain chez lui , pour l'instruire de la maniere dont je me serois tiré d'affaires chez moi. Quand je fus arrivé au logis , je trouvai Jannine qui faisoit du Chocolat , pour quelques Messieurs : je m'approchois d'elle , & lui dis en souriant : n'est-ce pas vous , ma chere , que j'ai vue hors la porte d'Amsterdam il y a environ une heure ? Au moins , si ce n'est pas vous , il faut qu'il y ait une personne dans cette Ville , qui vous ressemble bien. C'est moi-même , me répondit-elle , d'un ton fort sérieux , qui ai voulu voir de mes yeux , où vous allez tous les jours , & savoir la raison pourquoi vous négligez ainsi votre boutique : je souhaite que mes soupçons soient mal fondés , ajouta-t-elle en soupirant ; mais hélas ? que je crains

pour mon malheur & pour le vôtre , qu'ils ne le soient que trop bien ? Avez-vous perdu l'esprit , lui dis je en l'interrompant , pour me parler de la sorte ! Est-ce tout de bon que vous me tenez de pareils discours , ou si c'est seulement pour vous divertir ? Si c'est sérieusement que vous parlez , je trouverai beaucoup de plaisir à mortifier votre curiosité , & à punir vos injustes soupçons , en vous menant dans l'endroit où vous m'avez vu , pour vous y faire connoître les raisons qui m'engagent à y aller. Je lui débitai ensuite tout ce que j'avois médité avec le Maître de Langues ; & comme elle me parut ajouter foi à tout ce que je lui contois , je la mis sur des affaires domestiques : & après avoir soupé tranquillement avec elle , je me mis au lit , où je passai la nuit d'une manière fort inquiète ; car m'y étant endormi , mon repos fut troublé par les rêves les plus affreux. Il me sembloit entre autres choses , que ma belle Laitiere ayant

découvert qui j'étois me faisoit de cruels reproches , & que toute en pleurs , pâle & tremblante , elle s'abandonnoit au désespoir & venoit fondre sur moi le poignard à la main pour me percer de mille coups. Mon ame fut si troublée par ce funeste rêve , que tout endormi que j'étois , je fis un grand cri , & dis tout haut : Ah ! ma chere Christine , que faites-vous ? Je m'éveillai dans le même instant , fort éffrayé ; & quoique je visse bien d'abord que ce n'étoit qu'un songe , je ne laissai pas de passer la nuit dans une horrible agitation , dans l'appréhension où j'étois , que cela ne me présageât quelque fâcheuse aventure.

Le nuit étant passée ; comme mon esprit avoit été extraordinairement fatigué par toutes ces illusions , je me rendormis à la pointe du jour , & je ne me réveillai qu'à dix heures. M'étant levé & habillé , je descendis dans la boutique , & ayant demandé des nouvelles de Jannine , on me dit qu'elle

étoit allée au marché. Je le crus d'autant plus facilement que c'en étoit le jour; mais on ne me disoit pas qu'elle étoit sortie dès les sept heures du matin. Elle revint au logis vers les onze heures & me montrant ses emplettes, me reprochant ma paresse de ne m'être pas levé de meilleure heure, pour aller au marché avec elle. Enfin l'heure du repas étant venue, je me mis à table, & comme il me sembloit que Jannine étoit entièrement revenue de ses soupçons, l'impatience me prit de revoir ma chere Laitiere; c'est pourquoi je sortis aussitôt que j'eus dîné, & m'en allai prendre en passant le Maître de Langue, usant de la précaution de me retourner de tems - en - tems, pour voir si l'on ne m'observoit pas. Etant arrivé chez lui je frappai, & l'attendis à la porte de la Ville, & quand il m'eut joint nous prîmes une autre route que celle que nous avions coutume de suivre. Mais il étoit trop tard pour prendre des précautions, le coup étoit déjà porté.

Etant



Etant entré dans la maison de ma Belle, & n'y ayant trouvé que la mere, je lui demandai avec précipitation, où étoit ma chere Christine? Elle est au lit malade, me répondit-elle. A peine eut-elle achevée de prononcer ces mots, que se laissant aller sur un siège, elle versa un torrent de larmes, en faisant des plaintes les plus touchantes du monde. Je me doutois bien alors, que Jannine avoit joué son jeu, & qu'elle avoit été ce jour-là plus loin qu'au marché. J'en fus bientôt pleinement convaincu; car la fille entendant les pleurs & les plaintes de sa mere, & ne sachant pas que je fusse-là, sortit du lit, enveloppée dans une robe de chambre que je lui avois fait faire, & accourut. Dès qu'elle m'eut apperçu, elle jeta un grand cri; & tomba évanouie entre les bras de sa mere. Son beau visage, qui auparavant eût effacé les lis & les roses, fut couvert en un instant d'une pâleur affreuse, & tout son corps ne fut qu'une glace, ne donnant

pas le moindre signe de vie. La mere toute effrayée, jettoit des cris épouvantables, & vouloit sortir du logis pour aller chercher du secours dans les maisons voisines; mais nous la retinmes le Maître de Langues & moi : & ayant pris ma chere mourante sur nos bras, nous la portâmes sur son lit. Je priai le Maître de Langues de tâcher de consoler la mere, & tirai une petite phiole de ma poche, & versai quelques gouttes de la liqueur qu'elle renfermoit, dans un peu de vin blanc; & ayant ouvert avec beaucoup de peine la bouche de ma Laitiere désolée, je les fis distiller adroitement dans sa gorge. A peine les eut-elles avalées, qu'elle commença à revenir à elle. Je lui frottai aussi les temples & les narines avec de l'eau de la Reine-d'Hongrie, & quand je vis qu'elle commençoit à ouvrir les yeux, je me dérobai à sa vue, de peur de lui causer une nouvelle rechute. Je laissai le Maître de Langues auprès de la mere, & me retirai dans une autre

petite chambre à côté, où je me jettai sur un petit siège, dans un état aussi déplorable que celui où se trouvoit ma chere Maîtresse. Il n'y avoit pas long-tems que j'y étois, lorsque le Maître de Langue vint me dire que la jeune Laitiere étoit entièrement revenue de sa pamoison, & qu'elle demandoit à me parler. Je m'y en allai tout tremblant, comme si j'eusse dû comparoître devant le Juge le plus redoutable; & m'étant jetté à genoux devant son lit: me voici prosterné à vos pieds, lui dis-je, mon adorable Christine; apprenez-moi, je vous prie, le sujet de vos alarmes; & si je suis assez malheureux pour vous les avoir causées, je saurai m'en punir d'une maniere qui vous persuadera entièrement que ma volonté n'y a eu aucune part. Je veux bien croire, me dit-elle, d'une voix languissante, que l'aveugle passion que vous aviez pour moi, ne vous a pas permis de considérer l'état déplorable où vous m'alliez plonger; mais encore,

pour suivit-elle , étoit-ce je vous prie , à une pauvre Laitiere qu'il falloit s'adresser pour contenter vos folles ardeurs ? étoit-ce l'innocence même qu'il falloit trahir , pour me rendre l'opprobre de toute la terre ? Que deviendrai-je , infortunée que je suis ! & ne pouvant être votre femme , que deviendra le fruit de vos criminelles amours ? Hélas ! malheureuse que je suis , c'est un mal sans ressource ; & auquel toutes mes pleurs & tout mon désespoir ne sauroient apporter de remède. Vous m'avez donc trompée , ingrat que vous êtes ? Oui , c'en est fait ; & mes fideles & innoçentes amours , n'ont point de plus heureux sort à attendre , que celui d'un triste & affreux désespoir. Oui , dis je , & si ce n'étoit l'état où je suis , j'aurois déjà abrégé le cours de ma déplorable vie ! Ces sanglans reproches me pénétoient de la plus vive douleur : mais je crus qu'il étoit tems de les interrompre , pour l'empêcher de tomber dans de nouveaux simp-

tômes. Cessez , lui dis-je , ma chere , de m'accabler par vos plaintes , donnez-moi un moment de relâche , & permettez-moi de vous dire que vous m'outragez en me faisant de si cruels reproches. Il y a près de trois heures que je suis dans le dernier accablement & que je souffre toutes les accusations dont vous me chargez , sans savoir la raison pourquoi : apprenez-moi donc du moins, je vous en conjure, quelle peut être la cause de vos douleurs; & je ne doute point qu'ensuite vous n'avouiez , qu'il n'y a point de si grand mal , où l'on ne puisse apporter quelque remede.

N'ai-je pas assez sujet d'être dans la derniere affliction, me dit-elle, après ce que j'ai appris ce matin ? Une femme que je connois fort bien , pour lui avoir vendu autrefois du lait, & qui est une marchande de Café , est venu ici ce matin , & a demandé à parler à la maîtresse du logis. Ma mere & moi l'avons priée d'entrer ; & après lui avoir pré-

senté un siège, nous lui avons demandé s'il y avoit quelque chose en quoi nous lui puissions rendre service : mais comme elle a de la peine à s'énoncer en Hollandois, je lui ai dit que si elle vouloit bien parler François, je pourrois l'entendre. Ensuite elle m'a dit que la raison qui l'amenoit, étoit pour s'informer si nous connoissions monsieur Rozelli, marchand de Café, Italien ? qu'elle l'avoit vu entrer le jour précédent chez nous, accompagné d'un autre homme, & qu'il y étoit demeuré plus de trois heures. Je ne sai pas, lui ai-je répondu, si celui qui vint hier chez nous, est un vendeur de Café ; mais je voudrois bien savoir quel intérêt vous y prenez, & ce qui vous oblige à faire des perquisitions si exactes ? Je crois a-t-elle ajouté, qu'il m'est permis de m'instruire des lieux que mon mari fréquente, pour découvrir les raisons qui l'engagent à négliger ses affaires comme il fait ? Quoi ! celui dont vous me parlez, lui ai-je dit fort surprise, est donc votre mari ! En vérité

cela m'étonne un peu , car depuis assez long-tems qu'il vient ici , en compagnie de cet homme avec qui vous l'avez vu , il ne m'a jamais dit qu'il fût marié. Elle m'a fait ensuite plusieurs questions , pour savoir ce que vous veniez faire chez nous ; à quoi je lui ai répondu , que je n'en savois pas autrement les raisons , si ce n'est que vous aviez prié ma mere de vous permettre d'avoir quelques entretiens chez elle avec un de vos amis , sur quelques affaires que vous aviez ensemble ; mais comme je n'ai pu cacher davantage le trouble qui m'agitoit ; elle s'en est apperçue , & n'a pu s'empêcher de me dire , qu'elle ne voyoit que trop que c'étoit bien d'autres raisons qui vous engageoient à venir si souvent chez nous ; qu'elle sauroit démêler la fusée , & me faire repentir de tout. Là-dessus elle est sortie de la maison comme une furie , vomissant mille injures. Pour moi , je suis restée interdite & tremblante , ayant eu à peine la force de raconter à ma



pauvre mere ce que je venois d'entendre. Depuis, ma douleur s'est augmentée à un tel point, que ne pouvant plus demeurer debout, j'ai été obligée de me mettre au lit, & je m'y entretenois de mes malheurs avec ma mere, lorsque vous êtes survenu. N'est-ce pas-là quelque chose de bien triste pour moi ; & n'ai-je pas assez de sujets de me plaindre, disoit en soupirant cette belle affligée. Oui sans doute, ma très-chere, vous n'en avez que trop, lui dis-je ; mais cependant ne vous alarmez pas, je vous prie, de tout ce que cette malheureuse peut vous avoir dit, & pour vous persuader d'autant mieux, continuai-je, que vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, je m'en vais vous faire un récit fidele de toutes choses, & sur quel pied je garde cette impertinente chez moi. Je contai donc à ma triste Laitiere, qui, dans cet état languissant me paroissoit plus belle que jamais, tout ce qui regardoit Jannine, & de l'état servile d'où je l'avois tirée,



Il fallut alors convenir que , quant à ce qu'elle lui avoit dit que je tenois boutique de café , cela étoit vrai ; mais que ce n'étoit pas par un principe de nécessité ; que c'étoit par politique , & pour des raisons importantes , dont je lui confierois le secret. Je l'assurai de plus , que je ne l'avois point trompée ; que mon amour étoit sincere , & d'une violence sans égale , & qu'il n'y avoit rien au monde qui pût me détourner de la résolution que j'avois prise de l'aimer toute ma vie : l'assurant même que si je ne craignois l'éclat , je ferois bien pour punir l'arrogance de Jannine ; que je la contraindrois dès ce même jour à la servir comme ma femme ; mais que mes intérêts ne le permettant pas encore , il falloit prendre des mesures pour la délivrer des avanies de cette folle. Rassurez-vous donc , lui dis-je , ma chere Christine ; & s'il est bien vrai que vous m'aimiez , & que vous ayez pour moi les mêmes sentimens que je sens pour vous , ne doutez pas que dans

peu je ne vous rende parfaitement heureuse.

J'accompagnois toutes ces paroles , d'un torrent de larmes dont j'arrosois ces belles mains , que je tenois & baisois à tous momens ; si bien qu'elle n'eut plus de peine à croire que je parlois sincèrement : ainsi la joie paroissant bientôt sur son visage , je pris ce tems-là pour l'engager à prendre un peu de nourriture , car elle n'avoit rien pris de tout ce jour-là ; & comme la nuit approchoit , je lui fis entendre qu'il falloit que je m'en retournasse chez moi , pour disposer toutes les choses qui pourroient contribuer à notre repos. Quoi ? vous me quittez , me dit-elle les larmes aux yeux , & en me serrant la main ; dans un tems où je me trouve fort mal , & lorsque je suis toute prête à mettre au monde le fruit de vos amours ! Je ne crois pas que cela arrive encore si-tôt lui repartis-je : Cependant , pour vous mettre l'esprit en repos , je prierai le

Maître de Langues , de rester ici cette nuit , & lui recommanderai d'avoir le soin de faire venir une Sage-femme. Je suis contente , me répondit elle , pourvu que vous me promettiez d'être ici demain dès le matin : car j'ai bien peur de mourir sans avoir le plaisir de vous revoir : & si cette heure fatale est venue , fasse au moins le Ciel que je ne finisse pas mes jours sans vous donner par mes embrassemens , les dernières marques de ma tendresse. Bannissez , lui dis-je ma chere , toutes ces vaines allarmes , & ne vous forgez pas mal à propos des sujets de crainte : songez bien plutôt à vous remettre du trouble qui vous a agitée tout aujourd'hui , & tâchez de bien reposer cette nuit , dans la ferme persuasion qu'au point du jour je serai auprès de vous. Il est tems que je m'en aille , & le Maître de Langues aussi , afin qu'il cherche la Sage-femme , & qu'il l'amene ici. Je me séparerai ainsi de ma charmante Laitiere , & je fis instruire la

mere de tout ce qui se passoit. Ensuite je sortis avec le Maître de Langues; & en chemin faisant, je le priai de se charger du soin de trouver une Sage-femme discrete, & de retourner incessamment avec elle au logis de ma Maîtresse, & de ne la pas quitter que je n'y fusse de retour.

Quand je fus arrivé au logis, j'entrai dans ma chambre par une porte dérobée, afin que ceux qui étoient dans ma boutique ne remarquassent pas le trouble où j'étois. Je fis d'abord appeller Jannine; & quand elle fut entrée dans la chambre, j'en fermai la porte, & lui parlai ainsi: Avez-vous oublié, Jannine, ce que vous êtes, & qui je suis? est-ce ainsi que vous abusez des bontés que j'ai toujours eues pour vous? malheureuse que vous êtes, est-ce la le respect que vous devez porter à votre Maître? Croyez-vous que j'ignore la témérité que vous avez eue de vous informer de mes actions, & des lieux que je fréquente? Vous avez eu la hardiesse

dieffe de maltraiter une personne que j'estime & que j'honore par rapport à celui qui en est le mari ! vous avez , par vos manieres bizarres , rompu les mesures que j'avois prises pour une affaire de la derniere importance , & détruit l'opinion que l'on avoit que j'étois un Ecclésiastique de l'Eglise Romaine , ce qu'il étoit nécessaire , pour de bonnes raisons , que l'on le crût. Redoutez, qu'il colere , & sachez que je ne vous pardonnerai de ma vie le tour que vous venez de me jouer ; & si désormais vous êtes assez téméraire pour faire un pas hors du logis sans mon consentement , & sans me faire savoir où vous allez , comptez que vous n'y rentrerez jamais. Je dis cela d'un air qui fit tant d'impression sur l'esprit de Jannine , qu'elle se jeta à mes pieds ? & ayant embrassé mes genoux , elle me demanda mille fois pardon , me protestant qu'elle ne me quitteroit point que je ne lui promisse de lui pardonner la faute qu'elle venoit de commettre , & de ne point

l'abandonner. Je fus si touché de cette soumission, qu'à l'instant je la relevai; & l'ayant tendrement embrassée, je lui dis une fois pour toutes, que je lui laissois l'entière disposition de tout ce qui regardoit la maison & la boutique; mais que pour ce qui regardoit mes affaires particulieres, je la priois de ne s'en mêler jamais, ni d'en prendre la moindre connoissance, à moins que je ne le voulusse bien. Après donnoient j'eus fait ainsi la paix avec Janninet je que je me fus rendu entièrement maître de son esprit, j'ordonnai qu'on couvrît la table, & qu'on nous servît à souper. Nous nous mîmes ensuite au lit, où je n'oubliai rien pour achever de la rassurer, & pour gagner entièrement son esprit. Je lui dis aussi, avant que je m'endormisse, qu'il falloit que je me levasse le lendemain de très-bonne heure, pour tâcher d'aller remédier, s'il étoit possible, aux désordres qu'elle avoit causés. Je passai fort tranquillement le reste de la nuit; & d'abord

que je vis paroître le jour, je me levai & m'habillai en diligence pour sortir de la Ville, dès qu'on en ouvreroit la porte, ainsi que je l'avois promis. J'y arrivai à tems; mais à peine eus-je passé la porte, que j'apperçus le Maître de langues qui s'en venoit à moi d'un air si triste, que je ne doutai point qu'il ne fût arrivé quelque malheur. Je ne m'étois point trompé dans ma conjecture; car dès qu'il m'eût abordé, il m'apprit que ma pauvre Laitiere étoit accouchée d'un garçon à trois heures du matin, lequel étoit mort une demie-heure après, & qu'elle-même étoit en grand danger, au rapport de la Sage femme. Je laisse au Lecteur à juger si cette nouvelle fut cruelle pour moi. J'entrai dans la maison plus mort que vif; & m'étant approché tout en tremblant du lit de la jeune accouchée: Me voici, lui dis-je, ma chere Christine; prenez courage, mon enfant, ne vous affligez pas trop de la perte que vous venez de faire, je la ressens aussi vivement que

vous: cependant il faut bien que nous nous en consolions; il faut espérer qu'à l'avenir nous serons plus heureux. Présentement il ne faut songer qu'au rétablissement de votre santé, qui m'est si précieuse. Ensuite je lui appris qu'elle n'avoit plus rien à craindre de la personne qui étoit venue le jour précédent chez elle, & que j'y avois mis bon ordre: sur quoi je lui contai tout l'entretien que j'avois eu avec Jannine, après cela elle me parut tranquille. Elle me tendit la main, & me dit en me regardant avec des yeux mourans: Que j'ai de joie, mon cher, de vous voir auprès de moi! Je ne crains plus la mort à l'heure qu'il est, qu'elle vienne quand elle voudra, j'envisagerai d'un œil tranquille tout ce qu'elle a de plus affreux. Sa mere, d'un autre côté, me ferroit les mains; & ne pouvant se faire entendre, elle me faisoit connoître par ses regards, la profonde tristesse où elle étoit, pour l'amour de sa fille, & fondoit toute en larmes. Enfin cette cham-



bre, autrefois le lieu de mes délices, étoit devenu le séjour de la tristesse la plus profonde. Cependant il me fallut de toute nécessité prendre courage; car je vis bien que si je me laissois accabler par la douleur ( & j'eus besoin de toute ma philosophie pour m'en empêcher ) tout étoit perdu. Je dis donc au Maître de langues d'emmenner la mere, & de tâcher à la faire revenir de sa tristesse, & de dire à la Sage-femme qu'elle apprêtât ce qu'on devoit faire prendre à l'accouchée: ainsi étant demeuré seul auprès d'elle, je lui parlai de la sorte.

Je sai très-bien, ma chere, que vous avez tous les sujets du monde d'être aussi affligée que vous l'êtes. & que la perte que vous avez faite cette nuit, n'est pas une des moins sensibles; je remarque même que vous êtes bien malade, & que vous le deviendrez encore plus, si vous ne voulez vous modérer dans votre affliction; c'est pourquoi éloignez, je vous en conjure, tous les

chagrins de votre esprit, & ne désolerez pas davantage un malheureux qui regarderoit la vie comme un supplice, s'il falloit qu'il la passât sans vous. J'ai fait jusqu'ici tout ce que j'ai pu pour résister à la douleur qui m'accable, & pour pouvoir être en état de vous secourir au besoin ; mais je vous avoue que si vous ne me faites pas connoître que vous songez encore à la vie, vous me verrez bientôt succomber sous le poids de ma douleur. Hé bien, vivons donc, me dit-elle d'un air résolu, puisqu'il s'agit de vous empêcher de mourir ; car c'est la seule raison qui puisse me faire aimer la vie : je me règle entièrement sur votre volonté, & je vous assure que de mon côté, je ne négligerai rien pour recouvrer ma santé. A ces mots, je lui baisai cent fois les mains, & la remerciai du soin qu'elle prenoit de moi : puis j'appellai la Sage-femme, & je fis prendre à ma chère malade ce qu'on lui avoit préparé ; ensuite je lui conseillai de prendre un peu

de repos. J'en ai bon besoin, me dit-elle ; mais il m'est impossible de me laisser aller au sommeil, à moins que vous ne me promettiez de demeurer auprès de moi. Oui, ma chere, lui répondis-je, je le ferai très-volontiers ; & pour ce sujet je m'en vais écrire un petit billet, pour faire savoir chez moi que je n'y dînerai pas aujourd'hui. J'écrivis donc ce billet, & le mis entre les mains de mon confident, que je priai d'aller à la Ville, & de chercher quelque garçon, pour le porter à mon logis : je lui recommandai aussi de le suivre, afin d'être assuré qu'il seroit fidèlement rendu. J'avois fait dire auparavant à la mere de faire apprêter quelque chose pour le dîner, quand le Maître de langues seroit de retour ; & après que Christine seroit réveillée. Je rentrai après dans la chambre ; & m'étant jetté sur un coin du lit : Me voici auprès de vous, ma chere, lui dis-je, tâchez de vous endormir, je vous tiendrai compagnie. Elle ne fut pas long-tems

à le faire , & elle reposa fort tranquillement l'espace de trois heures. A son réveil , je la trouvai beaucoup mieux , & tout-à-fait tranquille , ce qui réjouit beaucoup sa mere. Le Maître de langues revint sur ces entrefaites : ainsi je fis mettre le couvert dans la chambre de ma belle , & nous nous mîmes à dîner ; & comme l'accouchée témoigna avoir de l'appétit , je lui présentai une aile de poulet , qu'elle mangea fort bien. Je passai le reste de l'après-dînée à donner les ordres nécessaires , tant pour ce qui concernoit l'enfant mort , que pour avoir une garde pour ma jeune Laitiere ; & nous convînmes que le Maître de langues passeroit toutes les nuits chez elle , jusqu'à ce qu'elle fût entièrement remise. Toutes ces choses étant réglées , & voyant que ma belle Laitiere se trouvoit beaucoup mieux , je pris congé d'elle , en lui faisant mille caresses , & repris le chemin de mon logis , où Jannine me reçut assez froidement. Mais comme je lui

avois fait connoître le jour précédent sur quel pied je voulois qu'elle vécût avec moi , je ne m'en mis gueres en peine. Je ne manquai pas le lendemain , après avoir donné les ordres pour ma boutique, d'aller voir Christine, qui se trouvoit beaucoup mieux que le jour d'au-paravant ; mais je trouvai sa mere au lit, agitée d'un transport au cerveau, elle que j'avois laissée la veille sans aucune apparence de maladie , je fis tout ce que je pus pour ôter à sa fille la connoissance de ce fâcheux accident ; on lui fit seulement entendre qu'elle se trouvoit un peu incommodée , mais qu'il n'y avoit rien à craindre. Cependant au troisieme jour , vers les sept heures du soir , la bonne femme mourut ; & je pris si bien mes mesures , que la fille ne le sut que huit jours après que sa mere fut enterrée. Quelques jours après ses couches , dont elle étoit heureusement relevée , je trouvai à propos qu'elle vînt demeurer à la Ville , après l'avoir engagée à se défaire de ses quatre va-

ches , & de quelques petits meubles qu'elle avoit. Je laissai au Maître de langues le soin de trouver dans la Ville un quartier propre à mon intrigue , & il en trouva un commode. Je fis faire à ma petite paysane des habits & des écharpes à la mode ; & en cet équipage , je la fis conduire par mon confident , & la fis suivre par des personnes qui portoient des coffres , comme si elle fut venue d'Amsterdam à l'appartement que je lui avois fait préparer , & où je lui donnai une Françoisse pour la servir. L'ayant ainsi placée , je réglai son petit ménage , & il se passoit fort peu de jours que je ne n'allasse voir , ce qui causoit bien des larmes & bien du chagrin à la pauvre & désolée Jannine. Mais j'en eus aussi bientôt après à mon tour : car au bout d'environ six semaines que j'eus meublé l'appartement de ma jeune Laitiere ; étant allé à mon ordinaire un jour pour voir cette Dame de nouvelle édition , je ne trouvai personne au logis ; & comme je frappois

à la porte, une femme du voisinage m'apporta la clef de la maison, & me dit que la Demoiselle la lui avoit confiée l'après-midi du jour précédent, pour me la remettre en main. Quoique ce fût là un coup de foudre pour moi, j'eus pourtant assez de force sur mon esprit, pour ne me laisser pas accabler par un accident si imprévu. J'entrai dans la chambre que je trouvai dégarnie de ce que j'y avois mis de meilleur; & ayant jetté ma vue sur une table, j'y apperçus une lettre qui s'adressoit à moi, & qui acheva de me convaincre de l'évasion de ma belle Laitiere. Je l'ouvris, & voici ce que j'y trouvai.

« C'en est trop, Perfide, d'avoir  
» abusé si long-tems de ma bonne foi  
» & de mon innocence : j'ai enfin dé-  
» couvert ce que tu prenois tant de soin  
» de me cacher : mais hélas ! pour mon  
» malheur, ce n'est qu'après qu'il en a  
» coûté la vie à ma pauvre mere, à ton  
» propre fils, & presque à moi-même !  
» Est-ce donc à ce prix, malheureux

» que tu es, que tu achètes tes crimi-  
» nels plaisirs ! Va, cruel Parricide,  
» & traîne à jamais avec toi le funeste  
» souvenir d'avoir trompé lâchement  
» l'infortunée Christine ! Pour ce qui  
» est de moi , j'abandonne ces tristes  
» lieux , pour aller me cacher aux yeux  
» de tout l'Univers ; & pour pouvoir  
» d'autant mieux effacer tes perfidies de  
» ma mémoire , je laisse au juste Ciel  
» le soin de t'en punir , & je souhaite  
» pour ton repos , que tu puisses m'ou-  
» blier avec autant de facilité que j'en  
» ai eu à te quitter. Adieu ».

Tous ceux qui liront ces Mémoires, n'auront pas de peine à concevoir dans quel déplorable état , & dans quel affreux désespoir cette lettre me jettâ. Pendant que j'étois agité d'horribles troubles, & que je roulois dans mon esprit les pensées les plus tragiques, j'entendis frapper à la porte , & je crus que c'étoit ma crueile , qui, pénétrée de repentir, venoit me demander pardon de l'outrage qu'elle m'avoit fait. Mais, hélas !



hélas ! que je m'étois trompé dans mes conjectures ! C'étoit le Maître de Langues, qui venoit la voir à son ordinaire. A peine fut-il dans la chambre, que je m'écriai : Ah ! cher ami, m'apportez-vous quelque nouvelle de votre écolière ? Le pauvre homme tout interdit, me dit qu'il ne savoit pas ce que je lui demandois. Hé bien, c'en est donc fait, m'écriai-je de nouveau, Christine n'est plus à moi, & c'est tout de bon qu'elle m'a abandonné, & qu'elle me laisse sans pitié, en proie à mon désespoir ! Etoit-ce ainsi, cruelle, qu'il en falloit agir avec un homme qui t'avoit donné tant de marques de l'amour le plus sincère & le plus violent ? N'avois-je pas bien mérité que tu eusses un peu plus d'égard pour moi ? J'étois si pénétré de douleur, que je me serois fait violence à moi-même dans ce moment, sans les efforts que le pauvre Maître de Langues fit pour m'en empêcher, dont je lui sai à présent bon gré ; & je me félicite de n'avoir pas

été si fou. Enfin, quand j'eus fait réflexion à cette indigne lettre, je vis bien, & je fus obligé d'en tomber d'accord avec le Maître de Langues, que c'étoit un stratagème dont elle se servoit, ou pour mieux dire, une querelle d'Allemand qu'elle me faisoit, pour mieux couvrir une intrigue qu'elle avoit apparemment liée avec quelque étudiant de qualité; & que pour être assurée d'un repos plus tranquille avec cette nouvelle conquête, elle avoit trouvé à propos de s'enfuir de moi. Toutes ces conjectures me parurent d'autant mieux fondées, qu'en retournant quelques hardes, qu'elle avoit laissées dans la maison, je trouvai deux paires de souliers d'homme, & quelques billets galans, qu'elle avoit vraisemblablement fait tomber sans s'en appercevoir. Voici ce qu'un de ces poulets contenoit

« C'est trop me faire languir, mon  
» Ange, par toutes les réflexions friv-  
» les que vous faites. Qu'avez-vous à

» redouter quand vous serez avec moi ?  
» Tout est déjà prêt pour notre voyage :  
» il ne reste plus qu'à vous déterminer ,  
» afin que nous puissions partir demain  
» après-midi : je serai tantôt chez vous  
» à l'heure ordinaire : ne manquez pas  
» de faire tenir votre fille à la porte ,  
» pour m'avertir , en cas que le vieux  
» Routier y soit. Au nom de Dieu ,  
» ma chere , ne différons pas d'un  
» moment l'exécution de notre projet ;  
» car je ne saurois plus vivre avec la  
» vive douleur de me voir obligé de  
» partager avec un autre un bien qui  
» fait toute ma félicité ! Pensez donc à  
» moi , mon cher cœur , & en atten-  
» dant le plaisir de vous embrasser sans  
» inquiétude , je suis tout à vous.  
» Adieu ».

Il n'en falut pas davantage pour me faire entièrement oublier cette malheureuse. Ainsi je repris ma première tranquillité , & résolus de regagner ma maison , dans le dessein de me reconcilier de bonne foi avec ma fidele Jan-

nine. Je fis présent au Maître de Langues de tout ce qui restoit encore dans le logis, qui se montoit bien à la valeur de vingt ducats; & l'ayant payé très-grassement du reste, je le remerciai, & l'assurai que je l'irois voir de tems en tems. Voilà de quelle maniere finit cette intrigue; après m'avoir coûté bien des chagrins, & plus de deux cents pistoles: encore m'estimai-je assez heureux dans la suite, d'en avoir été quitte à si bon marché.

Quand je fus de retour au logis, je fis beaucoup meilleure mine à Janine, que je n'avois de coutume; & je commençai à me tenir bien plus exactement à ma boutique; ce qui lui fit bientôt remarquer qu'il y avoit du changement à son avantage; & j'ai su depuis, qu'elle donna deux pistoles aux pauvres, en reconnoissance, disoit-elle, de la grace que Dieu lui venoit de faire. J'aurois sans doute continué dans cette tranquille & louable maniere de vivre, sans la malheureuse connoissance que je fis

d'un Moine défroqué, qui venoit tous les jours dans ma boutique. Je connus bientôt à ses discours, qu'il n'étoit pas ennemi du beau sexe. Il me sollicita quelquefois d'aller avec lui, & je ne m'en défendis pas. Je me fourrai si avant dans sa compagnie, que cela m'engagea dans un pas très-glissant. Je fis avec ce Moine la même vie, que j'avois menée à Paris avec l'Abbé *Borri* : & nonobstant la résolution que j'avois prise de ne me plus servir du Talisman, je le mis pourtant encore en usage. Quoique ce fût dans un Pays où l'on n'ajoute pas grande foi à ces sortes de choses, je m'en trouvai pourtant aussi bien qu'en France : mais comme je m'étois, par le conseil de ce scélérat, amusé à des femmes qui tenoient le premier rang dans la Ville, il arriva que le mari d'une de ces Dames eut le vent de quelque chose, & un beau matin je fus averti que si je ne sortois d'Utrecht au plus vite, ma vie couroit grand risque; en effet

on avoit juré ma perte , & toutes les mesures étoient prises pour m'assassiner. Ce ne fut que dans ce moment que je commençai à m'appercevoir de ma folie ; ce qui me fit maudire mille & mille fois l'heure & le moment auquel j'avois fait connoissance avec ce malheureux. Cependant il étoit question de la vie , & il n'y avoit pas de tems à perdre. Je me chargeai donc de tout ce que j'avois de plus précieux , & que je pouvois porter sur moi , & sans rien faire paroître à Jannine de ce que j'avois appris, je lui dis seulement que je voulois partir ce soir-là pour Amsterdam , tant pour y faire quelque emplette, que pour parler à une personne qui y étoit arrivée , parce que je craignois qu'elle n'en sortît avant que j'y fusse. Après lui avoir dit cela , je m'enveloppai dans mon manteau , & par des rues détournées , je pris le chemin de la Barque , qui partit dès que j'y fus entré.

Aussi-tôt que je fus arrivé à Amster-

dam, j'entrai dans une auberge, pour reposer jusqu'à l'heure de la Bourse; car je n'avois pas dormi pendant la nuit; & je l'avois passée à longer aux moyens de me tirer d'affaire. Je dormis trois ou quatre heures, après quoi m'étant ajusté assez proprement, je m'en allai à la Bourse, dans le dessein de faire connoissance avec quelques Italiens, & de voir s'il y auroit lieu de m'établir dans cette fameuse ville. Comme j'étois nouveau dans cette illustre assemblée, de l'air grave avec lequel je me promenois, on me prit pour quelque gros Négociant; & j'eus d'abord une foule d'Italiens autour de moi; les uns pour m'offrir leurs services, & les autres conduits par la curiosité de savoir qui j'étois. Je me débarrassai de tous ces Messieurs, le plus honnêtement qu'il me fut possible, à la réserve d'un que je jugeai digne de ma confiance. Ainsi, lorsque je le vis libre, je l'abordai, & lui dis, qu'étant étranger dans Amsterdam, je prenois la liberté de le prier de m'en-

seigner une auberge où l'on pût être traité honnêtement. Il le fit de très bonne grace , & me conduisit dans un endroit où je le priai d'entrer avec moi ; & comme je voulois l'entretenir en particulier , je fis dire qu'on nous mît le couveit dans une chambre à part. Pendant le repas je lui déclarai le dessein où j'étois de m'établir à Amsterdam. Jamais je n'eusse pu trouver un homme plus propre à me faciliter les moyens de réussir dans mon entreprise ; car , dès le même jour il me fit trouver une maison derriere le *Heere logement* , qui étoit fort commode pour l'exécution de mon projet. Je la louai donc , & dès que cela fut fait , je le mandai à Jannine , & lui fis entendre que j'avois formé le dessein de fixer dorénavant un établissement à Amsterdam ; que pour cela je lui ordonnois d'empaqueter tout , & de me venir joindre incessamment ; que pour ce qui me regardoit , je ne pouvois me transporter à Utrecht , pour des raisons que je lui pourrois mieux dire de bou-



che , quand elle seroit auprès de moi. Je commençai donc de la sorte mon négoce , quelques semaines après , dans cette grande ville : & les commencemens en furent si heureux , que j'eus tout lieu d'espérer que la suite y répondroit. Je recherchai avec beaucoup de soins la connoissance de Messieurs R.... S.... B... fameux Banquiers de cette célèbre ville , Italiens de nation , & personnes d'un mérite distingué , & d'une intégrité reconnue. Je fus assez heureux pour m'insinuer bientôt si avant dans leur esprit , que ces honnêtes gens me témoignèrent une grande amitié , & me dirent qu'ils ne pouvoient voir qu'avec un extrême regret , qu'une personne de mon mérite fût obligée de vendre du café : qu'ainsi , si je voulois bien déférer à leurs avis , ils me conseilleroient de me réconcilier avec la Cour de Rome , & de renoncer à une profession si indigne de mon caractère ; & que , si je voulois m'en reposer sur eux ,

ils se faisoient forts d'obtenir une Bulle du Pape , pour mon rétablissement dans mes emplois , & une amnistie générale pour tout le passé. Ils m'en parlèrent si souvent , & m'alléguèrent des raisons si plausibles , que je commençai à les goûter. Enfin je leur engageai ma parole , que , pourvu qu'ils obtinssent de Rome ce qu'ils m'avoient fait espérer , leur volonté seroit absolument la regle de la mienne. Il ne seroit pas facile de te bien exprimer , cher Lecteur , la joie & la satisfaction que ces honnêtes Messieurs me firent paroître , dès que je les eus assurés de ce que je viens de dire ! ils m'embrassèrent tendrement , m'assurant de leur protection , & m'offrant leur argent , leur crédit & leurs personnes ; & dans la suite ils ne me traitoient plus comme un Marchand de liqueurs , mais comme si j'avois encore été ce que j'étois autrefois à Rome , & ce que je devois être encore , selon leur calcul. Ils me vouloient toujours avoir

dans leur compagnie , tantôt chez l'un , tantôt chez l'autre. Je tâchois de mon côté à mériter leur estime , en ne les entretenant , dans les conversations que j'avois avec eux , que des choses les plus sublimes. Ils ne manquèrent pas d'écrire pour moi , tant à Rome qu'aux autres villes d'Italie où ils avoient le plus de correspondance , pour obtenir la chose du monde la plus difficile.

De mon côté , je ne m'endormois pas dans cette affaire ; car , quoique je comptasse fort peu sur sa réussite , je ne laissois pourtant pas de m'en flatter : c'est pourquoi je commençai à m'appliquer tout de bon à perfectionner un Ouvrage que j'avois déjà ébauché dans mon idée , & que je voulois intituler ? *Veritatis speculum adversus Aula Romanæ Antagonistas* : c'est-à-dire , Mi-roir de la vérité contre les ennemis de la Cour de Rome. Cela me fit abandonner tout le soin de mon négoce , dont je laissai l'entière direction à Jannine : j'étois trop préoccupé des vastes idées

que je m'étois forgées, & que je roulois jour & nuit dans mon cerveau. J'envisageois déjà la pourpre, comme une chose qui m'étoit sûre, pourvu que ma réconciliation avec la Cour de Rome eût une bonne issue. Ces Messieurs me firent bientôt voir des Lettres qui en donnoient de très-belles espérances; ce qui me fit redoubler mes soins pour achever au plutôt mon Livre. Je puis dire, sans vanité, que c'étoit l'Ouvrage le plus démonstratif, en faveur de la Cour de Rome & de l'autorité du Pape, qui ait jamais paru sur ce sujet. J'espère que ceux qui en ont fait la lecture, me rendront justice, & avoueront qu'il ne se peut rien voir de plus fort & de mieux écrit. Je ne le fis pas mettre sous la presse, pour des raisons que le Lecteur apprendra, par la suite de mes malheureuses aventures. On reçut quelque temps après de nouvelles Lettres de Rome, beaucoup plus fortes & plus positives que les premières; ainsi je crus qu'il étoit temps de faire part à

Jannine

Jannine de l'affaire qu'on avoit négociée pour moi , & de la résolution où j'étois d'en profiter ; afin d'apprendre d'elle à quoi elle se vouloit déterminer ; & si elle vouloit continuer le négoce que j'avois commencé , ou si elle aimoit mieux mener une vie privée. Pour cela je la pris un jour en particulier , & lui racontai en peu de mots les raisons qui m'obligeoient à me réconcilier avec la Cour Romaine : je lui promis ensuite de ne l'oublier jamais : & je lui dis que si elle pouvoit se déterminer à embrasser la Religion Catholique , je pourrois la faire entrer dans un couvent ; & que peut être , par le crédit que j'espérois d'acquérir dans cette ville , je lui pourrois faire obtenir l'entière direction du Monastere où elle seroit. Songez donc , lui dis-je , à ce que vous avez à faire , & prenez de promptes résolutions ; car , pour ce qui est de moi , ajoutai-je , mon parti est déjà pris ; & les choses sont même si avancées , que je ne saurois m'en dédire sans encourir

l'indignation des personnes du plus haut mérite , & sans m'exposer au blâme de toute la terre. Comment , me répondit-elle , seriez-vous si dépourvu de sens , que de vouloir encore vous fier à la malice des Prêtres ? Avez-vous sitôt oublié tant de mortelles angoisses que leurs supercheries vous ont si souvent fait essuyer ? Ne songez-vous plus à tout ce que vous avez souffert , en vous fiant de trop bonne foi à leurs promesses trompeuses ? Non , mon cher , continua-t-elle , Dieu nous préserve d'un si funeste malheur ! Sa divine Providence s'est déjà servie une fois de moi , pour vous délivrer de la griffe & de la gueule du Lion , & j'espère qu'il voudra bien encore m'employer pour vous empêcher de vous y exposer de nouveau. Pour moi , j'affronterai plutôt mille & mille fois la mort , que de souffrir que vous fassiez une telle faute. Seriez-vous assez aveugle , continua-t-elle encore , pour ne reconnoître pas les pièges que l'on vous tend , pour vous attirer dans

les filets , & vous immoler à la rage la plus cruelle ? Il n'y a plus de Christine , ni de.... pour vous faire ouvrir les portes du manoir ténébreux. Non , vous n'avez plus que moi seule au monde , qui puisse & qui veuille s'intéresser pour votre vie. Ainsi , renoncez à cette malheureuse résolution , & profitez de la grace que le Ciel vous a faite , de vous conduire dans un pays de liberté , où vous êtes à l'abri de toutes les persécutions de vos ennemis : passez votre vie paisiblement dans votre petit négoce ; & , pour ce qui est des soins & de la fatigue qu'il demande , reposez-vous en entièrement sur votre fidele Jannine ; & passez votre temps agréablement , en vous divertissant avec vos amis.

Ces paroles que je voyois partir du fond du cœur de Jannine , firent une telle impression sur mon ame alarmée , que j'abandonnai à l'instant toutes les pensées que ces Messieurs par leurs conseils avoient fait naître dans mon

esprit; & je résolu, malgré tout ce qu'ils en pourroient dire, de suivre les avis de Jannine. Je ne voulus pourtant pas le leur faire connoître, jusqu'à ce que la dernière résolution de Rome fût venue; car s'ils n'avoient pas un bon succès dans leur entreprise, je trouvois une excuse toute prête, sans être obligé de leur déclarer mon changement. Mais il n'en fut pas ainsi, puisque dix jours après ils reçurent une lettre, par laquelle on accordoit tout ce que j'avois demandé, & plus encore que je ne souhaitois. Ils ne manquerent pas aussitôt de venir tous trois chez moi, pour m'apporter cette grande nouvelle; mais ils furent bien surpris, quand au lieu de leur en témoigner la joie que je devois, je leur tins ce langage.

Je suis sensible, Messieurs, à l'honneur que vous m'avez fait, & à la peine que vous avez prise pour moi: je suis persuadé que vous en avez agi de bonne foi; & que c'a été par un pur zèle de Religion, que vous avez travaillé



à cette grande affaire ; mais je doute fort que vos Correspondans de Rome en usent avec la même sincérité ; car je viens de recevoir une lettre d'un de mes amis de la même Ville , qui m'avertit de me donner bien de garde de retourner à Rome , pour peu que ma vie me soit chere , ni même de m'approcher d'aucun pays Catholique : il ajoute que le bruit s'est déjà répandu parmi plusieurs personnes du premier rang , qu'on m'attendoit , & que mon procès étoit tout fait. Là-dessus , je leur montrai cette lettre , que j'avois forgée moi-même , dès que j'eus appris que les Bulles du Pape étoient venues. Vous voyez donc bien , Messieurs , continuai-je à leur dire , à quel péril évident je m'exposerois , si je voulois déferer à vos conseils ; ainsi trouvez bon que je retire ma parole , puisque je ne suis nullement d'humeur à courir un si grand risque ; & permettez que je vous remercie de votre bonne volonté. Croyez-vous en être quitte à si bon

marché , me répondit Monsieur S. . . , parlant au nom des deux autres ; & pensez-vous nous satisfaire par de tels contes ? Prétendez-vous compter pour rien tous les ressorts que nous avons fait jouer , & toutes les dépenses qu'il nous a fallu faire pour réussir dans cette entreprise ? Non , Monsieur Rozelli , ce n'est pas là comme il en faut agir avec les personnes de distinction , qui ont bien voulu se donner des mouvemens pour ce sujet. Faites voir que vous êtes un homme , & non pas une femme. Si nous avons fait des démarches dans cette affaire , ce n'a été que de votre consentement ; & si vous n'êtes retenu que par l'appréhension de perdre votre vie , bannissez cette terreur panique ; car nous serons tous trois caution pour vous , & nous demeurerons en ôtage auprès de leurs Hautes-Puissances , pour répondre en notre propre & privé nom , du moindre tort que l'on vous pourroit faire , même au cas que l'on ne vous rétablît pas dans vos

Dignités, comme on vous l'a promis. Je vis bien que j'étois pris, & que je n'avois pas le mot à dire, & j'aurois sans doute engagé de nouveau ma parole à ces Messieurs, si Jannine, qui écoutoit à la porte, & qui entra tout d'un coup, ne m'en eût empêché, par un vacarme épouvantable qu'elle fit, traitant ces honnêtes gens de Séducteurs, les menaçant de les déferer à la Magistrature, & les accusant de vouloir me livrer au Pape. J'avoue que j'eus de la confusion, de voir traiter ainsi des personnes de probité; d'autant plus que j'étois persuadé de leur candeur, & de la sincérité de leur procédé; mais il ne fut pas en mon pouvoir de modérer les emportemens de Jannine. Ainsi, Messieurs S... B... & R... me quitterent, en m'accablant, de paroles outrageantes, & me menaçant de me faire repentir de la manière dont j'en avois usé avec eux.

Quand je fus seul avec Jannine, je lui fis des réprimandes, sur le mauvais

traitement qu'elle avoit fait à ces Messieurs , lui disant que j'aurois pu m'en défaire avec des manieres plus honnêtes, sans être obligé d'en venir à de telles extrémités : que pourtant je lui pardonnois , parce que tout ce qu'elle en avoit fait , n'étoit parti que d'un principe d'amitié ; mais que je la priois de garder à l'avenir un peu plus de mesures , autrement qu'elle auroit tout lieu de s'en repentir. Mais elle ne se rebuta pas pour cela ; au contraire , elle persista à me dire , qu'elle traiteroit de même tous ceux qui viendroient me parler de cette affaire ; réitérant de nouveau les assurances qu'elle m'avoit déjà données , qu'elle perdrait plutôt mille fois la vie , que de souffrir qu'un si pernicieux dessein s'accomplît. Voyant donc qu'il ne falloit plus songer à cette entreprise , je l'abandonnai entièrement , & résolu de n'en plus parler , & de me donner tout à mon négoce , qui étoit déjà fort bien établi. Mais je fus bien surpris , & en

même tems fort chagrin , quand je vis qu'au bout de quinze jours ou de trois semaines tous mes chalands s'étoient retirés , & qu'il ne venoit plus personne à ma boutique : que par-tout où j'allois on me regardoit de travers ; & que ceux que j'avois coutume de fréquenter le plus , faisoient semblant de ne me pas connoître. Il ne me fut pas difficile de deviner d'où ce coup par-toit ; & je compris fort bien que c'étoit l'effet des menaces que ces Messieurs m'avoient faites ; & qu'ils commençoient à faire éclater leur vengeance, en détruisant mon crédit , & en me noircissant dans l'esprit des habitans d'Amsterdam. Mon malheur n'en demeura pas là ; car pour surcroit de douleurs , Jannine tomba subitement malade ; & après quelques jours de fièvre , il lui arriva un accident que l'honnêteté ne me permet pas de décrire : il suffira de dire que depuis cette fâcheuse disgrâce , elle n'a plus été femme ; & de-là en avant , nous

avons vécu ensemble comme frere & sœur. Cependant la fièvre la quitta, & son infirmité ne l'empêchoit pas de marcher, & de vaquer à nos affaires : mais comme je voyois que mon négoce alloit toujours en empirant, je pris la résolution, de l'avis de Jannine, de loger du monde : car ne pouvant plus compter sur les personnes de la Ville, il étoit de mon intérêt d'attirer les étrangers chez moi. Après que j'eus donc rendu mon dessein public par des affiches, je me donnai tous les mouvemens imaginables pour faire aborder dans ma maison les nouveaux venus ; & pour cet effet j'allois souvent me promener sur le Port, pour voir si je n'y rencontrerois pas de nouveaux débarqués. J'y tenois même des gens gagés, pour indiquer ma maison à tous ceux qui abordoient de tous côtés dans cette fameuse Ville. Car Amsterdam étant l'endroit de toute la Hollande, & je crois de toute l'Europe, où l'on fait un plus grand négoce, son Port est

toujours rempli d'étrangers , qui y arrivent de tous les endroits du monde. C'étoit donc avec ces gens-là que je me flattois de pouvoir un peu rétablir mes affaires. En effet , tout alloit assez bien au commencement. Et comme il y avoit toujours de ces étrangers qui y faisoient quelque séjour, je crus que si je donnois à manger chez moi , cela y attireroit encore plus de monde , & que je pourrois faire un profit beaucoup plus grand & plus assuré. C'est pour-quoi , Jannine & moi nous convinmes de faire un ordinaire, non pas comme dans une Auberge , mais comme dans une Pension. La propreté avec laquelle je traitois ceux qui prenoient leurs repas chez moi , faisoit que j'avois toujours grande compagnie dans ma maison : & déjà je me promettois de pouvoir amasser beaucoup d'argent à ce négoce. Mes jours s'écouloient fort agréablement , & il me sembloit que rien n'étoit capable d'interrompre le cours de mes prospérités : Cependant

mon bonheur ne fut pas de longue durée. Les mêmes ennemis qui m'avoient déjà rendu plusieurs mauvais services, ne s'étoient pas contentés de ruiner mon premier établissement ; ils continuèrent leur haine contre moi, & ils ne cessèrent point de me nuire toutes les fois qu'ils en trouverent l'occasion, quoique je ne les eusse jamais choqués directement. Néanmoins ils crurent que je leur avois fait une grande injure, en les frustrant de l'espérance qu'ils avoient conçue de me ramener à la Religion Romaine, de quoi ils se seroient fait un grand mérite parmi tous ceux de la même Communion. Le grand crédit qu'ils avoient, fut enfin la ruine du mien. Je vis une seconde fois ma maison déserte, & dès-lors je ne doutai plus que mes ennemis n'eussent conspiré ma ruine : car les Italiens ne mettent pas de bornes à leur haine, sur tout lorsqu'ils ont la Religion pour prétexte. Voyant donc l'impossibilité qu'il y avoit de réussir  
dans



dans une Ville où j'étois en mauvaise odeur, je pris la résolution d'aller demeurer dans un autre endroit, De toutes les Villes de la Hollande, il n'y en eût point où je crusse pouvoir respirer un air plus doux qu'à La Haye; tant à cause du bon climat, que parce que j'espérois y trouver le repos que je n'avois eu nulle part ailleurs. Je formai donc le dessein de m'y établir; mais auparavant que d'y faire transporter mes effets, j'y envoyai Jannine, pour prendre langue, & pour y louer une maison qui fût commode pour mon trafic, sans pourtant rien découvrir de ma pensée à personne.

Comme j'étois assez de relais pendant que ces allées & ces venues se faisoient, j'allois souvent me promener. Il arriva un jour que dans ma promenade, je passai par une rue remplie de ces maisons, qu'on appelle en Hollandois *Musik huysen*, & que j'ai su depuis être le rendez vous de toutes les filles commodes. Comme je traversois

ce beau quartier, j'apperçus une très-belle personne qui me fit signe. La curiosité m'obligea de l'aborder ; & comme elle parloit assez bon François, je me laissai facilement aller aux pressantes sollicitations qu'elle me fit d'entrer dans la maison, quoiqu'il fût déjà presque nuit. C'étoit justement un de ces fameux hôtels de plaisir. A peine étois je entré dans une salle toute illuminée , que j'entendis les préludes d'un concert d'orgues, de violons & de basses. Parmi quantité de donzelles assez agréables , qui se trouvoient dans cet illustre rendez-vous , je n'en trouvai point de plus charmante que celle qui m'y avoit conduit. Je lui trouvois beaucoup d'esprit , & elle me disoit mille jolies choses. Elle me fit en peu mots l'histoire de sa généalogie , m'assurant qu'elle étoit sortie d'une des premières maisons de Bruxelles. Elle me conta aussi le malheur qui l'avoit réduite à mener la vie qu'elle faisoit , ajoutant que c'étoit bien malgré elle qu'elle s'é-

toit déterminée à un genre de vie si peu conforme à sa naissance. Enfin je la trouvai si à mon gré, que je lui promis de la venir revoir le lendemain. Il faut donc, me dit-elle, que je vous montre où je loge; car pour cet endroit-ci, je n'y suis que par hasard. Je payai la dépense que nous avions faite, & je sortis avec elle pour apprendre sa demeure, qui n'étoit pas loin du lieu où je l'avois rencontrée. Y étant arrivés, elle me pressa d'y entrer pour un moment, ce que je ne pus lui refuser. Je trouvais les appartemens de cette maison très-bien meublés : cette rusée me conduisit à sa chambre, où il y avoit bon feu; ensuite elle fit apporter du vin par la servante, & me pria de m'asseoir & de le goûter. J'étois assez tranquille auprès de cette fausse femelle, bien éloigné de croire que je fusse dans le moindre danger, quand j'entendis tout d'un coup dans la chambre voisine, un mélange confus de voix d'hommes & de femmes. Je demandai ce que ce

pouvoit être ? Mon aventuriere me répondit que c'étoient deux Demoiselles qui logeoient chez elle, & que pour les voix d'hommes que j'avois entendues, c'étoient apparemment de leurs amis qui les étoient venus voir. Mais ô Dieu, que c'étoit bien autre chose ! & dans quel affreux danger ne me trouvais-je pas dans cette exécrationnable maison ! Jamais ma vie n'avoit été exposée à un péril si évident qu'elle le fut alors ; car peu de tems après je vis entrer dans la chambre cinq coupe-jarets, habillés en Matelots, l'un desquels en m'abordant, me demanda d'un ton brusque & en bon françois, ce que je faisois-là ? Je lui répondis tout en tremblant, que je n'y étois venu que parce que cette Demoiselle m'avoit invité d'y entrer ; & en me tournant de son côté pour la prier de témoigner ce qui en étoit, je ne la vis plus, elle s'étoit éclipcée. Je connus bien alors que j'étois pris, & que je n'avois plus d'autre parti à prendre que celui de me recommander à

Dieu. Et comme dans mon angoisse extrême je m'écriai un peu haut, en proférant ces paroles: Ah, mon Dieu! celui de ces scélérats qui parloit François, me dit d'un ton insolent: Ce n'est pas ici qu'il faut venir pour prier Dieu; c'étoit avant que de t'en approcher qu'il falloit le prier, afin qu'il t'en empêchât; mais présentement, puisque tu y es venu, tu nous en paieras bien cher l'entrée. A ces mots, tous ces bandits se jetterent sur moi, & me prirent les uns par les pieds, & les autres par les mains, & commencerent à me dépouiller. Et lorsqu'ils m'eurent mis tout nud, ils me garoterent sur une chaise: alors celui qui parloit François fit signe aux autres, qui tirerent en même-tems chacun un couteau de leur poche. A cet horrible spectacle, je jettai un cri effroyable, au bruit duquel coururent cinq ou six femmes, entre lesquelles j'apperçus cette Laitiere pour qui j'avois fait autrefois tant de folies à Utrecht. Est-ce vous, chere Christine, m'écriai-je, que

le Ciel envoie si à propos pour me tirer du déplorable état où vous me voyez ? Comment , dit-elle toute surprise , c'est Rozelli que je vois là ! Ah ! qu'il ne soit jamais dit qu'un homme pour qui j'ai eu tant d'amour , souffre le moindre outrage , lorsqu'il est en mon pouvoir de l'en garantir ! Là dessus elle tira ces meurtriers à part ; & leur ayant dit quelques mots en Hollandois , un moment après on vint me délier , & on me rendit mes hardes : & quand je fus habillé , on me laissa seul avec ma Libératrice , mais plus mort que vif.

Quoique je craignisse toujours beaucoup dans cette dangereuse maison , il me semble pourtant que je n'avois rien de funeste à redouter , tant que Christine seroit avec moi. Etant donc devenu tranquille , je pris la parole ; & m'adressant à mon ange tutélaire : Est-ce vous , lui dis-je , ma chere Christine , que je trouve dans ce lieu si indigne de votre demeure ? En dois-je croire

mes yeux ? Est-ce une illusion , ou une vérité ? Non , ce n'est point une illusion , me repartit cette belle personne , c'est moi-même ; & il n'est que trop vrai , pour mon malheur. Et pour vous apprendre , continua-t-elle en soupirant , ce qui m'est arrivé , & qui n'est pas encore venu à votre connoissance , je vous dirai que quinze jours après que vous m'eûtes donné une maison dans la Ville , un jeune Seigneur Allemand trouva occasion de faire connoissance avec moi , & de me faire le récit de la violente passion que ma personne lui avoit causée , m'assurant que si je voulois y répondre , il feroit ma fortune , & me rendroit heureuse pour le reste de mes jours. Il me disoit qu'il étoit fils unique , qu'il avoit de grands biens , & qu'il pouvoit disposer de lui-même. J'ajoutai foi sans peine à tout ce qu'il voulut me dire , parce que je voyois qu'il faisoit belle figure : il avoit deux Laquais & un Valet-de-chambre ; il m'avoit aussi déjà fait des présens assez

considérables: ainsi quand il m'eut assuré qu'il vouloit m'épouser, je n'hésitai plus à condescendre à ses volontés; & oubliant tout ce que je vous devois, je trahis votre amour, pour m'abandonner entièrement à lui, & même j'en devins éperdûment amoureuse. Ayant autant de tendresse pour lui que j'en ressentais, je n'eus pas de peine à prendre la résolution de le suivre à Hambourg, qu'il disoit être le lieu de sa naissance, & où il vouloit me mener. Le jour fut donc marqué pour notre départ: j'empaquetai mes hardes & sortis d'Utrecht une après-dînée dans un carrosse à quatre chevaux. Nous allâmes coucher ce soir-là à une maison de campagne d'un de ses amis, située à trois lieues d'Amsterdam. Le lendemain nous arrivâmes ici avant midi. J'avois toujours gardé Nanon avec moi. Nous fûmes obligées de faire quelque séjour dans cette Ville, parce que M. Baude, (c'étoit le nom de mon cher époux) avoit mandé de l'argent de



chez lui, pour faire quelques emplettes à Amsterdam. Cependant je passois la vie le plus agréablement du monde avec cet aimable jeune homme. Il avoit tant d'amour & d'égards pour moi, qu'il est impossible de l'exprimer.

C'étoit l'onzième jour que nous étions à Amsterdam, quand je ne le vis point revenir le soir à l'heure accoutumée, ce qui me mit dans des transes mortelles : mes alarmes augmentoient avec la nuit ; & ce qui me mettoit le plus en peine, c'est qu'il avoit laissé tous ses valets au logis. Je l'envoyai chercher dans tous les endroits où il avoit accoutumé de fréquenter ; mais toutes les recherches furent vaines. Je passai le reste de la nuit dans les peines les plus étranges. Quand le jour fut venu, j'ordonnai de nouveau aux laquais d'aller faire des perquisitions par toute la ville ; & pour moi je demeurai au logis, toujours agitée de la crainte d'apprendre à tous momens quelque fâcheuse nou-

velle. Comme je n'avois point dormi de toute la nuit, je me trouvai accablée de sommeil, & je me jettai sur un fauteuil, pour y prendre un peu de repos; mais à peine commençois-je à le goûter, qu'un bruit confus qui s'éleva tout-à-coup dans la rue m'éveilla. Je volai à la fenêtre, d'où j'aperçus une foule de monde assemblée, & au milieu, un de ces carrosses qu'on mene sur des traîneaux. J'étois attentive à voir ce que ce pouvoit être, lorsque j'entendis un grand cri derrière moi, que je connus d'abord partir du valet-de-chambre. Ah! Madame, s'écria-t-il, on a assassiné mon Maître, & voilà qu'on l'amene mort. Jugez, me dit alors Christine, dans quel déplorable état je me trouvai à cette triste nouvelle? Je ne fis qu'un saut de l'escalier; & perçant la foule, toute échevelee, j'allai me jeter sur le corps de mon amant, qui étoit encore tout sanglant, m'imaginant follement, qu'à force de cris & de pleurs je le forcerois à ouvrir encore une fois les yeux

& à me parler. Tous les efforts que les gens de la maison firent pour m'arracher d'auprès de lui , furent inutiles. A ce spectacle la foule s'augmentoît de plus en plus ; mais enfin , accablée de douleur & de foiblesse , je tombai évanouie sur le corps de cet infortuné ; & alors il ne fut plus possible de me tirer de-là. L'on me porta sur mon lit , où je fus plus de trois heures sans donner le moindre signe de vie , nonobstant tout ce qu'on mit en usage pour me faire revenir : & quand enfin j'eus repris mes sens on m'empêcha de ne plus approcher du défunt , & l'on fit tout ce qu'on put pour me consoler. Entre ceux qui tâcherent d'alléger ma douleur, le valet-de-chambre fut celui qui se donna le plus de peine : il me fit comprendre que quoique la perte que j'avois faite fût très sensible & très-considérable , je devois pourtant penser qu'il n'y avoit plus lieu d'y remédier ; & qu'ainsi il me falloit tâcher de l'oublier , & songer à ne pas ruiner ma santé par un excès d'af-

fiction : & pour me donner encore meilleur courage, il me parla de la sorte. Vous savez, Madame, que nous attendons tous les jours les Lettres-de-Change que Monsieur Baude devoit recevoir; il faut aussi que vous considériez qu'il est mort sans avoir pu vous faire connoître les bons sentimens où il étoit pour vous, & qu'il ne vous a laissé aucun bien; ainsi vous voyez qu'il faut de toute nécessité vous occuper présentement d'autres pensées que de celles de la mort de votre époux, & songer aux moyens de recouvrer de l'argent. Si vous voulez bien, Madame, déférer aux foibles conseils que je puis vous donner là-dessus, j'ose me flatter qu'ils ne vous feront pas tout-à-fait inutiles. Je vous avoue, me dit alors cette infortunée Laitiere, en interrompant le fil de sa narration, que quoique je fusse très-affligée, les paroles de cet homme ne laisserent pas de faire impression sur mon esprit, & de m'engager à faire réflexion que le défunt ne m'avoit pas laissée en trop bon état :  
qu'au

qu'au contraire je me trouvois en une très-mauvaise situation. Que faudroit-il faire , répondis-je au valet-de-chambre, d'une voix toute languissante ? Il faut , me répartit-il , se servir du stratagème que j'ai imaginé : car , à moins de cela , je ne vois pas de moyen de vous faire toucher la moindre chose. Je sai , continua-t-il , parfaitement bien contre-faire la main de mon Maître ; ainsi il faut que je dresse une espee de donation , par laquelle il paroîtra que le défunt s'est obligé pendant sa vie , qu'en cas que Dieu vînt à disposer de lui avant que de vous avoir épousée , il vous laissoit quatre mille écus , & toutes ses nippes. Je le puis faire en conscience , d'autant plus qu'il m'a fait connoître qu'il étoit dans cette intention , quatre ou cinq jours avant sa mort , & de vous épouser dès que vous seriez arrivée chez lui. Les remises qu'il attendoit sont de cinq mille écus , que vous ne sauriez toucher sans être nantie de l'écrit que je m'en vais vous faire. Je me laissai aller

aveuglément aux conseils de ce valet-de-chambre, que je chargeai des ordres & du soin du convoi funebre. Au bout de deux jours, les cinq mille écus arriverent, & je me présentai pour les recevoir. On me les compta d'abord, sans m'obliger même à produire l'écrit supposé. Les funérailles se firent avec beaucoup de magnificence : & après en avoir payé les frais, j'eus encore beaucoup d'argent de reste, sans y comprendre cinq mille deux cents florins, & plus de trois mille en bijoux & autres nipes, que j'avois auparavant. Cependant le valet-de-chambre me fit bientôt connoître, que s'il avoit fait quelque chose pour moi, ce n'avoit pas été sans avoir les vues particulieres, & prenant un jour son temps que j'étois seule, il me parla de la sorte.

Madame, si les petits services que je vous ai rendus, méritent quelque reconnaissance, ne soyez pas surprise si j'ose vous en demander une qui paroîtra sans doute un peu forte. Oui, Ma-

dame, j'aspire au bonheur de vous épouser. Vous pourriez vous choquer du langage que je vous tiens, parce que vous aviez auparavant des vues bien plus élevées, & que vous étiez destinée pour mon Maître, si une mort trop précipitée ne vous l'eût ravi; mais, Madame, que cela ne vous fasse pas de peine; je puis dire, sans vanité, que je suis d'une naissance qui n'est pas inférieure à la sienne; & si vous me voyez dans la condition où je suis, cela n'est arrivé que par une pure envie que j'ai eue de voir le monde, sans être obligé pour cela de faire de grosses dépenses: & si vous voulez bien faire quelques réflexions à la familiarité avec laquelle je vivois avec mon Maître, vous ne douterez plus que je ne sois de bonne extraction. Je ne suis pas, à la vérité, aussi bien partagé que le défunt, des dons de la fortune; mais je puis pourtant, grâces à Dieu, vivre assez commodément chez moi. Enfin, Madame, vous pourriez peut-être trouver un parti plus

avantageux que je ne suis , & peut-être aussi que non. Enfin , me dit Christine , qui me voyoit inquiet , je vous dirai en deux mots , que ce scélérat fut si bien dire , & me témoigna tant de tendresse , m'assurant de vivre toujours bien avec moi , qu'à la fin je me laissai éblouir par la belle apparence de ses paroles trompeuses , & je consentis au mariage. Nous fûmes mariés le lendemain de la publication des trois bans. Je m'applaudissois assez de mon choix , quand il arriva un jour que ce fourbe m'engagea dans une partie de promenade avec quelques filles de sa connoissance , pour aller nous divertir à une maison de campagne ; mais quand je fus de retour , je ne le trouvai plus ; le fripon s'étoit évadé , & m'avoit emporté tout ce que j'avois au monde. Jugez , me dit alors la Laitiere , quel coup de foudre ce fut pour moi ! je pensai mourir de douleur , & je me serois sans doute abandonnée au désespoir , & me serois détruite moi-même , si la vie



m'eût été un peu moins chere. Voilà , mon cher Rozelli , poursuit Christine , les raisons qui m'ont obligée à embrasser le genre de vie que vous me voyez mener. Premièrement , c'est par une juste punition de l'injustice que j'ai commise en vous trahissant si lâchement , & le Ciel vous a conduit ici sans doute pour vous rendre le témoin du juste châtimement qu'il me fait ressentir. En second lieu , ce qui m'a plongée dans un si grand désordre , & qui m'a comme forcée d'y entrer , c'est que quand ce malheureux m'eut volée , je ne savois que devenir , si je n'eusse pris ce parti. Au reste , Dieu fait combien volontiers je le quitterois , si je pouvois trouver les occasions de vivre autrement. Hé bien , chere Christine , lui dis-je alors , si vos sentimens sont tels que vous me les faites paroître , je vous donne ma parole que je vous aiderai dans un si bon dessein , & que je vous fournirai des moyens suffisans pour vous faire subsister honnêtement. Dites-moi seule-

ment où je vous pourrai parler demain, à quelle heure & en quel lieu ; car pour ici, je ne veux plus absolument y revenir ; & là nous prendrons les mesures nécessaires pour vous tirer d'embarras. Elle m'assigna pour rendez-vous un cabaret, que je feignis de bien connoître ; & après lui avoir fait mille protestations d'amitié, je tirai cinq ducats de ma poche, que je lui donnai. Quand je fus sorti, avec l'aide de Dieu, de cet infâme coupe-gorge, je remarquai que la nuit m'avoit surpris, ce qui me jetta dans de nouvelles frayeurs, appréhendant qu'il ne m'arrivât encore quelque nouvel accident fâcheux ; mais par bonheur pour moi, je rencontrai à cent pas de cette fatale maison, un de ces hommes qui crient les heures de la nuit, & qui heureusement jargonnoit un peu de François. Je le priai de m'accompagner jusqu'à mon logis ; & afin de n'être pas reconnu, je fis beaucoup de détours, & rentrai chez moi par une porte de derrière. Puis ayant donné à cet homme quelque chose pour boir

je me retirai dans ma chambre , fort content d'être échappé d'un si grand péril. Je me donnai bien de garde de me trouver le lendemain au lieu assigné ; la seule pensée que j'en avois me faisoit frémir d'horreur : & pendant tout le temps que je demurai depuis à Amsterdam , il ne me prit jamais envie d'approcher de ce quartier-là. Ainsi je ne sai ce que devint ma Laitiere , qui croyoit fermement que je demeuroid toujours à Utrecht.

Jannine revint ce même jour de La Haye , qui m'apporta pour nouvelles , qu'elle avoit arrêté une maison dans le meilleur quartier de la ville , & qui étoit fort bien située pour mon commerce. Cependant il me falloit passer encore plus de deux mois à Amsterdam , tant pour y finir le bail de la maison où j'étois , que pour pouvoir entrer dans celle de La Haye. Comme cet intervalle de temps s'écouloit , le Ciel prenant quelque pitié de moi , & voyant que je ne faisois rien dans ma bouti-

que , eut soin de ma prospérité , par un trait de sa bonté , lequel servit de fondement solide à ma fortune , qui , depuis ce temps-là , a toujours été heureuse. Voici de la maniere que la chose se passa. Un certain Prêtre qui venoit des Indes , débarqua à Amsterdam , & vint loger chez moi. Il n'y fut pas longtemps sans me faire connoître qu'il prenoit beaucoup de plaisir à s'entretenir avec moi ; ce qui m'engagea à lui faire le récit d'une partie de mes plus considérables aventures , & à lui conter les raisons qui m'avoient engagé à quitter l'habit Monastique. Et comme je remarquai qu'il étoit homme de bien , & fort zélé dans sa Religion , je le pris par son foible , & l'assurai , que malgré le tort que les Ministres de l'Eglise Romaine m'avoient fait , je ne laissois pas de conserver pour cette sainte Religion un respect & un attachement inviolable , & que je la professois toujours. Cela lui fit plaisir ; & me croyant fort dévot , il résolut de s'ouvrir à moi , & de me

faire confidence d'une certaine marchandise qu'il avoit , & qui ne lui étoit gueres connue. C'étoit une cassette remplie de poudre d'or. Je lui en demandai plusieurs onces , qu'il me donna volontiers. Je les mis ensuite dans un creuset , puis je les portai chez un Orfevre , & le priai de me fondre cette matiere avec laquelle je lui dis que je voulois faire quelque expérience. Quand elle fut fondue , je la versai moi-même dans une lingotiere : & lorsqu'elle fut froide , je priai l'Orfevre de me dire ce qu'il pensoit de ce métal. Il le prit , le forgea , & l'essaya sur la pierre de touche ; ensuite me regardant , il se mit à sourire , & me dit qu'il voudroit bien savoir faire une telle expérience. Je lui dis que cela ne se pouvoit pas ; mais que s'il vouloit me promettre d'être discret , je viendrois souvent chez lui , pour faire fondre de semblable matiere , & qu'il en tireroit un bon profit : sur quoi il me promit de garder religieusement le secret. Je le payai grassement de ses

peines , & fortis de chez lui , pour reprendre le chemin de mon logis. En m'en retournant je supputai en moi-même , & trouvai qu'à proportion de la quantité de poudre que l'Ecclésiastique m'avoit donnée , il en devoit rester dans la cassette pour plus de douze mille florins. Et comme je savois très-bien que ce bon homme ignoroit tout cela ; je formai la résolution de le tromper , & de profiter de l'occasion & de son ignorance. Pour pouvoir y réussir , je résolus de lui servir un plat de mon métier , & de lui faire accroire qu'après avoir fait une exacte supputation de ce que cette poudre pouvoit contenir d'or , on avoit trouvé que cela montoit à fort peu de chose , & qu'elle ne valoit presque point la peine qu'on l'eût apportée de si loin. Je lui dis la chose comme je l'avois projetée ; & pour mieux réussir , j'affectai de lui donner l'alarme par une fausse nouvelle que je lui débitai. Je viens d'apprendre , lui dis-je , avec de feintes démonstrations d'amitié , une

nouvelle qui me chagrine par rapport à vous, c'est que la guerre vient d'être déclarée entre la Hollande & la France, ce qui me met bien en peine pour vous, & je ne sai comment vous pourrez sortir d'un pays, où vous courez risque si vous vous y arrêtez plus long-temps. Ainsi il est temps que vous songiez à vous tirer d'affaire. Au reste, vous pouvez compter sur moi, & être persuadé que je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre service en cela & en toutes autres choses; & comme vous m'avez fait entendre que vous n'étiez pas trop bien pourvu d'argent, j'offre de vous donner trois cents ducats sur cette poudre que vous avez. Je sai bien que je hasarde beaucoup, & que jamais je n'en retirerai cela; mais il s'agit de vous rendre service, & non point de songer à l'intérêt. Il ne me laissa pas achever, & il s'écria, en m'interrompant: Ah! mon cher Rozelli! aidez-moi seulement à sortir au plutôt de ce pays-ci; & pour la poudre vous m'en donnerez

ce qu'il vous plaira ; pourvu que je puisse gagner Anvers , je m'estimerai assez heureux ; & pour ce qui est du reste , je sai que vous êtes assez honnête homme pour m'en rendre bon compte par-tout où je serai , si vous tirez davantage de la poudre. N'en doutez nullement , répondis-je à ce bon homme , il faudra seulement que vous ayez le soin de me faire savoir où vous vous ferez arrêté ; & si j'en trouve davantage que je ne vous en donne , je ne manquerai pas de vous le faire tenir. Après que je lui eus dit cela , je lui fis emballer ses hardes au plus vite : je lui comptai les trois cents ducats ; & après l'avoir accompagné jusqu'à la barque de Rotterdam , & lui avoir donné vingt embrassades , pour l'assurer de ma sincère amitié , je lui donnai un homme à qui je pouvois me fier , pour le conduire jusques sur les frontieres.

Quand il fût parti , & que j'eus appris par le guide , qu'il avoit passé les frontieres , mon cœur commença à respirer ,



respirer , & je ne doutai plus que la cassette ne fût mienne. Alors je pris deux livres de cette poudre , que je mis dans un grand creuset , & je m'en allai chez mon Orfevre pour la faire fondre. J'eus la précaution d'y mêler une autre drogue , pour en mieux dérober la connoissance à cet Orfevre , qui , après l'avoir fondue & jettée en lingot , demeura tout interdit , & ne douta plus que je ne fusse un vrai nourrisson d'*Hermès* , & que je ne fusse faire de l'or. J'avois beau me donner la torture pour lui ôter cela de l'esprit , il n'y avoit pas moyen de le désabuser , & il s'opiniâtroit toujours davantage à le croire. Mais le laissant dans cette erreur , & l'ayant , comme la première fois , largement payé de ses peines , je m'en allai à la bourse au sortir de chez lui , pour y chercher un Juif qui voulût acheter mon or. Je n'eus pas de peine à en trouver , parce que la marchandise que j'avois étoit de trop bon aloi ; j'accordai donc avec un de ces Israélites , qui

convint de me payer mon or à raison de quarante-huit florins l'once , s'offrant d'en prendre autant que je lui en porterois. Ce marché étant fait je me munis le lendemain d'une plus grande dose de ma poudre , que je portai à mon ordinaire chez l'Orfèvre , qui , après l'avoir fondue , & trouvé qu'il y avoit six livres d'or en une masse , se jetta à genoux devant moi , & me pria les larmes aux yeux d'avoir quelque égard pour lui , vu la grande famille qu'il avoit sur les bras , me disant qu'il voyoit bien que Dieu m'avoit envoyé chez lui pour le secourir dans sa nécessité. Je le fis relever , & lui dis que je ferois pour lui tout ce que je pourrois ; mais qu'il ne devoit pas s'attendre à grand'chose , parce que j'étois moi-même plus embarrassé & plus chargé que lui : cependant je ne laissai pas de l'assurer que je reviendrois le lendemain , & que je lui donnerois satisfaction autant qu'il me seroit possible. Je lui payai ses peines à l'ordinaire , & m'en allai chez mon Juif ,

pour lui vendre mon or , lequel me compta , pour six livres de ce métal , la somme de trois mille sept cents quatre-vingt florins , le tout en bons ducats , que je fis porter chez moi sur une brouette. Je ne manquai pas le lendemain de retourner chez l'Orfevre : & pour m'acquitter de la promesse que je lui avois faite , je mis quatre onces de cette poudre dans un creuset à part , & j'en mis deux livres dans un autre ; & étant arrivé chez lui , je lui fis fondre ce qu'il y avoit dans ces deux creusets , & lui dis en même-temps , que tout ce qui proviendrait du petit seroit pour lui. Quand il eut jetté le tout en lingots , il trouva pour son compte un peu moins de quatre onces d'or , pour lesquelles il me remercia assez froidement , & parut n'être pas trop content du présent que je lui faisois. Je fis semblant de ne m'en pas appercevoir ; & lui ayant payé du surplus ses peines , je m'en retournai au logis. Cependant cet Orfevre mal content de moi , se mit en tête de me

jouer d'un tour , en quoi pourtant il ne réussit pas. Au contraire , il perdit par-là ce qu'il auroit encore pu gagner avec moi ; c'est la punition ordinaire des ingrats. Pour venir à bout de son dessein il résolut de me dénoncer au Sénat, dans la pensée qu'on ne manqueroit pas de m'arrêter sur sa dénonciation , & que le Sénat lui donneroit une récompense considérable , lorsqu'il auroit connu que j'étois un homme à rapporter à l'État des sommes immenses. Il s'en ouvrit à un Avocat de sa connoissance , qui l'en dissuada , lui alléguant pour raison , qu'on vivoit dans un pays de liberté , & qu'ainsi il perdrait son temps & ses peines. Voyant donc ses espérances frustrées , il prit le parti de demeurer en repos de ce côté-là , se contentant seulement d'en parler à tout le monde. Ce qui , bien loin de me nuire , servit au contraire en partie à me venger du tort que S.... B.... & R.... m'avoient fait : car , comme cet Orfevre hantoit dans la maison de R.... il ne manqua pas

de l'instruire de cette affaire ; de manière que ces deux autres Messieurs le furent aussi bientôt après : & comme cet Orfevre assura le fait comme témoin , & avec toutes les circonstances & le détail possibles, ils crurent fermement que j'avois le secret de faire de l'or , ce qui les mit dans un chagrin mortel d'avoir rompu avec moi. De mon côté , ayant découvert toutes ces menées par le canal d'un valet de S.... je me tenois fier ; & bien qu'ils missent tout en usage pour renouer avec moi , ils n'en purent jamais venir à bout. Cependant je me faisois un plaisir de les confirmer de plus en plus dans la pensée où ils étoient que je savois faire de l'or , ce que j'exécutois par des voies indirectes. Un jour je fis tomber adroitement entre leurs mains un lingot de mon or , dont ils firent faire toutes les épreuves possibles , & ils pensèrent crever de dépit quand ils le virent si bon.

Cependant le tems s'approchoit de quitter Amsterdam & de venir à La

Haye; c'est pourquoi ayant fait fondre toute ma poudre ( qui m'a valu douze mille neuf cents florins ) je fis emballer tous mes meubles , & les fis porter dans un vaisseau ; ensuite de quoi je quittai cette fameuse Ville, laissant ces Messieurs qui m'avoient persécuté dans un regret mortel de l'avoir fait. Ils ne furent pourtant pas long-tems sans découvrir d'où m'étoit venu mon or ; car peu de jours après que je fus arrivé à La Haye, il leur tomba entre les mains une lettre du Prêtre de qui je l'avois eue , par laquelle ils découvrirent tout le mystere, & elle les désabusa de leur erreur. Cela leur donna un nouveau sujet de vomir mille injures contre moi, & de former de nouvelles cabales pour me perdre, ce qu'ils n'ont cessé de faire jusqu'à présent : tant il est vrai que la vengeance a de charmans appas pour un Italien, dès le moment qu'elle s'est emparée de son cœur.

Etant arrivé heureusement à La Haye, je commençai mon établisse-

ment dans la maison que Jannine y avoit louée, qui étoit dans le Korte Pooten près du Plain: c'est-là que je trouvai le *Perou*, & des personnes de toutes Nations s'empressoient en foule d'apporter leur argent chez moi. Douze ou quinze tables de Bassette pour le moins y alloient jour & nuit, si bien que voyant un si grand concours de monde, je songeai à en profiter, & pour cela je me servis de cette adresse qui réussit le mieux du monde. Je partis un beau matin pour Amsterdam, laissant le soin du négoce à Jannine. Y étant arrivé, j'y fis faire quantité de différentes caisses, que je remplis toutes de diverses marchandises; je mis dans quelques-unes de certains mouchoirs qu'on fait à Amsterdam, à la façon de ceux de Naples, & je mis dessus des écriteaux Italiens en ces termes, *Fazioletti di Napoli*: je remplis d'autres caisses de toutes sortes de galanteries; comme de rabatieres, d'écrus, de ciseaux, de boucles, de jarretieres, & ainsi du reste;

& j'écrivis ces mots dessus : *Galanterie le più curiose di Venetia e di Milano* : & je garnis le reste des autres caisses, de gants d'hommes & de femmes, d'évantaïls, de pommades & d'essences les plus exquisés qu'on put trouver à Amsterdam ; le tout avec des inscriptions en Italien. J'enfermai toutes ces caisses dans une grande que j'avois fait faire exprès ; & l'ayant fait clouer, je forgeai une lettre en Italien, dont la suscription s'adressoit à moi, & je la cachetai sur la caisse. Cette lettre contenoit en substance, qu'on m'envoyoit de Venise & de Milan, tout ce qu'on avoit pu y trouver de plus curieux, n'ayant pas (selon mes ordres) regardé à la dépense. J'avois pris aussi la précaution d'insérer dans la lettre une minute de tout ce que les marchandises coûtoient, & j'en avois fixé le prix à vingt fois plus qu'elles ne revenoient. Ayant disposé tout cela de la sorte, je consignai cette caisse au Bureau, avec ordre de l'envoyer à **La Haye** six jours



après, à l'adresse que j'y laissois. J'usai de cette précaution, afin qu'on ne soupçonnât pas que j'eusse fait cette emplette à Amsterdam, quoique personne ne sût rien de mon voyage, car je ne fus que deux jours dehors. Quand je fus de retour à La Haye, je trouvai que tout alloit chez moi encore mieux que jamais. Le sixieme jour étant venu, ma caisse arriva à l'heure où il y avoit le plus de monde dans ma boutique. Je profitai de l'occasion; je la fis ouvrir, & en tirai toutes les marchandises qu'on m'arrachoit des mains, m'en donnant tout ce que j'en demandois, & même sans marchander. Enfin la chose alla si loin, que tant pour la Bassette, que pour les Liqueurs, Chocolat, Tabac, & ces Marchandises, je ne pouvois plus suffire à compter l'argent; car il ne se passoit pas de jour que je ne gagnasse pour le moins trente pistoles, & même la servante ne perdoit jamais ses peines quand elle balayoit la boutique ou les chambres, car elle trouvoit

toujours trois ou quatre piéces d'or, soit pistoles ou guinées. Les carrosses remplis du plus beau monde de l'un & de l'autre sexe, s'arrêtoient en foule devant ma porte; & les Dames & les Cavaliers qui étoient dedans, me faisoient débiter une grande quantité de Limonade, d'Orgeat, & autres semblables liqueurs. Enfin tout sembloit contribuer à mon bonheur, & la fortune vouloit faire visiblement connoître qu'elle s'étoit tout-à-fait déclarée pour moi, sur-tout pour la chose qui m'arriva, & que je m'en vais vous raconter.

J'avois acheté une quantité de Tabac en poudre, qui se trouva si méchant par la suite, que je fus obligé de le rendre au Marchand de Hambourg, qui me l'avoit vendu, & même il m'y fallut perdre plus de la moitié. Je n'en avois gardé qu'une douzaine de livres que je donnois pour un très-bas prix aux Laquais & Cochers. Un jour Milord... vint chez moi, & me dit de lui remplir sa tabatiere du meilleur tabac que

j'eusse. Je lui en présentai de toutes les sortes, & du plus exquis qui fût chez moi, & le priai d'en goûter; mais il ne s'en trouva de pas une sorte qui lui plût. La chose me parut si étrange, vu que j'avois le meilleur Tabac qui se pût trouver en Hollande; enfin je m'avisai de lui faire goûter de ce vilain Tabac dont je viens de parler, qui sentoit le moisi à pleine gorge. Je fus donc en quérir; & en lui présentant: En voici, lui dis-je, Milord, qui est d'un goût & d'une bonté extraordinaire; mais il est bien cher. Hé que le Diable vous emporte! me répartit-il; d'où vient que vous ne m'avez pas donné d'abord de celui-ci? voilà ce qu'on appelle de bon Tabac. Là-dessus il s'en fit remplir sa tabatiere, & il en prit une livre, que je lui fis payer quatre guinées. Le soir il s'en alla à une assemblée, où il fit goûter de son Tabac à plusieurs de ses amis, qui le trouverent si bon, que chacun lui demandoit où il l'avoit pris? de maniere que le lendemain quantité

de Seigneurs Anglois s'empresserent de venir chez moi pour me demander du même Tabac que j'avois donné le jour d'auparavant à Milord... J'en ai si peu, dis-je à ces Messieurs, & c'est une marchandise si rare, qu'on n'en sauroit trouver de pareille; c'est pourquoi j'ai résolu de ne m'en pas défaire, quand même on m'en donneroit dix pistoles de la livre. Hé bien! nous vous en donnerons onze, me répondit l'un d'eux. Me voyant pressé de la sorte, je me fis prier encore fort long-tems, & puis j'en vendis une livre à chacun de ces affamés de méchante marchandise, & cela à raison d'onze pistoles la livre. Il ne m'en restoit plus qu'environ cinq livres, qu'il me fallut bien ménager jusqu'au retour d'un Exprès que j'avois envoyé à Hambourg, pour racheter ce Tabac que j'avois renvoyé quelques semaines auparavant, & pour ordonner au Marchand de m'en envoyer de la même sorte, toutes les fois que j'en demanderois. L'Exprès fit si grande diligence,

ligence, qu'il fut bientôt de retour, & par-là je me vis en état de satisfaire à la folle envie d'une infinité de monde qui venoit en foule me demander de ce Tabac, qui a conservé toujours la même réputation jusques à ce jour; & le moins que je l'ai vendu, ç'a été trois pistoles, quoiqu'il ne m'ait jamais coûté plus de trente sols. Que le Lecteur juge de-là du profit que j'en ai tiré, en ayant vendu plusieurs milliers de livres.

Je m'insinuai aussi chez tous les Ambassadeurs, & chez toutes les personnes du premier ordre qui se trouvent dans ce charmant séjour, auxquels je ne manquai pas de produire ce que j'avois de plus curieux; & j'eus l'honneur de leur vendre presque à tous quelque chose, dont je fus toujours payé au poids de l'or. De sorte que tout alloit aussi bien que je l'eusse jamais pu souhaiter, & mes jours s'écouloient très-agréablement, quand cette fortune en-

nemie qui avoit si souvent interrompu le cours de mes prospérités, réveilla mes ennemis d'Amsterdam, qui n'ayant pas encore oublié la cruelle offense que je leur avois faite, s'aviserent de me jouer un tour, qui bien qu'il leur coûtât assez cher, ne laissa pas de me faire grand tort dans la suite, & qui m'auroit sans doute réduit à la mendicité, si je n'eusse eu le bonheur d'amasser beaucoup d'argent dans les commencemens. Voici de la maniere que ces Messieurs s'y prirent pour bouleverser ma fortune.

Le Sieur *Benachi*, personnage qui s'entend fort bien en tout ce qui regarde un Café, de même que dans la composition de toutes sortes de liqueurs, & autres semblables rafraichissemens, étant arrivé d'Anvers à Amsterdam, dans le dessein de s'établir dans les *Provinces-Unies*, s'adressa à mes ennemis, auxquels il exposa la résolution où il étoit de venir ériger un Café à

La Haye ; leur disant en meme tems, que comme les forces lui manquoient pour en venir à bout, il se voyoit obligé de leur demander du secours ; les assurant d'ailleurs , que selon le projet qu'il avoit conçu, il se faisoit fort d'accumuler des trésors à La Haye , & de m'obliger à en décamper. Il n'en fallut pas davantage à ces Messieurs , pour leur faire prendre goût à cette proposition ; & ils envisagerent cette affaire comme une grace toute particuliere que le Ciel leur faisoit , en leur fournissant la plus belle occasion du monde pour satisfaire leur vengeance & le desir ardent qu'ils avoient de me perdre. Oui, *Benachi*, lui dirent-ils, nous vous aiderons , & nous vous mettrons en état de lever un Café, dont on n'aura jamais rien vu d'approchant dans toutes les dix-sept Provinces ; transportez vous seulement à La Haye , & tâchez d'y trouver une maison propre pour votre négoce ; & pour le reste , laissez nous faire. Le Sieur *Benachi* tout transporté

de joie, se rendit donc à La Haye, où après beaucoup de maneges, il prit une maison dans le *Spuyststraat*, qu'il rendit à la vérité d'une magnificence extraordinaire, & d'une propreté à y recevoir des Princes & des Rois. Jamais on ne vit à La Haye rien de si beau dans ce genre-là, & on peut rendre cette justice au Sieur *Benachi*, qu'il y a peu de personnes de sa profession qui soient capables de faire ce qu'il exécuta. La maison étant en ordre, il fit l'ouverture de son Café. Et dans la curiosité de voir cet illustre lieu de rafraîchissemens, tout le monde y couroit en foule, & le nombre de ceux qui s'y rendoient, augmentoit tellement tous les jours, que la rue étoit quelquefois si pleine de carrosses, qu'à peine y pouvoit-on passer; cela joint au grand bruit que l'on faisoit chez lui, causa bientôt du désordre, qui fut la cause de la ruine de tous les Cafés, & en particulier du mien: car il arriva, par je ne sai quel accident, que quel-



ques jeunes Messieurs perdirent de grosses sommes chez lui ; ce qui obligea le Magistrat à défendre la Bassette, & autres jeux semblables. Quelque tems après, les voisins trop incommodés des carrosses & du grand bruit qu'on faisoit dans son Caté, eurent recours aux Messieurs de Ville, & firent si bien, qu'on lui ordonna de changer de maison, quoiqu'il eût déjà fait faire pour plus de douze mille florins de réparations à celle qu'il occupoit. Mes voisins à leur tour, & à l'imitation de ceux de *Benachi*, prirent aussi la résolution de se plaindre de ce que les carrosses qui abordoient chez moi les embarrassoient devant leurs boutiques ; & m'obligèrent à quitter ma maison, & à en louer une autre sur le plain, dont je paie douze cents florins par an. Le jeu de la Bassette étant donc ainsi défendu, je vis bientôt mon négoce terriblement affoibli ; & il est allé depuis toujours en déclinant, jusques-là que depuis la conquête des

Pays-Bas , j'y ai toujours mis du mien , c'est-à-dire , pour ce qui regarde la boutique. Cependant mes ennemis ne se rebutant point des disgrâces qui étoient arrivées à *Benachi* , & résolus de me faire succomber , lui trouverent un autre endroit , & le placèrent sur le *Binnen Hof* , & ils mirent sa femme sur le plain : & ils attiroient à eux deux tout le peu de monde qu'il y avoit encore à La Haye. *Benachi* fit encore plus , car il fit dresser une Tente sur le *Voor-hout* , où il fit porter toutes sortes de liqueurs ; ce qu'il pratique encore tous les Étés , & qui lui rapporte plus que sa boutique.

Voyant donc que je ne gagnois plus rien au Café , ni aux liqueurs , & qu'au contraire j'y mettois de mon argent , je cherchai dans ma tête quelque nouvel expédient pour rétablir un peu mes affaires délabrées. Et en y rêvant , j'imaginai une chose qui me réussit fort bien pour quelque tems , & à quoi j'ai gagné bien des pistoles ,

ce qui a servi à réparer la perte que j'avois faite d'un autre côté. Il me prit envie , pendant une grosse maladie qui me survint , de lire un livre qui renfermoit quantité de secrets ; entr'autres j'y en trouvai un pour guérir de la goutte , qui y étoit décrit avec des circonstances si probables , que je me déterminai en sa faveur , & résolus d'en faire des épreuves , moyennant que le Ciel me fît la grace de recouvrer ma santé. Je ne sai si c'est parce que le mal me quitta , que je trouvai du soulagement , ou si ce fut l'ardent desir d'exécuter bientôt mon projet , qui contribua le plus à ma guérison. Quand qu'il en soit , je me trouvai dans peu de jours en état de quitter entièrement le lit : de sorte que me pouvant traîner à mon cabinet , je mis aussi-tôt la main à l'œuvre. Je commençois à sortir d'une maladie , dont je n'avois jamais cru échapper ; & dans cette pensée , j'avois fait mon Testament , par lequel je laissois la plus grande partie de mon

bien à Jannine : le reste je le laissois à Jannote , qui est le nom d'une très-fidele Servante que j'ai amenée de France avec moi : j'avois aussi destiné un bon Clavecin , & quelques autres nippes peu considérables , pour un Italien honnête homme , qui m'a rendu beaucoup de services en plusieurs rencontres. Il est venu de France en ces Pays ci , à ma sollicitation : & même je suis cause qu'il a quitté un poste assez lucratif qu'il avoit à Rennes en Bretagne. Je dois reconnoître , pour lui rendre la justice qui lui est due , que je lui ai bien des obligations ; & si je ne lui ai pas fait plus de bien qu'il n'en a reçu de moi , ce n'a pas été par un principe d'avarice ou d'ingratitude , mais seulement par la crainte de le perdre : car il n'y a rien de plus ordinaire , que de voir un homme qui a été tiré de la misere , oublier facilement ceux qui lui ont tendu la main : ainsi ma maxime a toujours été de faire du bien , mais avec ménagement ; afin que les per-

sonnes à qui je fais plaisir, soient toujours dociles, lesquelles pourroient s'enorgueillir, & me mépriser, si je les mettois en état de se pouvoir passer de moi. Enfin la conclusion de mon Testament étoit, que j'ordonnois qu'après ma mort on m'enfermât dans un cercueil de plomb bien soudé, en sorte que l'air ne le pût pénétrer, & qu'on eût à le revêtir d'un autre cercueil, fait de planches de chêne, de l'épaisseur de quatre doigts, & bien clouées ensemble : après quoi trois Pêcheurs de Scheveling, à qui je léguois quarante ducats, devoient transporter mon corps ainsi enfermé, à dix-huit lieues avant dans la mer, entre l'Angleterre & la Hollande, & me couler à fond en cet endroit. Je sai qu'il y a quantité de spéculatifs, qui seroient curieux de savoir la raison d'un si bizarre enterrement; mais je les prie de s'épargner la peine de se rompre la tête sur ce sujet; car aussi-bien ne le sauront-ils qu'après ma mort, & alors

ils le pourront apprendre par de certains manuscrits qu'on trouvera, avec ordre de les faire imprimer : Mais comme le Ciel a bien voulu encore me conserver la vie jusqu'à présent, retournons à mon remede, & aux effets miraculeux qu'il a produits.

Quand j'eus donc achevé de préparer mon médicament, la goutte me prit à un pied, qui étoit devenu enflé fort à propos : ce redoutable mal m'étoit venu par une entorce que je m'étois donnée en descendant les degrés de chez moi. J'enveloppai bien mon pied de linges & de peaux, & j'affectai d'y ressentir des douleurs très véhémentes. Pour faire le malade de meilleure grace, je me fis faire une robe de chambre de damas bleu, doublée d'armoisin jonquille. Dans cet équipage, je descendis dans la boutique, soutenu par Jannine & par Jannote ; où je pris place dans un fauteuil, d'un air si grave, qu'en un besoin j'eusse pu passer pour quelque Patriarche de Moscovie ; & tout le monde m'y venoit

féliciter de ce que j'étois échappé de la dangereuse maladie que j'avois essayée; & en même temps chacun me faisoit des complimens de condoléance sur les assauts que la goutte avoit commencé de me livrer. Après avoir remercié toutes ces honnêtes personnes de leurs civilités, je leur donnois pour réponse générale, que j'étois persuadé d'en être bientôt quitte par le moyen d'un remède infailible que j'avois pour cette maladie, & qui étoit de ma composition; ajoutant que jamais je n'eusse entrepris de le préparer, si ce n'eût été pour moi-même, à cause qu'il étoit d'une trop grande dépense. Il n'y avoit personne qui n'écoutât cela comme des chansons; & on en prenoit occasion de me turlupiner. Cependant, dès le soir même je baignai mon pied avec de l'eau de la Reine de Hongrie; & l'ayant fortement bandé, je m'en allai coucher; & le lendemain au matin, je pris une légère dose de mon remède, qui me fit suer à merveilles, & qui me purgea fort bien.

Après la réussite de cette première tentative, Jannine ne manqua pas d'entretenir tous ceux qui abordient chez moi des effets merveilleux que ce grand élixir avoit produit sur moi, les assurant que cet admirable secret me promettoit une entière guérison. En effet, lorsque la sueur fut passée, je mis ma robe de chambre : & comme mon pied avoit été de beaucoup soulagé, & que l'enflure étoit entièrement dissipée par le soin que j'en avois pris le soir précédent, je me trouvais en état de descendre dans la boutique, & de vanter les miracles de ma *Panacée*. La fortune qui continuoit à favoriser mes desseins, fit quelques jours après tomber une fluxion sur une des jambes de Jannine, dont elle est encore incommodée à certain temps de l'année. Jamais rien n'arriva plus à propos ; car comme cela ne lui dura que six ou sept jours pour le plus, je ne fis éclater son mal que le cinquième, auquel après que Jannine, soutenue de la servante, m'eut montré sa jambe toute entortillée,



entortillée, en présence de tous ceux qui étoient dans ma boutique ( c'est ainsi que nous en étions convenus elle & moi ) je pris mon sérieux, & d'un ton d'Esculape, je dis : allez, ma chere, mon remede vous saura tirer d'affaire avant qu'il soit demain midi. Allez vous-en seulement vous reposer, & je vous promets que demain vous marcherez aussi-bien que vous avez fait de votre vie. Le lendemain de bon matin, je lui fis prendre une dose de mon remede, qui opéra si bien, qu'elle se trouva à onze heures en état de descendre dans la boutique, sans qu'il lui restât la moindre enflure à la jambe.

Comme on parloit déjà beaucoup de mon remede, la femme d'un certain Charpentier qui se nommoit *Van-Putten*, en ayant aussi oui dire quelque chose, vint me trouver le même jour vers les trois heures après midi, pour me prier d'aller voir le pitoyable état où se trouvoit son mari. Je montai d'abord à mon cabinet, où je pris sur

moi le remede en question , & m'en allai en compagnie de Monsieur P..... chez ce Charpentier , que je trouvai criant comme un désespéré , pour les cruelles douleurs qu'il ressentoit aux deux jambes , depuis les genoux jusqu'à la pointe des pieds. Je lui fis d'abord ôter une quantité de drapeaux , dont elles étoient entortillées ; puis je lui fis avaler une prise de ma Panacée , dans une tasse de thé : & après l'avoir fait couvrir bien chaudement , je le laissai dans cet état , & m'en retournai chez moi. Il faut que j'avoue ici de bonne foi , que je fus moi-même dans la dernière surprise , lorsque trois heures après que je l'eus quitté , je vis entrer sa femme chez moi , tenant un petit enfant par la main , & faisant des exclamations extraordinaires , en me prenant par la main : Hé bien , lui dis-je , ma bonne femme , comment se trouve votre mari ? Il est levé , me dit-elle , & il s'assit auprès du feu sans aucune douleur , & marche fort bien sans

aucun appui. Il y avoit plus de vingt personnes dans la boutique, lorsque cette femme faisoit ce récit; ce qui contribua beaucoup à accréditer mon élixir, & à y faire ajouter foi. Le lendemain je lui en fis prendre encore une dose; & l'après-midi il vint lui-même me remercier, & témoigna à tous les assistans l'état déplorable dans lequel il s'étoit trouvé deux jours auparavant. Ce fut pour lors que je commençai à parler hardiment, & à assurer tout le monde de l'infailibilité de mon remède, tant pour la goute, que pour toutes sortes de rhumatismes; & j'en fis quantité d'expériences sur plusieurs malheureux, dont la plupart furent guéris miraculeusement, à la réserve de deux ou trois qui moururent dans les remèdes; encore cela ne me préjudicia-t-il en rien: car comme je sus donner un bon tour à la chose, on se contenta de mes raisons, & les nouveaux prodiges que je faisois tous les jours, dissipoient sans peine les nuages de ces petits

contre-tems. Et pour d'autant mieux éloigner toute la défiance que l'on pouvoit concevoir de mon remede , je donnai une somme d'argent à un certain vieux Soldat, que je m'étois vanté de guérir , mais dont la cure ne me réussit pas selon mon intention ; & je l'engageai par-là à s'éloigner de La Haye , comme je le souhaitois : mais pour ce qui est du reste , tout alloit à merveille.

Le bruit de ces grands effets de ma Panacée s'étant répandu par toute la Ville , on venoit en foule implorer mon secours , pour le soulagement des misérables : & je ne leur manquois pas au besoin ; & même je ne prenois pas la moindre chose de ceux qui étoient pauvres , car je m'en étois expliqué ainsi dès le commencement , assurant que je donnerois mon remede gratis , à ces sortes de gens.

Les grands commencerent à être crédules, aussi bien que les petits. Monsieur le Marquis de B..... commença le bran-

le; ensuite Monsieur de V..... entra en danse: mais celui-ci ne voulut jamais avaler le remede, à moins que je n'en prisse autant, & en sa présence: ce que je fis; & je suai par compagnie & sans aucune nécessité, lui dans son lit, & moi sur un fauteuil, & la chambre où nous étions l'un & l'autre fut tellement remplie de la mauvaise odeur qui sortoit de nos corps, qu'on n'y pouvoit rester qu'avec beaucoup de dégoût & de peine. Le Baron de C..... résolut aussi de le prendre, après que je l'eus fortement assuré qu'il le guériroit infailliblement de sa goutte, & qu'à la troisième fois qu'il en auroit pris, il auroit la faculté de tourner librement le coi. Une infinité d'autres Seigneurs, Officiers & Dames, suivirent l'exemple de ces premiers, dans l'espérance de trouver du soulagement à leurs maux. Cependant il faut que j'avoue, à ma grande confusion, que le nombre de ceux que j'ai tiré d'affaire est si petit, qu'il ne vaut pas, pour ainsi dire, la peine d'en

parler : toutefois cela n'a jamais été capable de me rebuter ; au contraire, j'ai toujours trouvé de nouveaux moyens d'accréditer mon remède. Entr'autres inventions dont je me servis pour cet effet, je fis courir le bruit un peu auparavant, qu'on me demandoit en Angleterre, pour y guérir quantité de Seigneurs de la Nation ; & que comme je voyois que mon négoce alloit très-mal dans ces quartiers-ci, j'avois résolu d'y passer, & de m'y établir : & afin qu'on doutât moins de la chose, je trouvai à propos d'y envoyer Jannine, tant pour y débiter le remède, que pour voir s'il y auroit lieu d'y faire quelque bon établissement. D'abord que cela fut arrêté dans mon esprit, je la fis partir pour Londres. Elle n'y eut pas été long-tems, qu'elle m'écrivit, comme je lui avois ordonné, pour me faire savoir les effets de mon remède, qui étoient miraculeux dans cette grande Ville, aussi bien qu'ils l'avoient été ici. Elle resta en Angleterre treize ou qua-

torze mois, & en revint couverte des lauriers qu'elle avoit cueillis dans ce pays-là. Les riches ornemens qu'elle portoit au col & aux doigts, c'est-à-dire, une croix de diamans, & une bague d'un grand prix, paroissoient comme autant de trophées de ma panacée; mais tous ces bijoux n'étoient pourtant qu'une illusion que je faisois au public; car ce n'étoient pas des présens qu'on lui eût fait en Angleterre, comme je le faisois accroire. puisque je les avois fait faire moi-même à La Haye pendant son absence, au moyen de quelques pierreries, qu'on m'avoit données en gage, & que j'avois gardées pour moi, parce qu'on ne les avoit pas retirées dans le tems marqué. J'ai bien gagné à ce métier de prêter sur gages, & j'y gagne encore beaucoup tous les jours.

Quelque tems après que Jannine fut de retour d'Angleterre, le Marquis de V..... arriva à La Haye; & l'ayant vu un soir entrer dans ma boutique, après

lui avoir rendu les honneurs dus à son rang, & ayant ensuite fait tomber adroitement la conversation sur mon remede, je lui en vantai hautement le mérite. Les conjectures se rencontrèrent les plus favorables du monde; car il se trouvoit justement que ce Seigneur étoit tourmenté d'un cruel rhume, qui étoit accompagné d'une toux des plus violentes, & qui ne lui laissoit point de repos ni jour ni nuit. La fièvre qui se joignit à ces maux, l'obligea de se mettre au lit: & comme le mal empirait tous les jours, & qu'aucun Médecin n'avoit pu jusqu'alors lui donner de soulagement, il prit la résolution de suivre le conseil que je lui donnois tous les jours, de se servir de mon remede. Si j'eus jamais peur de ma vie, ce fut sans doute cette fois-là: car à-peine le Marquis eût-il avalé mon élixir, qu'il tomba dans une grande foiblesse, ne donnant presque plus aucun signe de vie. Cependant la médecine opéroit à souhait: & ce Seigneur rendoit par le bas, des matieres



capables d'infecter une Ville entière : mais avec tout cela il empirait à vue d'œil ; & au jugement de tous les Médecins , il ne lui restait plus que fort peu de momens à vivre , cela me causait beaucoup d'alarmes : & comme je me voyais regarder de travers par tous ceux qui étoient dans la chambre du Marquis , je pris le parti de me retirer , & de m'en retourner chez moi , dans le chagrin le plus accablant dont un homme puisse être pénétré. Y étant arrivé , je m'enfermai dans mon cabinet : pendant que j'y étois plongé dans une triste rêverie , Jannine entra , & me prenant par la main , me dit : Ne vous affligez pas , mon cher , le Marquis se porte mieux , & il demande à vous parler. Ah ! le Ciel soit loué , m'écriai-je : vous m'avez apporté une nouvelle qui me rend la vie. Aussi-tôt je m'habillai , & me transportai chez lui. A peine fus-je entré dans sa chambre , qu'il me tendit la main. Approchez , mon ami *Rozelli* , me dit-il ; je crois que votre

remede m'a fait perdre la fièvre, car je me trouve beaucoup soulagé, & il me semble appercevoir, nonobstant tous les maux que j'ai soufferts, que je recouvrerai entierement la santé. Je suis dans une joie extrême, lui dis-je, Monseigneur, de vous voir dans un meilleur état, car mes ennemis commençoient déjà à former des cabales pour me perdre, & pour dire hautement, que mon remede vous avoit tué. Hé bien, me dit ce bon Seigneur, pour vous mettre à couvert de toute calomnie, avant que je m'éloigne de ce séjour-ci, je vous donnerai un Certificat de ma main, pour faire connoître à tout le monde, comme c'est la vérité, que votre remede m'a guéri. Je fis une profonde révérence au Marquis, & après lui avoir présenté avec soumission mes très humbles remerciemens pour ses bontés, je pris congé de lui. Au sortir de sa maison, je m'en retournai préparer plusieurs choses qu'il m'avoit autrefois achetées,

afin qu'elles fussent en état quand il voudroit quitter La Haye.

Quand j'eus donc aprêté tout ce que je devois lui livrer, j'allai chez lui pour l'en avertir. Et comme sa santé se rétablissoit toujours de mieux en mieux, il prit la résolution de partir pour s'en retourner à Bruxelles; il me récompensa en Roi, & voulut me persuader d'aller avec lui pour lui tenir compagnie pendant le voyage: mais pour ne me pas exposer à de nouveaux dangers dans des Etats Catholiques, je m'en excusai, & lui présentai à ma place un habile Médecin François, tant pour lui tenir compagnie, que pour lui rendre service en cas de besoin. L'heure de son départ fut fixée au jour suivant, auquel il partit. Telle a été la dernière de mes aventures. Au reste, avant que de te dire tout-à-fait adieu, il faut que je t'avertisse encore d'une chose; c'est qu'il y a quantité de personnes qui se rompent tous les jours la tête pour savoir quelle est ma Re-

ligion ; & comme j'ai en quelque façon pitié de l'inquiétude de ces personnes, je veux les avertir , & leur conseille en même tems, de se mettre l'esprit en repos à cet égard , car ils s'embarassent d'une chose qu'ils ne sauront jamais tant que je vivrai : mais si c'est un sujet qui leur paroisse si digne de leur curiosité, ils ont quelque lieu de se consoler, car ils l'apprendront après ma mort, par un ample traité qui sera mis au jour. Cependant ceux qui liront ces Mémoires, pourront en attendant , à peu près la deviner.

Voilà , cher Lecteur, quel a été le cours de ma vie , depuis ma naissance jusqu'à présent ; & je te proteste solennellement , que dans le récit que je t'en ai fait, je ne t'en ai point imposé, & n'en ai rien déguisé. Que ceux donc qui liront ces Mémoires, profitent de mes malheurs c'est le seul but que je me propose en les donnant au Public.

SUITE



S U I T E  
DE L'INFORTUNÉ  
*NAPOLITAIN,*

O U  
*LES AVENTURES*  
ET MÉMOIRES

D U S E I G N E U R

*R O Z J E L L L.*

**I**L a paru un livre de l'histoire de ma  
vie, où moi-même écrivant les mé-  
moires de ce qui m'est arrivé depuis  
ma naissance jusques à mon entrée en  
Hollande, je me suis confessé au pu-  
Tome II. \* M

blic de tout ce dont j'ai été capable pendant le cours d'une vie pleine d'événemens & de traverses. J'avoue de bonne foi qu'une partie de ces mémoires est véritable ; & je ne disconviens pas d'en être l'auteur ; mais je ne puis avouer le continuateur de ma vie depuis mon arrivée à Utrecht, & pendant mon séjour à Amsterdam & à La Haye. Cet Auteur a connu si peu mon caractère , & m'a fait faire un personnage si opposé à mes inclinations & à mon humeur , qu'il faut qu'il n'ait point entendu mon livre, où mon but est de prouver que ce n'a jamais été le libertinage qui m'a fait sortir de mon état , & abandonner ma Religion , mais la fatalité de mon étoile qui m'a persécuté dans quelque situation que je me sois mis pour y résister.

Quelle impertinence ! dès mon arrivée à Utrecht, de me faire haranguer le Bourguemestre , & lui demander sa protection dans son pays, parce que  
c'est

c'est le seul lieu de la Terre que j'ai choisi pour y vivre à ma fantaisie ? Peut-on ensuite ajouter à un si mauvais début, les folles amours de la laitier, où un maître des langues me sert de mercure, & donnant un libre cours à sa plume, dirigée par la plus affreuse calomnie, m'imposer mille faits ridicules, qui non-seulement sont indignes d'un homme sensé, mais même plus grand libertin qui fut jamais ? Je confesse ici ma vanité, moi qui avois porté mes vues jusqu'aux reines & aux personnes du premier rang, aurois-je pu m'abîmer à devenir amoureux, (mais amoureux à la fureur) d'une petite paysanne sans mérite, & que je n'aurois pu entendre pour m'entretenir avec elle.

D'ailleurs, cet auteur a-t-il connu le caractère des Hollandoises, & surtout du petit peuple ? Elles ne se livrent pas aux Etrangers si facilement, il faut des nœuds qui ne se puissent rompre, & je n'étois pas en état de les former. Ce n'étoit pas par la crainte de Jannine, ma

servante , que j'ai toujours tenue sur ce pied , & à qui je n'ai jamais permis qu'elle se mêlat de prescrire des regles à mes volontés , ou de donner des bornes à mes passions ; c'est le pur dégoût que j'ai d'un engagement en forme , parce que j'ai toujours eu la pensée de me réconcilier avec l'église , & qu'ainsi je ne pourrois , sans un crime effroyable , tromper une femme & des enfans , que j'en aurois pu avoir.

Si cet auteur eût pénétré mon esprit , & qu'il eût assez de discernement pour le reconnoître dans les mémoires que j'ai composé moi-même , il m'auroit fait jouer un autre rôle , il ne se seroit pas rendu ridicule pour vouloir me le rendre. Peut-on me faire vendre du tabac quarante francs la livre , que je n'avois acheté que dix sols , parce que ce tabac sentoit le moisi , avoit plû à un Milord Anglois , qui avoit d'abord communiqué son mauvais goût à toutes les Grandeurs qui se trouvoient pour lors à La Haye. Il faut que cet écrivain juge



de tous les grands hommes par lui-même, & je ne puis lui entendre dire, qu'en tabac de cette espece, & en joûcs d'écaille de tortue, que je vendois cent pistoles la piece, j'ai gagné à La Haye plus de vingt mille écus.

Quand je me suis retiré en Hollande pour fuir la persécution des puissances ecclésiastiques qui avoient juré ma perte, j'ai choisi l'état d'un marchand de liqueurs, parce qu'il convenoit parfaitement à mes desseins & à ma curiosité, qui a toujours été ma passion dominante. En effet, dans cet état je voyois une fois le jour tout ce qu'il y avoit de plus beau dans les différens endroits où je me suis trouvé; & c'est dans ce dernier volume où l'on pourra voir si le métier de marchand limonadier étoit le principal objet que j'avois en l'exerçant. Je toucherai ici ce que j'ai vu & ce que j'ai ouï dans ma boutique en Hollande, & l'on connoîtra si sous l'habit d'un petit vendeur de café, il n'y a pas souvent un homme propre à donner

des avis qu'un ministre fort éclairé se feroit honneur de recevoir.

Je poursuis donc mon histoire, dès mon arrivée à Utrecht, qui fut en l'année 1698. Dans la saison de l'automne, j'étois sorti de Nantes, parce que je ne croyois pas y être en sûreté; j'avois, comme je l'ai déjà dit, été reconnu à Bordeaux; je connoissois la curiosité des François, ils veulent tout savoir, & quelque précaution qu'on prenne pour se cacher, ils inventent un état conforme à leur pensée, dont ils vous font le héros.

Le séjour de Hollande convenoit beaucoup mieux à mon humeur qui est douce, & qui ne se mêle de personne. Les Hollandois sont trop à leurs affaires, pour prendre garde à celles des autres. Voilà quel fut le motif qui me porta plutôt en Hollande qu'à Constantinople, où j'avois dessein d'aller finir mes jours. Dès que je fus arrivé à Utrecht, je voulus tâter si l'humeur des habitans de ces pays conviendrait à la

mienne, je n'avois avec moi que Janine & une servante de Bordeaux qui s'étoit attachée à ma fortune, & que je ne pouvois pas abandonner.

Je fréquentai d'abord les cafés pour pénétrer l'humeur de ces peuples, & je me rendis dans le temple à l'heure de prière, pour connoître à fonds la religion du pays. Dans ces deux différens endroits, je fis de différentes connoissances, je formai une espece de liaison avec un marchand de Pavie, qui se trouvoit par des raisons de son commerce en ce tems-là à Utrecht. Il étoit habitant de Genève, & me paroissoit fort à son aise; comme il me reconnut pour Italien à mon accent, nous fûmes bientôt liés par cette sympathie que les gens d'un même pays ont les uns pour les autres, quand ils s'en trouvent éloignés: nous nous séparâmes avec promesse de nous revoir; il m'apprit sa demeure, & voulut me ramener à mon auberge, où il vint me revoir le lendemain au matin.

Après lui avoir présenté le chocolat, il me proposa de nous aller promener hors des murs de la ville; nous y fûmes, & commençâmes un entretien des plus particuliers qui fût jamais. Vous venez sans doute de l'Italie ( me dit mon marchand de Genève. ) Pourrois-je vous demander de quel pays vous êtes? Je fus un peu surpris de sa curiosité; & lui ayant dit que j'étois Sicilien, il me dit que nous étions séparés par une grande distance, puisqu'il étoit Lombard, né à Pavie; mais à peine eut-il prononcé le mot de Pavie, que ne pouvant plus retenir ses larmes, il en répandit une si grande quantité, fit si souvent des exclamations, que je crus qu'il étoit fol, ou qu'il avoit laissé dans son pays quelque chose qui lui tenoit extrêmement au cœur. Nous gardâmes pendant quelque tems un profond silence; mais enfin l'ayant rompu le premier, je le priai de se confier à moi, & l'assurai que s'il me croyoit capable de pouvoir lui donner quelque consolation, qu'il me

trouveroit prêt de tout entreprendre pour son service ; mes offres furent civilement reçues ; & après m'avoir fait jurer de n'éventer jamais son secret , il commença ainsi l'histoire de ses infortunes.

Vous voyez en ma personne le plus malheureux de tous les mortels. Je suis né gentilhomme , & mes parens qui avoient une nombreuse famille , m'obligèrent d'entrer dans un convent , je ne vous dirai point de quel ordre , cela ne fait rien à mon histoire ; j'y fus reçu dès l'âge de dix ans , comme dans un séminaire , & l'on me fit prononcer mes vœux sans que je fusse ce que je faisois , dès que j'eus l'âge prescrit par le Concile ; je réussis à mes études , où je me distinguai par-dessus tous mes autres compagnons : j'entrai dans les ordres , je fus fait Prêtre ; & enfin croyant que rien ne pouvoit m'attirer une plus grande réputation que l'éloquence , je m'y attachai , & devins en peu de temps en état d'occuper les meilleures chaires d'Italie.

C'est sur ce grand théâtre que je m'établis une si haute renommée, que je regardois la mitre comme la moindre récompense que je devois recevoir de mes travaux. J'étois fort recherché des grands, & mon humeur douce & accommodante me faisoit suivre du peuple, qui me combloit de mille bénédictions par-tout où il me voyoit passer : que cet état étoit flatteur ! & combien de fois ne dis-je pas en moi-même, que le monde est dans l'erreur de se persuader que les plaisirs pompeux qu'il donne, valent ceux d'un ecclésiastique qui a le mérite de se faire un grand nom ! Content infiniment de ma destinée, je ne savois pas que de ce calme où je me voyois en devoit naître un jour une furieuse tempête : j'y fus exposé cruellement, & c'est une merveille que je n'aie pas été englouti dans les flots d'une passion la plus violente ; vous en allez juger vous-même.

Une dame du premier rang m'avoit

obligé de la voir quelquefois chez elle, pour nous entretenir des matieres de morale, & qui ne tendoient qu'à nous porter à la vertu: elle se persuada que je devois sentir toutes les choses que je prêchois, & que je les pratiquois moi-même à la lettre. Mon état, quoique peu austere, lui paroissoit parfait, me disoit elle, puisq'il avoit pu produire un homme tel que moi. A ces discours flatteurs, qu'elle accompagnoit d'inflexions de voix tendres & des regards les plus perçans; je ne résistai qu'autant de temps que je reconnus que le cœur faisoit mouvoir la langue; je n'osai pourtant pas me hasarder à répondre à tout ce qu'on me disoit de séduisant; j'affectai d'être humble & modeste, & feignis de ne rien comprendre, ou de ne faire aucune attention sur toutes les avances qu'on me faisoit. Nous fûmes l'un & l'autre dans cette situation pendant plus d'un an; mais connoissant le péril où je m'étois exposé, je formai le dessein de ne plus revoir cette dame;



pour ce sujet je pris l'occasion de l'arrivée du provincial, que je priaï de me transférer dans un autre convent, parce que je ne pouvois plus rester à Pavie, à cause des fréquentes visites que j'étois obligé de faire & de recevoir.

Le provincial combattit quelque tems ma résolution, & s'y rendit enfin, parce que je lui témoignai qu'il y alloit du salut de mon ame. J'avois fait dessein de partir dans deux jours, sans dire adieu à personne, pas même à mes parens, & je l'exécutai avec tout le zele dont on peut être capable. J'avois eu le choix du convent que je souhairois; j'en choisis un fort solitaire, afin de pouvoir vaquer à mes études. J'avois commencé le projet d'un carême que j'avois dessein de prêcher à la cour de Rome; j'y avois des amis, même un parent très-consideré, ainsi je comptois que dans peu de temps je changerois d'état, & me verrois élevé en quelque dignité distinguée.

Quelques jours après mon départ, le  
Provincial,



provincial ayant été faire quelques visites, il fut dans le palais de la comtesse Bernoli; la conversation roula d'abord sur des choses toutes pieuses, & enfin sur le fruit que mes prédications avoient faites dans la ville. Il est vrai, dit le provincial, que c'est un talent des plus magnifiques, & je n'ai pu consentir qu'avec regret que le pere Ambroise ait voulu changer de convent; mais enfin il y a fallu consentir, & il vient de partir depuis deux jours pour s'en aller à Pierra-Sancta dans la Toscane.

Ces paroles rendirent la comtesse Bernoldi toute interdite; elle parut quelque tems rêveuse; mais s'étant aperçue de son trouble, & craignant que le pere n'y eût pris garde lui-même, elle tourna la conversation sur un autre sujet, & attendit qu'il fut parti pour faire des réflexions. Elle avoit un vieux mari qu'elle avoit été contrainte d'épouser pour des raisons de famille; & quoiqu'il n'eût pas eu le défaut de notre pays, & qu'il laissât assez de li-

berté à sa femme, il n'auroit pas souffert une injure si elle étoit venue à sa connoissance.

La comtesse ne savoit comment me faire connoître de ses nouvelles, & ne pouvoit me pardonner un départ si précipité : elle entreprit de m'en punir, car ayant soupçonné que la crainte que j'avois de succomber à ses charmes, avoit pu donner lieu à sa translation, elle attendit le moment favorable pour me faire sentir toute la violence de son pouvoir. Elle avoit une sœur de lait à qui elle avoit beaucoup de confiance ; elle avoit été élevée auprès d'elle, & l'éducation étoit si forte dans cette jeune personne, qu'on la regardoit dans l'avie comme une fille des plus spirituelles. La comtesse lui confia son dessein, & la pria de vouloir se déguiser en hermite, & sous cet habit de faire un voyage en Toscane, pour savoir à quoi je m'occupois, & si je n'avois pas fait quelque conquête dans ce pays. Rose, c'étoit le nom de cette fille, consentit

à tout ce que sa maîtresse voulut; on feignit de la mettre dans un monastere pour la rendre invisible au public; & après avoir préparé toutes choses pour son déguisement, elle se mit en chemin avec une lettre de la comtesse, dont voici à peu près le sens.

« Je suis piquée de votre départ  
 » précipité, & je ne fais à qui je dois  
 » l'attribuer: je me suis mis en tête que  
 » j'en pouvois être la cause; c'est peut-  
 » être une vaine pensée, mais enfin je  
 » n'ai pu y résister. Je vous envoie Rose  
 » sous un déguisement bien étrange,  
 » pour savoir si mon cœur ne m'a point  
 » trompée: vous n'avez pas besoin,  
 » après un coup si hardi, que je vous  
 » déclare que rien au monde ne me  
 » flatteroit plus, & je serai inquiète,  
 » rêveuse, & peut-être encore pis, jus-  
 » qu'au retour de cette messagere; mais  
 » je mourrai de désespoir, si je ne  
 » trouve pas en vous ce que je désire  
 » y trouver: lisez & relisez ma lettre  
 » plusieurs fois, pesez mes démarches;

» il n'en faut pas davantage pour vous  
» faire devenir tel que je vous veux.  
» Adieu. »

Ah , mon cher monsieur, m'écriai-je! quelle passion, & comment avez-vous pu abandonner une personne si spirituelle & si tendre? Vous entendrez la suite, m'a dit mon marchand Lombard, & vous allez être surpris de la cruauté de mon étoile. Rosé vint à Pierra-Sancta dans le tems que je n'avois plus rien qui pût m'occuper : mon cœur vuide de toutes les passions qui pouvoient m'éloigner de mon étude, jouissoit paisiblement de la plus heureuse tranquillité; je ne me répandois point dans le public; le monastere est peu fréquenté, parce qu'il est hors les murs de la ville : je n'avois jamais voulu prêcher, quelque instance qu'on m'en pût faire, parce que je prétextai toujours que je n'étois venu dans cette maison que pour étudier. Enfin un jour que j'y pensois le moins, on me vint dire qu'un jeune hermite souhaitoit de

me parler, & qu'il avoit quelque lettre qu'il ne pouvoit rendre qu'à moi seul. Je fus curieux de voir ce que ce pouvoit être; je trouvai en effet un jeune solitaire avec une barbe noire, des cheveux coupés fort courts, affectant la modestie d'ange: mon révérend pere, me dit-il d'un air gracieux, vous serez sans doute surpris de voir un jeune frere député de la communauté pour vous entretenir touchant un cas qui nous est arrivé; on m'a envoyé vers vous pour vous consulter sur cet accident, qui est des plus étranges; mais comme nous serions trop exposés à la porte, & que d'ailleurs il faut que je vous mette au fait par un récit de quelque temps, & que vous ayez la bonté de me donner votre réponse par écrit, afin qu'elle nous serve de regle pour la conduite qu'il nous faudra tenir, je vous prie, mon pere, que nous puissions parler dans votre chambre, je ne vous y tiendrai que ce qu'il faudra pour vous dire.

notre affaire , & j'aurai fait en peu de paroles.

Je ne prévis pas ce qui me pouvoit arriver , & qui auroit pu le penser ? c'étoit une chose inouïe , & une témérité , dont le seul amour étoit capable. Je répondis aux civilités du saint Hermite ; je le conduisis dans ma chambre , & l'obligeai de s'asseoir & de me proposer ce qu'il avoit à me dire. Dans le moment il tire une lettre de sa poche , & comme j'étois attentif à la lire , l'hermite ôta sa barbe & me fit voir le visage le plus beau , le teint le plus animé , & les yeux les plus brillans & les plus tendres que la nature ait jamais formés.

Doublement surpris des expressions de la lettre , & de la métamorphose de cette jeune personne , je me vis assailli par deux passions ; & ne sachant à laquelle je devois me livrer , je n'eus le tems , ni de raisonner , ni de combattre. Toute ma vertu s'évanouit , un feu inconnu , un feu nouveau s'empara

de mon ame, & cédant aux charmes de la plus adorable personne du monde, je ne fis point d'attention sur la lettre de la Comtesse ; je me donnois tout entier à l'objet présent : le retour qu'on eut pour moi fut tel que je le pouvois souhaiter ; nous prîmes des mesures pour vivre ensemble , & pour nous unir à ne nous séparer jamais.

On m'avoit fait dépositaire de la maison, & je me trouvois alors cinq ou six cents pistoles d'argent courant ; il s'agissoit de les emporter , parce que le supérieur a toujours une clef du coffre fort , qu'on ne put ouvrir sans l'avoir avec celle du dépositaire : l'amour me fournit une invention , qui me réussit par le moyen d'un villebrequin ; je fis un trou au-dessous du coffre , & je le fis si large , y ayant travaillé pendant deux nuits , qu'enfin je me mis en possession du trésor. J'avois dit à mon saint Hermite de m'aller attendre dans un bourg prochain ; & avec quelque argent que je lui donnai par avance , je lui

recommandai de s'acheter un cheval qui pût nous porter en peu de jours hors d'Italie.

Quelques jours après, je supposai un petit voyage vers Pise que j'avois envie de voir; je montai sur un parfaitement bon cheval du monastere; & m'étant rendu dans le petit bourg où m'attendoit mon jeune Hermite, sans perdre de tems nous gagnâmes vers les montagnes des Suisses; nous étions dans la belle saison; nous ne marchions que la nuit, crainte de fâcheuse rencontre; en un mot, nous fîmes une si grande diligence, que nous arrivâmes à Genève douze jours après notre départ. Auparavant d'y arriver, nous nous étions mis en état de paroître devant le monde; j'avois acheté un habit pour moi à Boulogne, & j'avois fait prendre l'habit de femme à Rose, que je trouvai mille fois plus charmante & plus belle qu'elle ne m'avoit paru sous sa métamorphose.



Dès que nous fûmes à Genève, nous nous fîmes marier, & nous nous dûmes l'un & l'autre du royaume de Sicile; on n'examine pas dans ces pays de si près les langues, on voulut savoir seulement quel étoit mon état auparavant de sortir de mon pays. Comme je n'avois pas dessein de faire le prédicant, & que je voulois me cacher, je dis que je voulois négocier & vivre dans la république comme un de ses membres, me soumettant à ses coutumes, à ses loix & à la religion qu'elle enseignoit.

Voilà, mon cher Monsieur, de quelle maniere je suis sorti de ma patrie; j'en ressens continuellement dans le fond de mon cœur un secret reproche, qui certainement ne vient pas de préjugés.

Il y a déjà dix ans que je vis avec ma femme; nous avons gagné plus de cent soixante mille livres, & nous sommes si contents l'un de l'autre, qu'il me semble que je donnerois tout mon bien si je pouvois la posséder sans aucune

scindereſſe ; mais tous mes plaiſirs ſont empoiſonnés par des remords continuels ; & ſans la tendreſſe que j'ai pour une aimable fille que nous avons de notre mariage , je ſerois retourné dans l'égliſe , au haſard de ſouffrir ſes plus rudes pénitences.

Mais qu'arriva-t-il de votre Comteſſe, lui diſ-je ? Je vais vous en dire des nouvelles qui vous ſurprendront. Mon affaire fit du bruit, comme vous pouvez le perſuader, elle ſurprit ma famille à un tel point, que ma mere qui vivoit encore, ne pouvoit ſe pardonner d'avoir été l'occaſion de ma perte ; elle n'avoit aucun repos, & répandoit des pleurs continuels. Mon aîné ne pouvant la voir dans cet état déplorable, ſe mit en tête de me chercher, & ſe promit de me ramener dans le ſein de l'égliſe, s'il étoit aſſez heureux de me rencontrer ; pour ce ſujet il traversa tous les cantons Suiffes, & fit quelque ſéjour dans les principales villes pour aſſiſter aux prêches, afin de tâcher de

me découvrir dans la foule des auditeurs ; car il étoit persuadé que m'étant enfui avec une fille , j'aurois sans doute abandonné ma religion , & que probablement il pourroit apprendre de mes nouvelles parmi les sacramentaires.

Après avoir été quelque tems à parcourir la Suisse , en voulant absolument me trouver , dût-il voyager dans toute l'Europe , il arriva à Genève ; ma femme le vit passer devant notre porte , elle m'en avertit aussi-tôt ; & de crainte que je ne pusse pas résister à la nature si je voyois mon frere , elle enferma adroitement mes habits , & me jura que je garderois le lit jusqu'à ce qu'elle n'eût plus aucune appréhension ; pour ce sujet elle fit suivre mon frere , & lui donna un espion qui éclaira toutes ses démarches : il eut beau demander de mes nouvelles , & me peindre à ceux à qui il en demandoit , personne ne m'avoit vu , personne ne me connoissoit ; ma métamorphose m'avoit entière-

ment déguisé, & nul ne pouvoit connoître l'homme qu'on désiroit, parce que je n'étois point semblable au portrait qu'on en faisoit.

Enfin, la personne que je payois, vint me rendre compte des démarches de mon frere, vint nous dire quinze jours après qu'il étoit parti, & qu'elle l'avoit vu monter à cheval pour aller en France. Nous commençâmes pour lors à respirer, & nous cherchâmes ma femme & moi à faire quelque commerce pour vivre & pour augmenter notre petit fonds.

Je pris le parti de la pierrerie ; je fais que dans un très-petit volume, on porte quelquefois de fort grands trésors ; ce négoce fut d'abord de mon goût par une aventure tout à fait singuliere. Un jour que j'étois sorti hors de la ville pour rêver à ma situation, & encore indéterminé si je ne m'en retournerois pas en Italie, un pauvre s'approcha de moi, & m'ayant demandé

la charité avec quelque peine , il me dit qu'il n'avoit pas toujours été si malheureux ; qu'une affaire de conséquence l'avoit obligé de s'éloigner de sa patrie ; qu'il n'avoit pu rien emporter de chez lui , parce que sa maison avoit été investie sur le champ par le grand prévôt ; qu'il s'étoit sauvé par des chemins écartés , & n'avoit marché que pendant les ténèbres de la nuit ; qu'il avoit même déchiré ses habits , s'étoit mis en l'état où je le voyois pour se mieux cacher ; qu'il avoit pourtant sauvé du naufrage une pierre brute que l'on conservoit dans sa famille depuis plus de quatre cents ans ; & que l'aîné avoit ordre de ne la vendre jamais , mais de la transmettre toujours aux aînés de la maison ; qu'au reste , il voyoit bien , me dit-il , en jettant un profond soupir , que le tems étoit arrivé qu'il devoit se défaire de cette pierre , parce qu'il n'avoit aucune industrie pour gagner sa vie , & qu'il pourroit peut-être , par le prix qu'il en reti-

reroit , s'associer avec quelqu'un qui lui donneroit du pain.

Je plains les malheurs , & je le consolai autant qu'il me fut possible ; je lui promis même de le secourir , & de le mettre dans la voie non-seulement de vivre , mais de réussir & d'amasser de quoi vivre heureux ; il me remercia , & ayant tiré la pierre dont il me parloit , je reconnus par le poids & par la couleur que ce pouvoit être un diamant brute : comme je n'osois pas me hasarder d'acheter une chose dont je n'avois pas une parfaite connoissance , je lui demandai s'il connoissoit ce que c'étoit ; il me dit seulement qu'on ne l'avoit jamais montrée à personne dans la famille , mais qu'on y tenoit par tradition , & même que l'histoire en étoit écrite dans le livre de sa maison ; qu'un de ses ayeux , sous le regne de Jean I , après la fameuse défaite de Poitiers , où ce roi fut fait prisonnier par le prince de Galles , ayant été pris aussi dans la déroute , fut

mené en Angleterre , & que là , un jour comme il alloit se promener sur le bord de la Mer , ducôté de l'isle d'Huits, où on l'avoit amené , comme il rêvoit à son évasion , & qu'il faisoit des yeux au ciel pour retourner en Poitou , d'où il se disoit originaire , un aigle qui planoit dans les airs, laissa tomber ce caillou qu'il tenoit dans ses ferres , lequel étant heureusement tombé sur le bord de son chapeau , le perça comme auroit pu faire une balle , s'il y avoit eu de ce tems-là des mousquets.

Mon ayeul surpris d'un événement aussi extraordinaire , ramassa la pierre ; & soupçonnant par son poids & par sa beauté que ce pouvoit être quelque pierre de grand prix , la cacha soigneusement , & la conserva jusqu'à son retour , où ayant été visité de plusieurs personnes de considération , un de ses amis intimes qui avoit beaucoup voyagé , & qui étoit très-entendu en pierres , ayant vu ce caillou , dit à mon ayeul qu'il avoit là le plus rare bijou

de l'Europe, & qu'il ne lui conseilloit point d'en parler, & de s'en défaire que dans la plus grande extrémité. Ce caillou, comme je vous l'ai déjà dit, est dans la famille depuis le tems que je viens de vous citer, & c'est toujours le fils aîné qui le porte sur soi; ce nous est un titre de noblesse entre nous, & peu de gens savent cette histoire, ou ceux qui la savent, croient que la pierre a été vendue à un Juif, & qu'elle n'est plus dans notre maison.

Je ne savois ce que je devois faire dans une conjoncture si heureuse, je craignois l'éloquence des François, qui savent vendre du verre pour des diamans; je voyois d'ailleurs l'ingénuité peinte sur le visage, & dans le discours de ce mendiant; je lui offris cent pistoles de son caillou; & lui dis que sans avoir grande envie de l'acheter, je lui donnois cette grande somme pour jetter les premiers fondemens de sa fortune; & sans lui donner lieu de me répondre, ayant sorti cette somme en pistoles d'Es-



pagne, soit que ce fut l'éclat de l'or, ou le moment de ma bonne fortune, la pierre me resta, & mon pauvre faisant un cri comme si quelqu'un l'eût blessé, s'en alla, sans s'arrêter, à Genève, où je le pressai de vouloir entrer pour l'y régaler; il ne me répondit rien, mais s'enfonçant le chapeau dans la tête, il partit comme un éclair, & me laissa dans un véritable étonnement.

Dès que je fus arrivé chez moi, ma femme connut qu'il m'étoit arrivé quelque affaire. Elle me voyoit parler seul, & rire en moi-même; elle ne savoit à quoi attribuer cette humeur si particulière; elle me pria de lui faire part de ma joie; j'aime ma femme, & je puis dire qu'il n'y a pas de discrétion égale à la sienne; je lui racontai mon aventure; elle m'en loua, & crut comme moi que cette pierre valoit un trésor. L'embarras étoit de s'en défaire, & de la faire tailler pour lui donner tout son prix; nous projetâmes de passer elle & moi en Hollande; c'est pourquoi ayant

pris nos mesures, & ayant demandé des Lettres de recommandation pour quelques amis à Amsterdam, nous y arrivâmes deux mois après notre départ.

Dans cette fameuse ville, il y a toutes sortes de négocians; & j'ose même dire que quoiqu'on accuse les Juifs d'être de fort mauvaise foi dans le commerce, les Juifs Portugais sont si éloignés des défauts de ceux de cette nation, qu'on peut dire qu'il y a non-seulement de la bonne foi parmi eux, mais même de la générosité & de la grandeur d'ame; je dis cela à propos d'un galant homme de cette nation, à qui l'on m'adressa pour faire voir ma pierre; il me demanda d'où je tenois ce diamant, & quel Ange me l'avoit mis entre les mains? Je fis pour lors l'homme entendu en pierreries, & lui ayant répondu très-civilement qu'il n'étoit pas question de savoir d'où je le tenois, mais que je m'adressois à lui comme à un parfait honnête homme pour me le faire vendre; il me dit qu'il en seroit lui-

même le marchand si je le voulois bien , & m'en offrit vingt-cinq mille écus d'argent comptant , & pour dix mille écus d'autres pierreries , les unes montées , & quelques autres hors d'œuvre : la grandeur de la somme me frappa ; je n'eus pas le loisir de faire mes réflexions ; l'argent & les pierreries furent livrées dans le moment , & mon affaire ne me coûta pas une heure à terminer.

De ma vie je ne me trouvai si charmé de mon état. Je vins à l'Auberge trouver ma femme à qui je fis part de ma bonne fortune : après plusieurs graces que nous rendîmes au Seigneur , nous fîmes nos charités aux pauvres , & promîmes à Dieu d'associer ses membres spirituels dans notre commerce , & de leur faire part de notre gain : nous retournâmes à Genève peu de temps après , où j'ai toujours exercé le même négoce , mais avec tant de bonheur , que je n'attribue la bénédiction que Dieu a répan-

due sur nous qu'aux pauvres pour qui nous travaillons de tout notre cœur ; maintenant vous me voyez en Hollande pour la seconde fois , parce que j'ai un des mes intimes amis , qui , devant entreprendre quelque affaire pour la République , m'y avoit associé , mais son affaire ayant manqué , & n'ayant pas jugé à propos de m'enfourner dans un traité où nous aurions pu nous ruiner , je m'en retournerai la semaine prochaine ; & il me tarde d'être rendu auprès d'une épouse que je ne saurois trop estimer.

Mais vous , mon cher compatriote , n'avez-vous rien à me dire ? vous n'êtes point venu dans ces Provinces sans quelque grande raison ; quel est votre dessein ? Pourrois-je vous rendre quelque service , par moi ou par mes amis ? Vous me paroissez être quelque chose ; & sans vouloir pousser trop loin mes conjectures , vous avez l'air aussi bien que moi d'avoir été enrôlé dans la milice du Pape.

J'écartai autant qu'il me fut possible les soupçons de notre marchand Joailler ; je lui dis que la curiosité de voir le pays m'avoit fait déjà parcourir une partie de l'Europe ; que j'étois de tout commerce & de toute profession, tantôt marchand de liqueurs, tantôt parfumeur ; dans une ville bijoutier , & dans une autre antiquaire ou brocanteur de tableaux , que le plaisir de voir & de juger des hommes étoit ma passion dominante , que je ne tenois ni à femme , ni à enfans ; que ma Religion étoit conforme à toutes les Religions du monde , & qu'enfin je m'étois fait cette Philosophie de vivre heureux le peu de temps que j'avois à être sur la terre , délivré de tout préjugé , faire toujours du bien , éviter tout le mal , & rire de la folie des hommes qui se tourmentent sur la moindre chose. Voilà mon système , mon cher Monsieur : la nature n'accorde pas à tout le monde un génie si favorable ; me dit mon Italien ; nous allions nous séparer , lorsque je le fis souvenir de me

dire ce qu'étoit devenue la Comtesse Bernoli , & comment avoit-elle digéré le coup hardi que sa sœur de lait lui avoit joué.

La Comtesse Bernoli ne fit point éclater le dépit qu'elle conçut de la préférence que j'avois donnée à une petite payfanne , me dit-il ; elle ne pensa qu'aux moyens de savoir où j'avois pu me retirer avec ma nouvelle conquête , & conçut le détestable dessein , ou de me faire enlever pour me faire périr dans l'inquisition , ou de se défaire de moi par quelque autre voie plus funeste ; c'est pourquoi sous une feinte charité , elle proposa au Provincial qu'elle vouloit acquitter de ses propres deniers l'argent du dépôt que j'avois emporté ; mais que c'étoit à une condition seulement qu'elle feroit cette largesse , c'est à-dire , quand on lui auroit appris le lieu de ma retraite , parce que croyant , disoit-elle , avoir donné lieu à mon évasion , il étoit de sa charité de me faire rentrer dans le sein de l'église que j'avois abandonnée.

Le provincial proposa la chose en chapitre, & promit une récompense à celui qui voudroit bien se donner la peine de me chercher.

Il se présenta un frere très-hardi, & qui ne m'avoit jamais aimé; il partit après avoir pris ses instructions & de la Comtesse Bernoli, & s'être travesti en cavalier; il vint tout droit à Genève, où il soupçonna que je pourrois être, & vint se présenter au pasteur de l'église d'Italie pour être instruit dans la réforme, & pour embrasser la secte de Calvin: tous les profélites font plaisir à ces bonnes gens. Ils croient que c'est une brebis égarée que le bon pasteur a ramenée dans le véritable bercail: le Lombard fut bien reçu, & parut si docile aux instructions qu'on lui donnoit, qu'il fut présenté au consistoire huit jours après; cependant il assistoit à la priere & à la prédication qu'on fait tous les jours; & ce grand zele qu'il témoigna d'abord, fit que l'on eut beaucoup d'attention à l'observer.

Le pasteur qui avoit instruit ce prétendu Néophyte vint un soir chez moi, ayant appris que j'étois indisposé ; la conversation roula sur les irrégularités de l'église romaine , & comme dieu ouvroit toujours les yeux à quelque aveugle pour voir la lumière. Il parla de l'acquisition que la réformation avoit faite depuis quelque années, des plus excellens prédicateurs & des plus célèbres docteurs de cette communion, & tout nouvellement, ajouta-t-il, nous venons de recevoir un religieux d'un tel ordre qui est, à ce qu'il nous a dit, de Paris, il me paroît si pénétré de nos manières & de la piété qu'il admire dans nos chrétiens, & de la modestie où il nous voit dans nos temples, qu'on le voit presque hors de lui-même toutes les fois qu'il nous parle sur ce sujet.

Le pasteur n'eût pas sitôt prononcé le nom de l'ordre & celui du moine ; que je me sentis glacer le cœur : je dis au ministre qu'il étoit de sa prudence d'interroger ce Monsieur, & de ne se  
laisser



laisser pas surprendre à ce faux zele ; qu'il témoignoît qu'il falloit observer les regards quand il étoit dans nos assemblées ; que peut-être il étoit à Genève bien moins pour changer de religion , que pour y découvrir quelqu'un qu'il a sans doute ordre de chercher. Ces paroles que je dis avec beaucoup de sang-froid ne laisserent pas de faire une vive impression sur l'esprit du pasteur , qui dès le lendemain s'étant posté dans un endroit à pouvoir observer mon pharisien travesti , remarqua qu'il n'avoit jamais eu la moindre attention pour la parole de Dieu que l'on prêchoit : au sortir de la priere il l'aborda , & l'ayant conduit adroitement chez lui , dès qu'il le vit en son pouvoir il envoya quérir le magistrat , devant lequel il l'accusa de n'être venu à Genève que comme un espion , ou un séducteur , & peut-être ajouta-t-il encore , pour le remplir de trouble & de crainte , Monsieur , est-il venu ici pour quelque chose de pis : aussi-tôt , sans

attendre qu'il pût se reconnoître, on le faisit, & l'ayant fouillé on lui trouva un stiller, deux pistolets de poche & du poison dans une boëte, à ces seules armes on prit occasion de le mettre en prison, & huit jours après l'ayant appliqué à la question, il confessa le détestable dessein qui l'avoit conduit à Genève; il dit que j'étois l'objet de sa recherche, & qu'il auroit cru rendre un grand service à Madame sa bienfaitrice s'il eût pu me percer le cœur; qu'il étoit dans le dessein de se défaire de moi, ou par adresse ou par violence, & qu'il en avoit fait un serment, qu'il n'auroit sans doute pas violé s'il en eût trouvé l'occasion.

Cet emprisonnement fit grand bruit dans Genève, il vint jusqu'à moi, on m'en dit toutes les circonstances, & on prononça mon nom que je n'avois dit à personne: ma femme frémit à ce discours, ne put s'empêcher de verser des larmes; elle demanda au pasteur & à l'assemblée d'honnêtes gens qu'il y avoit

chez nous , qu'est-ce qu'on feroit à ce malheureux. Il sera puni , lui dit-on , de la même mort dont il vouloit se servir pour faire mourir son frere & son compatriote s'il l'eût trouvé ; sa Sentence est écrite dans la loi de Dieu , on ne fera que lui lire cet endroit de l'écriture , où l'on paie dent pour dent & œil pour œil. Ainsi il n'aura d'autre douceur que le choix des trois genres de mort qu'il vouloit faire souffrir aux autres , ou le stilet dont on lui percera le cœur , ou le pistolet dont on lui cassera la tête , ou le poison qu'on lui fera avaler.

Malgré la raison que j'avois de laisser périr un homme dangereux , je me souvins que nous ne pouvions jamais faire un plus grand sacrifice à Dieu qu'en pardonnant à nos ennemis ; ce mouvement que je sentis avec une joie inexprimable , me donna lieu de répondre à l'assemblée , & j'établis si bien ce principe fondamental du christianisme , qu'oubliant que je faisois la profession de joyalier , je pris feu comme si j'eusse

été en chaire, & poussant mon discours avec toute la véhémence & toute l'éloquence qui m'avoit attiré autrefois une si grande réputation, je fis soupçonner à mes auditeurs que j'étois sous l'état, que je paroissais un autre homme, & peut-être même celui que le moine étoit venu chercher.

L'assemblée se sépara, & chacun fit ses réflexions sur cet événement. Celles que nous fîmes ma femme & moi furent bien vives & bien sensibles, ce furent cent projets qui se détruisoient tous à mesure que nous les avions formés, nous voulûmes sortir de Genève pour aller vivre dans la Hollande, mais nous ne voulions pas aussi nous éloigner de l'Italie ; je ne fais par quel pressentiment. Enfin nous nous arrê tâmes à cette dernière idée, qui fut d'aller demander la protection du magistrat, & de lui déclarer que j'étois cette même personne qu'on faisoit chercher, & qui étoit l'objet de la barbare résolution de ce moine. Mon nom qui est de quelque considé-

ration fut connu, on favoit même le bruit que j'avois fait par mon éloquence; on m'offrit de l'emploi dans l'église que je refusai absolument, alléguant pour prétexte que j'avois perdu toutes mes idées; mais dans le fonds, parce que je ne pouvois me résoudre à prêcher dans une chaire qui n'est pas la chaire de vérité. Car, à ne point mentir, je ne suis pas persuadé pour la secte de Calvin; j'y vois quelque chose de si opposé à l'évangile, & si fort éloigné de cette pureté des premiers tems de l'église, qu'ils prétendent avoir rappelés dans leurs réformes, que je ne puis comprendre comment tant de personnes de bon sens se livrent si légèrement à des opinions sans les approfondir; une chose qui me surprend, c'est que ces messieurs prétendent que les deux églises, la grecque & la latine, ont erré au sujet de l'eucharistie & de la transubstantiation, & qu'un homme comme Calvin a reçu après seize siècles la révélation, que ce sacrement n'étoit qu'un

signe du corps & du sang qui avoit été immolé sur la croix. Je ne comprends pas non plus qu'une femme puisse par elle-même juger & décider des saintes écritures, & les interpréter ainsi qu'elle le jugera plus propre pour son salut. Vous savez, mon cher compatriote, si Saint Paul n'est pas formellement opposé à cette pratique, puisqu'il commande absolument aux femmes de garder un profond silence dans les matieres de l'écriture sainte; & où en serions-nous si les femmes se mêloient d'interpréter les livres sacrés.

J'interrompis mon Lombard, & le priai de me dire s'il n'avoit point eu de nouvelles de son moine & de la comtesse Bernoli, il fut un peu surpris de ma curiosité, & soupçonnant que je pouvois peut-être avoir quelque connoissance de cette comtesse, il me dit qu'il n'avoit pas le tems de m'entretenir, parce qu'il lui falloit donner ordre à son départ, & qu'il se pouvoit faire que nous rencontrant quelque jour nous

nous entretiendrions de nos différentes aventures : après avoir fait une profonde révérence, il me dit *un buon dì avo signaria*, & me laissa dans un véritable étonnement.

Je vous avoue que cette maniere de se séparer de moi, me fit croire que mon Lombard n'étoit pas tel qu'il s'étoit peint dans sa conversation, je soupçonnai que c'étoit quelque espion qui n'avoit voulu me parler de la sorte que pour tâcher de découvrir qui j'étois, & ce que je venois faire en Hollande, cela me donna un air rêveur, & je retournai à l'auberge dans le dessein de conférer avec Jannine, dont j'avois éprouvé dans plusieurs occasions le bon jugement.

Cette fille, qui étoit née de peu de chose, avoit appris à raisonner, & les questions étonnantes qu'elle me faisoit très-souvent dans nos entretiens particuliers, m'avoient donné envie de lui expliquer la maniere de penser juste dans les affaires, elle en avoit admira-

blement bien profité , puisque je lui ai vu résoudre des difficultés avec une netteté d'esprit dont peu de gens auroient été capables.

Jannine , ayant fait ses réflexions , me dit que mes conjectures pouvoient être vraies , mais qu'elles pouvoient aussi être très-fausSES , parce qu'autant qu'elle croyoit l'entrevoir par les manieres du pays , on est absolument éloigné de se servir des espions , attendu que dans la Hollande , tout le monde y est bien venu , de quelque religion & de quelque profession qu'on puisse être , que ce Lombard étoit peut - être tel qu'il s'étoit peint , & qu'il n'avoit commencé son histoire que par un motif de curiosité , afin que je lui apprisse la mienne , & comme il vous a vu garder là-dessus le silence , continua-t-elle , & qu'il a remarqué votre trop grande curiosité , cela l'aura piqué , & lui a fait prendre le parti qu'il a pris de vous quitter brusquement ; mais vous avez un moyen , continua Jannine , de sa-



voir qu'est devenue la comtesse Bernoli; interrogez votre cabale, elle vous répondra certainement, puisqu'elle ne vous a jamais manqué : je m'en tins aux réflexions de cette fille, & étant entré dans ma chambre, je travaillai à découvrir ce que c'étoit que mon joyalier; après avoir fait ma demande, & avoir écrit les noms qui convenoient à la réponse que j'attendois, je trouvai par le moyen des nombres, & par la combinaison des lettres, que j'étois à l'aventure, que mon joyalier m'avoit dit vrai dans tout ce qu'il m'avoit raconté; il me fut encore répondu que la comtesse Bernoli étoit de Naples, la propre fille du prince T. pere de ma chere marquise ma sœur.

Je vous avoue que je fus frappé d'un merveilleux étonnement, dès que je sentis rappeler dans ma mémoire les parens de mon infortunée sœur la marquise de P. je me fis cent idées ridicules, tantôt je m'imaginois que c'étoit ma sœur elle-même, qui ayant échappé

de la maladie qu'elle avoit eue à Trivoli avoit changé son nom , & s'étoit venue établir dans l'extrémité de l'Italie ; mais , disois-je , un moment après , ma sœur n'est point d'un caractère cruel comme la comtesse Bernoli , & elle ne sauroit s'être mariée , puisque le comte P. vit encore ; cependant je me sens frappé , & je ne sais par quel motif je desirer voir cette personne : je sortis plein de ces idées , & Jannine m'ayant trouvé triste , & plus rêveur qu'elle n'avoit coutume de me voir , elle me demanda si ma cabale m'avoit mis de mauvaise humeur ; qu'elle me prioit bien fort de ne lui rien taire , parce qu'à quelque prix que ce fût , elle prétendoit me soulager.

Je crus que je ne pouvois refuser ma confiance à des sentimens si généreux ; c'est pourquoi lui ayant communiqué un dessein que je n'avois entrevu dans mon imagination , je la priai de le bien peser & de me dire son sentiment , parce que je me voyois trop passionné pour

agir selon ma droite raison ; dites-moi donc quel est votre dessein , peut-être est-il semblable au mien , me dit cette aimable fille : le voici , puisqu'il ne faut vous rien taire , lui dis-je : ma pensée est de me déguiser & de m'en aller en Italie , pour m'instruire d'une chose qui ne me laissera aucun repos jusqu'à ce que je l'aie éclaircie ; si c'est la marquise P. ma sœur que je trouve dans la comtesse Bernoli , je suis au comble de ma joie , car je vous avoue que rien ne m'est plus cher dans le monde que cette aimable personne ; que si je me suis trompé , je reviendrai dès le moment que j'aurai reconnu mon erreur : vous pouvez cependant rester à Utrecht , & vous occuper à préparer nos liqueurs d'eau de vie ; je ne veux pour tout le tems que je mettrai à mon voyage , qu'un mois ou six semaines : après ce tems-là , vous pouvez dire si je ne reviens pas , ou que je suis mort , ou que la comtesse Bernoli est ma chere sœur la marquise P. Jannine connoissoit par-

faitemment la violence de mes résolutions , & sachant bien qu'elle s'opposeroit inutilement au dessein que j'avois formé , elle entra dans mes sentimens , & bien loin de les combattre , elle les fortifia par mille raisons qui me charmerent , & fixerent mon départ au huitieme jour.

Je partis en poste , & fis une si grande diligence , que je me rendis à Turin le dixieme jour. Là , je me déguisai colporteur , j'achetai une caisse que je remplis de quelques dentelles que j'avois apportées de Flandres , dans un voyage que j'avois fait à Malines ; j'avois plusieurs toiles des plus fines & des plus belles , & quelques rubans des plus riches & des plus à la mode que j'avois pris à Lion ; en un mot , ma balle m'avoit coûté cent pistoles , j'étois bien assuré que j'en retirerois mon argent , & que mes marchandises paieroient mon voyage.

La premiere journée que je fis au sortir de Turin , ne fut que de six milles ,  
je

je fus couché dans un moulin , où l'on me reçut fort bien ; le meûnier étoit un nouveau marié qui aimoit fort sa femme ; il me demanda d'où j'étois ; je lui parlai un mauvais baragoin qu'il n'entendit point ; il me demanda si j'entendois l'Italien , je lui fis signe que je n'en entendois pas un mot ; c'est pourquoi il ne se cacha pas de moi pendant le souper , & je fus témoin d'une scène des plus divertissantes.

Quoi malheureuse, dit-il à sa femme, n'as-tu pas de honte de m'avoir trompé si vilainement ; tu m'as donné six œufs ce matin à mon déjeûné , tu fais bien de quoi nous sommes convenus ; dis-moi , les avois-je gagnés ; il faut que le diable d'hermite que nous retirâmes hier au soir ait tenu ma place , pendant que j'étois allé prendre garde qu'on ne détournât l'eau du moulin pour en arroser les prairies ; je n'en crois rien , dit la femme , mais ma foi , la nuit tous chats sont gris , ce que je ne puis ignorer , & ce qui troubloit le plaisir que

vous me faisiez , c'est que je craignois que nos poules n'eussent pas fait assez d'œufs pour vous tenir la promesse que je vous ait faite ; bon vous ne vous en souvenez pas , & les hermites sont gens de bon Dieu qui ne vivent que d'aumônes ! Ho, de par tous les diables, je n'entends pas que tu lui en fasses de cette sorte, s'écria le pauvre meûnier ; ainsi plus de jaquette céans ; j'ai bien affaire d'avoir une femme pour ces beaux messieurs : mais Jean , reprit la meûniere , vous vous mettez en colere comme si c'étoit l'hermite ; c'est vous , vous dis-je ; est-ce que je n'aurois pas senti sa barbe : je vous dis, ma femme, que vous êtes une bête, & que je suis un sot ; soupons & n'en parlons pas davantage ; désormais on ne m'y attrapera plus , & je ne mangerai d'œufs que ceux que j'aurai bien mérités ; je ne voudrois pas , continua-t-il , que cet étranger eût entendu notre conversation , il a l'air d'un bon homme ; quand nous aurons soupe , va lui faire son lit, &

qu'il s'aïlle coucher ; il me paroît fort fatigué.

Je l'étois fort en effet , & je ne pensois à autre chose , que d'arriver au plutôt à Pavie , pour m'éclaircir de ce que je voulois savoir avec tant d'ardeur.

La réponse que j'avois eu de ma cabale , que j'avois interrogée sur le sort ma chere maîtresse , m'avoit mis dans une impatience incroyable ; j'étois sûr qu'elle voyoit le jour , & que sa mort n'avoit été que feinte pour la dérober à la jalousie de la reine Christine ; cette pensée me donna des aîles , & je me trouvai à Pavie le troisieme jour après mon départ de Turin : je m'étois habillé à la maniere qu'on voit les colporteurs en France , & je portois sous mon bras deux petites boîtes , une remplie de bijoux , & l'autre de dentelles , & de toiles les plus fines : quand je fus à mon auberge , je feignis d'entendre très-pen l'Italien , & parlai d'un baragouin qui fit croire à mon hôte que j'étois un mercier de Flandres ; il

me demanda même s'il ne s'étoit pas trompé dans ses conjectures ; je le confirmai dans son opinion , & pour lors en bon sujet du roi d'Espagne , il m'accabla de paroles flatteuses , me disant qu'il n'y avoit rien que je puisse lui ordonner qu'il ne fût capable d'entreprendre. Tel est le génie des Lombards ; il n'est point parmi tous les différens peud'Italie d'hôtellicr plus habille qu'un Lombard ; & j'oserai même assurer sans craindre de me tromper , qu'il n'y a point d'auberge dans toute l'Italie , où le maître ne soit Lombard ; rien n'est plus gracieux & plus obligeant que ces domestiques ; vous croiriez à la réception qu'ils vous font , qu'ils vous connoissent depuis trente ans.

Enfin , quand j'eus reconnu que mon hôte étoit capable de quelque chose , & que j'eus pénétré qu'en homme de son pays on pouvoit l'employer avec de l'argent , je me hasardai à m'entretenir avec lui ; c'est pourquoi ayant feint une indisposition , je voulus manger seul



dans ma chambre , & le priai de me tenir compagnie , l'assurant qu'il ne perdroit pas son tems avec moi. Il embrassa avec plaisir cette occasion de me faire plaisir , & je l'y engageai encore davantage par une piaſtre que je lui donnai ; je ne dirai pas toutes les folies qu'il me dit pour me remercier ; il parla prose & vers , & me jura qu'il répandroit jusqu'à la dernière goutte de son sang , s'il falloit par cette marque me confirmer son attachement. Il eut même la sottise de me dire en confidence , d'une voix basse , qu'il connoissoit bien à mon air que je n'étois rien moins qu'un marchand de quinquailles , & que sans doute j'étois quelque prince déguisé qui voyoit , sous cette figure , le pays. Je me repentis dans le moment d'avoir paru si libéral ; cependant , sans m'arrêter à cette première réflexion , je dissuadai mon homme ; & faisant tourner la conversation sur la noblesse de Pavie , je lui demandai s'il n'étoit pas

lui-même le fils de quelque noble : qu'on auroit pu changer dans le berceau, puisque je lui voyois des inclinations si belles, & un air si gracieux ; il affecta de paroître un peu déconcerté, & sans vouloir m'assurer rien de positif, il voulut me faire entendre, par son silence, que j'avois parfaitement deviné.

Comme je parlois un jargon extraordinaire, il avoit de la peine à bien entendre ce que je lui disois, c'est pourquoi il commença par vouloir me faire l'histoire de sa vie, mais ne voulant pas m'engager à entendre un tissu de mensonges & d'inventions, dont les Italiens de la plus obscure naissance sont presque tous capables, je le remis sur le chapitre de la noblesse & des personnes de distinction qui étoient dans Pavie, & le priai de me dire quelque chose là-dessus qui pût me donner espérance de vendre mes marchandises parmi les personnes d'un certain rang.

Monsieur , me dit-il , vous ne resterez pas deux jours dans cette ville, si vous n'y êtes que pour y vendre ce qui est contenu dans vos boëtes : il y a ici une seule dame qui vous enlèvera tout ce que vous aurez. C'est une riche veuve qui n'a point d'enfans , & qui jouit de plus de vingt mille écus de rente ; vous devez sans doute , ajouta-t-il en continuant , savoir son nom ? Hé , qui ne le fait pas , elle est connue dans tout le monde par ses libéralités & par ses . . . . . mais il n'est pas besoin de tout dire ; si vous l'allez voir , vous saurez bientôt ce quelle est. Comment appelez-vous , lui dis-je , cette dame. Quoi , monsieur , vous n'avez pas entendu parler de la Comtesse Bernoli ; vous n'êtes donc guere instruit de ce qui se passe dans le monde ; elle a fait plus de conquêtes , a causé plus de malheurs depuis quinze ans qu'elle est à Pavie , que n'en ont fait toutes les dames de Lombardie ensemble ; je lui passe ses galanteries , mais je ne sau-

rois lui pardonner d'être cause de la perte d'un des plus habiles prédicateurs d'Italie : on dit pourtant qu'elle n'en est pas tout à-fait la cause , mais elle a donné lieu à son évasion, & c'est assez; ce pauvre pere est damné, puisqu'il est huguenot comme lucifer.

J'eus bien de la peine à ne pas éclater de rire au discours de mon hôte; comme le marchand bijoutier que j'avois vu à Utrecht m'avoit raconté une partie de son histoire , je crus que c'étoit l'homme dont on me parloit : c'est pourquoi voulant en apprendre plus que je n'en savois , il me dit le nom du marchand , l'ordre dont il étoit sorti , & la famille dont il étoit né; je vous avoue que je ne fus jamais plus étonné que lorsque je me ressouvins que j'avois eu ce religieux à Naples pour mon écudier; j'étois surpris de ne l'avoir pas reconnu dans les conversations que nous avions eu en Hollande : tout d'un coup je me remis ses traits & le son de voix ; & comme je savois qu'une jeune

& belle personne de la ville l'envoyoit souvent visiter de sa part, je soupçonnai d'abord que le hasard auroit pu établir cette même personne à Pavie, où leurs amours auroient pu continuer, & que cette personne pouvoit être elle-même la comtesse Bernoli; impatient de m'instruire de la vérité, je priai l'hôte de faire savoir à cette comtesse que j'étois un mercier étranger qui voudroit avoir l'honneur de lui présenter mes marchandises; il me fit ce plaisir, & j'eus ordre de me rendre dès le lendemain à dix heures du matin dans son palais.

J'y fus introduit en effet à l'heure assignée, & je ne vis jamais une personne si pleine de grace & si remplie de mérite; son visage ne me fut pas d'abord inconnu, & je ne pouvois me rappeler en quel lieu de l'Europe je l'avois vue.

J'étais tout ce que j'avois de plus précieux, & pris si peu de soins de mes intérêts, que tout occupé de l'idée

de cette comtesse , on m'auroit emporté ces marchandises , que je ne men ferois pas apperçu ; mon attachement à la considérer , & les réponses que je faisois hors de propos quand elle me demandoit le prix de quelque chose , firent que la comtesse tourna ses yeux sur moi ; & après m'avoir considéré quelque tems , elle crut avoir trouvé en moi quelque ressemblance avec la malheureuse marquise ma chere maîtresse , dont j'ai fait l'histoire dans mon premier livre : marchand , me dit-elle , presque hors d'elle-même , es-tu un Italien ; non madame , lui dis-je , je suis Flamand , & je ne suis venu en Italie que pour recueillir une succession d'un de mes oncles qui est mort à Naples au service du vice-roi , & tu as une parfaite ressemblance avec une infortunée dame de cette ville , & dont l'histoire est des plus tragiques ; mais pourquoi la plaindre , son malheur a fait son bonheur , & c'est un coup de la justice de Dieu qui est arrivé dans ma famille.

Comment , madame , lui dis-je , vous me paroissez toute émue , il faut que la personne dont vous parlez , & à qui je ressemble , vous ait bien causé du chagrin. Mon ami , me dit-elle , j'ai été élevée comme une paysanne jusques à l'âge de 25 ans , & c'étoit à l'occasion de cette dame qui jouissoit de mon bien , tandis que je travaillois à la campagne. Ah ! madame , lui dis-je , il n'est pas possible que vous ayez jamais été élevée dans l'état où vous dites : je ne prens point l'échange , & votre air & votre esprit démentiront toujours ce que vous voudrez dire sur ce sujet. Tu es gracieux , repartit-elle ; & si je te contoïs mon histoire , tu trouverois que je suis peut-être l'héroïne de la plus étrange aventure qui fut jamais ; mais parlons de tes marchandises , veux-tu t'en défaire ! il faut me les donner à un prix raisonnable , je les prendrai toutes , dis-moi ce que tu en veux. J'en ai pour deux mille livres , lui dis-je , je ne demande d'autre gain

que l'honneur de vous avoir présenté les plus parfaits ouvrages qui soient dans ce genre. Ta générosité me touche, marchand, me dit-elle; mais je ne dois pas être moins généreuse que toi. En entrant dans son cabinet, elle fut prendre la somme de deux mille livres qu'elle me donna, y ayant ajouté trente pistoles pour mon profit, de sorte que je gagnai cette matinée cent trente pistoles, & j'ébauchai à moitié l'affaire qui faisoit l'unique but de mon voyage.

Retourne à mon auberge, je donnai une pistole d'Espagne à mon hôte, qui pensa mourir de joie; je n'avois plus aucun prétexte pour rester à Pavie, plus de marchandises à vendre, & par conséquent plus d'occasion de voir personne; je ne savois comment entrer dans la confidence de la comtesse Bernoli; je me hazardai de lui faire demander une audience pour prendre congé de son excellence, ce qu'elle m'accorda gracieusement.

Madame, (lui dis-je en mon langage



gage contrefait, ) la générosité que vous m'avez fait paroître, m'a tellement charmé, que je croirois commettre un crime si je sortois de Pavie sans venir recevoir vos ordres; je m'en retourne en Flandres, & je passerai par Genève, où je dois voir un joaillier qui est homme très-savant, & qui, ( à ce qu'on m'a dit, ) a des bijoux des plus rares & des mieux mis en œuvre. Si madame vouloit quelque chose de ce curieux, je m'offre de bon cœur à être son commissionnaire; je ne lui demande point d'argent, je ferai volontiers les avances, & je m'estimerai infiniment heureux de lui avoir pu rendre quelque petit service.

La comtesse surprise de ma générosité, fut quelque temps à me répondre; & revenue tout d'un coup d'une espece d'extase. Flamand, me dit-elle, je voudrois bien pouvoir t'accompagner à Genève, pour y aller chercher moi-même un bijou qu'on m'a emporté, mais le tems n'est pas encore venu, je l'attens, & il n'est pas loin. Depuis que j'ai

acheté tes marchandises , tu m'as fait faire cent réflexions ; tu m'as déjà dit que tu t'en allois à Naples au sortir de Pavie , maintenant te voilà prêt à partir pour Genève. N'es-tu pas un fourbe qu'on doit arrêter , & ne puis-je pas croire que tu ne t'es introduit dans mon palais , que pour commettre quelque grand crime. De quel joaillier viens-tu de me parler ; comment s'appelle-t-il , & où l'as-tu vu ? Quelle est sa figure , ses traits ; en un mot , je veux savoir tout cela , ou je te fais poignarder tout à l'heure , comme un homme envoyé par ce même prétendu joaillier pour m'assassiner. A un tel discours , j'eus besoin de toute la force de mon imagination , pour ne tomber pas à la renverse ; mais il étoit question de sortir de ce mauvais pas sans faire éclat ; je me mis à sourire , & lui dis : madame , je m'apperçois bien que l'homme dont je viens de vous parler a mérité votre disgrâce par quelque grande faute

qu'il a commise à votre égard ; voulez-vous que je vous le remette entre les mains , je me vante d'avoir le secret d'y réussir ; & tel que vous me voyez , j'ai peut-être plus de pouvoir que le plus puissant roi de la terre ; donnez-moi seulement trois heures de temps pour faire parler ma cabale ; elle m'apprendra d'abord de quelle maniere je puis contraindre l'homme dont il est question de venir à vos pieds vous demander pardon. Ah , Flamand, me dit-elle , l'admirable secret ! Tu possèdes la science de la cabale, demande-moi tout ce que tu voudras, si tu peux effectuer la promesse que tu me fais. Si je le puis, madame ! je le puis si bien, qu'il ne tient qu'à vous, si vous le souhaitez, de voir entrer cent lutins dans votre appartement, qui feront un étrange tapage ; & sans la considération & l'inclination secrete que j'ai de vous faire du bien, qui est cent mille fois plus forte que tous les enchantemens de la cabale. Oui , je le jure par Alcaiel, Al-

ciel , Bononiel , & par tous les génies qui sont soumis à la puissance ecclésiastique ; je le jure , j'en fais un serment par vous ; d'où j'allois commencer d'entrer en fureur , lorsque la comtesse Bernoli me voyant les yeux étincelans & les levres couvertes de bave , mon teint pâle , & presque un autre homme qu'elle ne m'avoit vu , il n'y avoit qu'un moment , me pria de me tranquiliser , & de n'employer point mon art dans son palais , parce qu'elle étoit d'une peur inconcevable , mais qu'elle me prioit instamment d'aller travailler à remplir la promesse que je venois de lui faire , que pour y mieux vaquer & plus en repos , elle me donnoit non-seulement les trois heures que je lui avois demandées , mais tout le jour & toute la nuit , m'offrit de l'argent que je refusai , & permit enfin que je sortisse , autant épouvanté de ses menaces , qu'elle l'avoit été de mes prétendus enchantemens.

Mon lecteur peut bien juger , si je

perdis du temps pour sortir de Pavie ; je priai l'officieux hôte de me faire trouver une chaise de poste à la porte de Milan , je fus obéi , & dès que la nuit fût venue , je partis avec une joie que rien ne sauroit exprimer ; j'arrivai le lendemain sur les sept heures du soir à Turin , & je ne m'y arrêtai qu'autant de tems qu'il m'en falloit pour reposer quatre ou cinq heures , afin d'être plus en état de partir pour Genève , où j'arrivai dans trois jours.

Il étoit question de trouver mon joaillier , j'ignorois son nom & sa demeure ; j'en avois seulement l'idée que j'avois conservée depuis notre entrevue d'Utrecht. Il n'est point de nation plus obligeante à l'égard des étrangers que les Genevois. Je priai mon hôte , qui étoit un Lyonnois , de m'aider à trouver l'homme que je cherchois ; & comme je savois l'histoire du moine qu'on avoit envoyé pour faire un méchant coup , je parlai de cette action à mon hôte , qui fût d'abord au fait , parce qu'elle

avoit beaucoup éclaté, & il me la raconta avec les circonstances les plus noires : je me donnai bien de garde de me dire Italien ; je me dis Espagnol, que je parle fort aisément, & je témoignai avoir quelque curiosité de voir ce marchand. Il me dit qu'il alloit le faire venir, si je le voulois bien ; il sortit en effet, & je vis entrer un moment après avec mon hôte, le même homme que j'avois vu en Hollande. Il fut quelque temps à me démêler, à cause d'une grande moustache que je portois ; mais m'étant fait connoître, il m'embrassa de tout son cœur, & me dit qu'il avoit un véritable plaisir de me voir dans cette ville. L'hôte nous laissa seuls pour vaquer à ses affaires ; & je ne me vis pas plutôt hors de pouvoir être entendu, que lui sautant au col, je le priai de se ressouvenir de son cher maître de philosophie de Naples. Jamais transport de joie ne parut plus grand que le sien. Vous ne resterez point dans cette auberge, me dit-il ; chez moi

nous serons plus libres ; & ma femme qui est du meilleur esprit du monde , aura mille plaisirs de voir un compatriote tel que vous. Pour cela ayant fait entendre à mon aubergiste que j'étois le plus intime de ses amis , il trouva bon que je fusse loger chez lui.

J'y fus reçu par sa femme avec toute la politesse du monde , & jusques à l'heure du souper , nous ne nous entretenions que de choses indifférentes. Après le souper , il renvoya le domestique ; ayant pris la parole , il me dit les larmes aux yeux : est - ce vous , pere Colli que je vois dans Genève , & que j'ai vu à Utrecht ; j'avois appris vos malheurs avec toute la douleur possible , & je loue Dieu qui vous a retiré de la fournaise de tribulation , & qui vous a conduit dans la terre des vivans : apprenez-moi , je vous prie , le sujet de votre retour en Italie ; il faut qu'il soit bien sérieux pour vous être exposé à éprouver les plus cruels chagrins qu'on auroit pu s'imaginer ? Avez-vous ignoré

que votre portrait a été envoyé dans toutes les provinces? Je le fai, lui dis-je, & je viens d'éviter un des plus grands malheurs qui pouvoit me menacer. Je viens de Pavie, j'ai parlé à l'indigne comtesse Bernoli, & je ne passe à Genève que pour vous instruire de la cruauté de ses sentimens. Il est vrai que ce n'a pas été là le but de mon voyage: je croyois m'instruire du sort de ma chere maîtresse la marquise P.... mais je n'ai pas osé l'entreprendre, ayant connu les terribles dispositions de cette furie infernale: j'ai été menacé du poignard; & si je n'eusse affecté un air fanatique, & ne lui eusse promis, que par la science de la cabale, je pouvois vous contraindre de retourner à ses pieds, c'étoit fait de moi; mais vous, mon cher enfant, car il faut que je vous appelle de ce nom, ne pourriez-vous m'apprendre ce que je crains de savoir? Vous étiez à Naples, sans doute, lorsque mes malheurs arriverent à Rome? Ne sauriez-vous point quelque particularité de la



mort de cette aimable sœur : est-elle morte, ou vit-elle encore, comme ma cabale me l'a assuré : donnez-moi cette consolation, je vous en conjure, & ne me tenez pas un moment dans l'attente de son déplorable sort.

Alors la femme du joaillier, qu'on appelloit Donna Rosa, me dit avec une espece de trouble : Quoi vous êtes le pere Colli, & vous n'êtes pas mort dans les cachots de l'Inquisition ? il faut que quelque ange vous en ait fait sortir, car on ne sort point de ce lieu après les crimes dont on vous accuse ; mais cela ne fait rien à ce que vous voulez savoir, personne ne peut mieux vous satisfaire que moi.

La marquise P.... n'étoit point la véritable fille du comte T. elle avoit été supposée, jamais le comte T. n'eut d'enfans de sa seconde femme ; il est vrai qu'il avoit eu une fille de sa première, qui fût nourrie près de Pouzol, chez ma mere. Nous tétâmes le même lait ; & comme le comte eût passé en des

secondes nôces, peu de temps après la mort de sa femme, on porta au palais la marquise à la place de la véritable fille, & on donna de grandes récompenses à ma mere, pour dire que la véritable fille du comte étoit morte. On l'engagea de garder ce secret sous peine de la vie, & il ne s'est déclaré qu'à la mort de ma mere, & quand la malheureuse marquise ne s'est plus trouvée.

Il n'est pas nécessaire, dit en continuant la femme du joaillier, que je vous apprenne qu'il étoit le pere de la marquise, si vous êtes le pere de Colli, personne ne doit mieux le savoir que vous; mais je puis vous apprendre ce que peu de gens ont su, & ce qui m'est passé par les mains; vos malheurs furent sus à Naples, aussi-bien que ceux de votre chere sœur. On les circonstancia même d'une maniere si affreuse, que vous ne faisiez pitié à personne. L'évasion de la marquise mit comme vous l'avez su, bien des gens en peine; son époux fût arrêté par ordre du vice-roi,

& le comte T. fut pour lors averti que la fille qu'il avoit eu de sa premiere femme n'étoit point morte, & que celle qu'il croyoit avoir eu de sa seconde ne lui appartenoit pas, puisqu'elle étoit née un an avant son mariage.

Cet avis fut si bien circonstancié, qu'il fallut que les Magistrats de la Ville, en présence de l'Evêque, en fissent le procès-verbal, & reçussent solennellement la déposition de ma mere mourante, & qui n'avoit pas voulu aller devant Dieu chargée d'un crime qu'on l'avoit obligée de commettre par force : voici en peu de mots comme l'affaire se passa.

Ma mere étant tombée dangereusement malade, appella son Confesseur, & s'accusa d'avoir tenu la main à supposer une fille qui n'étoit pas légitime, pour la véritable fille de la maison du Comte T. : je nourrissois l'héritiere de cette illustre Maison, lui dit-elle, lorsqu'un homme d'une mine fort haute, & d'un air fort résolu entra chez moi, &

m'ayant tirée à quartier , me dit d'avoir grand soin de l'enfant qu'il me confioit ; pour m'engager à m'attacher à lui , & à l'obliger de tout mon petit pouvoir , il me donna trente pistoles , avec promesse de m'en donner autant tous les trois mois. Cette somme , jointe à de si grandes espérances , m'aveugla , je vous l'avoue , & dès le moment je me livrai entièrement à la volonté d'un homme si généreux. La petite qu'on m'avoit mise entre les mains étoit très-délicate ; au lieu que la fille du Comte T. étoit une grosse réjouie qui se portoit à merveille. Dès que la mere de la petite Comtesse fut morte , & que Monsieur le Comte son époux se fût remarié avec Mademoiselle de \*\* , le même homme qui m'avoit apporté la petite aventuriere , & qui me faisoit toucher trente pistoles tous les trois mois , vint me voir. Il me proposa de faire courir le bruit que la petite Comtesse étoit morte , & me dit de la mettre à la place de ma fille , & d'envoyer ma fille loin du Pouzol pendant

dant quelque temps. Ce cavalier étoit si aimable, & il savoit si bien persuader que je ne lui résistai aucunement ; ma fille fut envoyée chez une de mes sœurs à la campagne, & je restai seule avec ses deux petits enfans que je nourris ; cependant je trouvai le moyen de faire enterrer un cercueil, avec une poupée de cire qu'on m'avoit apportée de Naples. On fit des funérailles pour la petite Comtesse supposée morte, & j'eus grand soin de retirer l'extract mortuaire, que j'envoyai moi-même à Monsieur le Comte par un Religieux de mes amis. Jamais mort ne fut annoncée avec des circonstances plus vraisemblables ; cependant jamais enfant ne jouissoit d'une santé si parfaite.

A peine, comme je vous l'ai déjà dit, le Comte eût-il épousé sa seconde femme, qu'elle feignit d'être enceinte ; elle feignit aussi d'accoucher d'une fille préparée qui me fut aussi-tôt envoyée ; cependant comme sept ou huit mois après on

m'envoya dire de porter la petite Comtesse à Naples pour la faire voir à ses parens , le même homme qui me l'avoit mise entre les mains , & qui étoit venu retirer la supposée , vint encore lui-même me faire ma leçon , & me dire qu'il y alloit de ma fortune , ou de la perte de ma vie de ménager bien le secret qu'on m'avoit confié ; qu'il falloit que je fisse passer la petite aventuriere , qui avoit alors quatorze mois , pour celle dont la Comtesse T. avoit feint d'être accouchée.

Jamais intrigue d'iniquité ne fut mieux conduite ; & jamais pere ne fut plus aveuglé de ne pas distinguer un enfant de quatorze mois , d'avec un de sept ou huit , il est vrai que la petite aventuriere étoit extrêmement délicate , & tout concouroit à tromper ce Comte malheureux ; je fus reçue dans la maison avec des acclamations de joie , & la petite aventuriere fut reconnue pour la Comtesse ; son pere lui dit cent folies ;

il pleura de joie , danfa , chanta , fit le jeune homme , & mille folies , quel'é-  
tat présent où je fuis ne me permet pas  
de vous raconter : ainfi , Messieurs ,  
avertiffez Monsieur le Comte , que Ma-  
dame la Marquife P.... , qui s'est échap-  
pée d'avec son mari , n'étoit point fa  
fille , mais la fille de fa femme , avant  
qu'elle lui fût unie par le Sacrement ; &  
perfuadez-lui bien que cette fille , que  
tout le monde croit être à moi , eft fa  
propre fille , j'en puis donner une preuve  
qui éclaircira ce myftère : tout le monde  
croit que la petite Comteffe , que je  
nourriffois eft morte & qu'elle eft vé-  
ritablement enterrée dans un cercueil  
de plomb ; on pourra vérifier par ce  
qu'on trouvera dans ce cercueil toute  
l'hiftoire que je viens de vous dire.

Mon infortunée mere , pourfuivit la  
femme du Joailler , ne survécut que  
peu d'heures à cette déclaration ; & le  
Comte T. , qu'on fut avertir en toute  
diligence , fe transporta à Pouzol avec  
un bon nombre de parens & d'amis ,

pour vérifier un fait si important. On lut le procès-verbal , & on fit l'ouverture du petit cercueil , où l'on ne trouva que la poupée de cire ; le Comte , transporté de joie , reconnut sa fille sous l'habit de paysanne où elle paroissoit , & l'ayant fait habiller en personne de sa qualité , l'emmena à Naples , & voulut que je lui fusse attachée , parce que nous vivions depuis plusieurs années comme deux sœurs ; on nous mit toutes deux dans un Monastere , pour nous donner une bonne éducation ; je profitai des mêmes leçons qu'on lui donnoit , & je la suivis à Pavie , lorsque le Comte l'eut mariée au vieux Comte Bernoli ; nous nous aimâmes toujours comme sœurs , & nous avons vécu dix ans dans cette tendre union , sans que rien ait jamais été capable de la rompre ; après la mort de son époux , qui survint la huitieme année de son mariage , la Comtesse Bernoli reçut les visites de mon mari , qui étoit alors le P \* , & qui enchantoit tous les cœurs par son



éloquence & par ses belles manieres : j'étois presque toujours présente aux entretiens qu'il avoit avec ma maîtresse ; je l'aimois éperdûment , & conçus le bizarre dessein de l'enlever à mon heureuse rivale ; l'amour à qui j'avois recommandé mes affaires , en prit soin ; il me fournit l'occasion de lui aller porter la Lettre de la Comtesse à Pierra Santa , après son départ de Pavie ; mon déguisement fut heureux , & tout ce que l'amour m'inspira eut tant de force , que je vins à bout de ce que je souhaitois ; mon époux vous a déjà raconté comme l'affaire s'étoit passée , je suis bien assurée que la Comtesse donneroit tout son bien pour pouvoir assouvir sa vengeance ; mais nous sommes heureusement en lieu de sûreté , & elle ne peut avoir le malin plaisir de nous nuire. Ce n'est pas-là tout ce que j'ai à vous dire ; vous voulez savoir des nouvelles de votre sœur , qui a passé pour morte , & qui cependant ne l'est pas ; elle est dans un Monastere de Provence , dans une

petite ville , sur le bord de la mer , qu'on appelle la Ciutat. Vous serez sans doute bien étonné d'apprendre comment elle échappa des mains de la Reine Christine. L'ordre qu'elle avoit donné de la remettre à ses parens ne fut pas exécuté ; le Cardinal qui s'en étoit chargé devint amoureux de la Marquise , & ne crut pas devoir rendre malheureuse une personne si aimable ; il lui fit mille propositions , qui furent toutes constamment rejetées ; enfin n'ayant pu en venir à bout , il la livra à des matelots , qui l'embarquerent sur une felouque qui partoît dans deux jours pour Naples : il chassa Rosalie d'auprès d'elle , en lui disant que sa maîtresse étoit morte , & qu'après avoir perdu toute espérance de venir à bout de ses desseins , il la fit partir pour Rome , & la vit embarquer sans être attendri par ses larmes. La fortune se déclara pour cette illustre malheureuse : à peine la felouque eut-elle mis à la voile au sortir de l'embouchure du Tibre , qu'un vent

de midi la poussa sur les côtes de Gênes, sans qu'elle pût jamais prendre terre; les matelots employèrent inutilement leur adresse & leur art pour débarquer dans quelque port, il ne leur fut jamais possible; & après avoir couru avec un péril extrême pendant trois jours & trois nuits, le vent les poussa sur les côtes de Provence, & leur fit prendre terre à la Ciutat.

Les matelots mirent pied à terre pour se refaire de leurs fatigues, & la marquise profitant du repos qu'ils prenoient, s'adressa à l'hôtesse à laquelle elle fit entendre ses malheurs, & le péril qu'elle couroit si elle retournoit à Naples. L'hôtesse entra dans ses peines, la cacha, & quelque mouvement que les matelots se donnassent pour la découvrir, ils n'en purent jamais venir à bout; ils furent enfin contraints de s'en retourner après avoir fait leurs plaintes, mais on ne les écouta que faiblement, & on leur dit qu'ils devoient bien garder un dépôt qu'on leur avoit

remis ; qu'en France on ne répondoit de rien , & que tout le monde avoit raison quand il pouvoit se tirer de peine ou de servitude : le chef de la falouque , & qui paroissoit homme d'esprit , prit son parti en galant homme , & s'en retourna au premier beau tems.

La Marquise avoit passé déjà huit jours chez son officieuse hôtesse , lorsqu'on lui apprit qu'elle n'avoit plus rien à craindre , & qu'elle pouvoit prendre tel parti qu'il lui conviendrait ; elle demanda d'abord s'il n'y avoit point dans cette ville quelque monastere de filles ; on la mena aux Ursulines , où ayant prié la supérieure de la recevoir au nombre de ses pensionnaires , son grand air & ses manieres toutes charmantes lui gagnerent d'abord le cœur de cette mere , qui ayant la permission de l'Évêque de Marseille , de recevoir les personnes qu'elle jugeroit à propos , reçut la Marquise avec bonté. Elle y vécut pendant deux ans de la maniere du monde la plus vertueuse & la plus

exemplaire. Toutes ces bonnes religieuses s'empressoient à lui rendre de bons offices ; elle n'avoit dit son secret à personne qu'à la supérieure, à laquelle elle témoigna de vouloir prendre l'habit de religion, dès qu'elle connoîtroit pouvoir le prendre avec sûreté. Pour cet effet, elle la pria instamment d'envoyer quelqu'un à Naples s'informer de son époux ; elle avoit conservé sur elle pour plus de dix mille écus de bijoux & de pierreries : elle avoit outre cela plus de 500 pistoles d'Espagne cousues dans ses habits. On trouva un hermite du voisinage, homme d'esprit, & qui savoit parfaitement la langue italienne, qui entreprit le voyage ; on mit dans la confidence de cette affaire le grand vicaire du lieu, parce que l'Evêque n'étoit pas à Marseille. L'hermite partit, & revint trois mois après, instruit de tout ce qu'on désiroit apprendre. Le Marquis époux de votre sœur, au sortir de sa prison, croyant

sa femme morte, s'étoit fait religieux de Saint François, & s'étoit même réduit à l'état de frere convers par sentiment d'humilité. L'hermite avoit été le visiter, & il en avoit été entretenu sur tout ce qui lui étoit arrivé, & sur les malheurs qu'il avoit effuyez par la légèreté de sa femme : que son malheur ou peut-être, lui disoit-il, son bonheur étoit qu'elle fût morte, parce que cela lui avoit ouvert le chemin du ciel, lui assurant qu'il n'avoit jamais été si tranquille, que depuis qu'il vivoit séparé du monde & de ses embarras.

Votre résolution est admirable, lui dit l'hermite, & elle ne peut partir que de la main de Dieu ; mais comment vous a-t-on pu recevoir sans preuve que votre femme soit morte : elle l'est, lui répliqua le frere, & nous en avons des nouvelles certaines : elle est morte de poison dans Tivoli, & Dieu m'a vengé ; la fille qui l'avoit sui-

vie, nous l'a écrit, & personne n'en doute plus. Mais il se pourroit faire, ajouta l'hermite, que cette nouvelle seroit fausse, & qu'on auroit voulu cacher le lieu de sa demeure, en la faisant passer pour morte.

Mon cher frere, répliqua le Marquis Religieux, que Madame la Marquise soit morte ou qu'elle voie le jour, nous voilà désunis pour toujours; nous ne nous verrons jamais que devant le tribunal de Dieu. Après plusieurs discours de cette sorte, l'hermite étant parfaitement instruit de tout ce qu'il vouloit savoir, reprit le chemin de Provence, & arriva à la Ciutat trois mois après son départ. Les nouvelles qu'il apporta, déterminèrent la Marquise de prendre l'habit de Sainte Ursule. Elle n'y fit pas d'abord profession, parce qu'elle craignoit toujours qu'il n'arrivât quelque changement dans son mari. Elle a vécu pourtant douze ou quatorze ans dans cet état, & fait beaucoup de bien à ce

monastere , où elle pratique les vertus les plus éminentes.

Je ne pus retenir mes larmes au récit que *la Signora Rosa* fit des malheurs de ma chere sœur ; j'en fus véritablement touché , & je formai dès lors le dessein de passer par la Provence pour voir encore une fois cette aimable & chere Marquise. Je n'ai pas encore achevé cette histoire , dit la femme du Joaillier. La Marquise a vu son mari , elle l'a reconnu ? & ils se sont tous les deux jurés un amour chaste , & en Dieu ils s'écrivent , & se sont tous les deux engagés par des vœux solennels. Cela nous a été raconté par le Marquis lui-même , qui après un retour de Provence où il étoit allé en dévotion pour visiter les reliques de Sainte Magdelaine , passa par la Ciutat. La providence lui fit trouver le moyen de s'entretenir avec sa propre femme , & voici comment cela arriva.

Après avoir accompli son pèlerinage ,  
il



il vint à Marseille, & s'embarqua sur une tartane qui devoit aller à Naples, mais qui devoit toucher à la Cioutat pour y prendre quelques marchandises d'un marchand de Ligourne; la tartane fut contrainte de rester devant cette petite ville quinze jours, parce que ses expéditions n'étoient pas prêtes. Et ce fut pendant ce tems que le bon Marquis Religieux étant un jour allé entendre la messe dans l'église de ce monastere, eut la dévotion de la servir; comme il ne savoit pas un mot de la langue françoise, & que l'on reconnut qu'il étoit Italien, on fut chercher d'abord la sœur de Saint Janvier, pour parler avec lui dans le petit parloir de la sacristie. Tous les deux se reconnurent presque dans le moment; & ne pouvant se parler que par un torrent de larmes, ils vinrent enfin s'éclaircir sur leurs soupçons, & se fortifier par des sermens de ne se réunir que dans l'éternité: ils se jurèrent une amitié

éternelle , & se promirent d'entretenir cette amitié par des lettres continuelles. Ils voulurent l'un & l'autre prendre un acte de leur consentement mutuel pour embrasser l'état religieux ; cet acte fut reçu solennellement par un notaire , & ces deux époux se séparèrent pleins d'une sainte estime , & d'une consolation inexprimable. Voila, Monsieur , ce qu'on nous a appris à Pavie , & ce que la renommée a semé par tout le monde ; vous pouvez ajouter foi à ce que je viens de vous raconter , parce que j'ai lu moi-même toutes les relations qu'on en a écrites à la Comtesse Bernoli.

Quelles réflexions ne fis-je pas après que je fus retiré dans mon appartement ? Quoi , disois-je en moi-même , il n'y a que toi seul qui sois condamné de mourir en réprouvé , & tout ce que la providence a fait pour te rappeler au bercail , ne te touche que foiblement ; une femme a plus de courage

que toi pour entrer dans le chemin de la pénitence, un homme du monde, un libertin met à profit les disgraces que Dieu lui envoie; il quitte tout pour se sauver. Et toi, malheureux, toujours plein de tes préjugés, tu veux périr sans ressource. Toute la nuit mon esprit fut agité de mille résolutions, & je me fixai enfin à celle d'aller en Provence voir ma chere maîtresse. Dès qu'il fut jour, je témoignai à mon cher hôte combien il m'étoit important de partir; ils s'y opposerent lui & sa femme, mais inutilement: je ne restai avec eux que deux jours, & je descendis en Provence par les montagnes du Dauphiné.

J'étois fort embarrassé sous quel habit je me présenterois à ma chere Marquise: je ne pouvois me résoudre à l'aller demander de but en blanc; je conçus le bizarre dessein de me travestir en pèlerin: pour cet effet, m'étant fait faire une grande robe de toile grise avec

un rochet de peau , où j'attachai quelques coquilles , avec mon bourdon à la main , je pris le chemin de Toulon à la Ciutat , & fus demander en italien la charité au couvent des religieuses ; c'étoit dans le mois de Septembre sur les trois heures après midi ; la portiere qui me reçut , étoit justement ma chere maîtresse ; je la reconnus aussi-tôt au son de sa voix & à son accent ; ayant répondu en italien que je voulois lui parler ; d'abord elle me dit fort civilement que si je voulois passer au parloir , elle m'entretiendrait un moment , parce qu'elle aimoit beaucoup à parler avec les gens de son pays. J'obéis ; mais , ô grand Dieu , en quel état me trouvai-je quand je la vis ! elle ne parut jamais si belle à mes yeux ; la paix & la tranquillité dont elle jouissoit , lui avoient redonné tous ses charmes ; & sous cet habit qui enlaidit les plus belles , la Marquise P. me parut plus belle qu'un ange. Comme

elle avoit été d'abord surprise de mon trouble, elle le fut bien davantage, lorsqu'elle me reconnut pour son cher frere; elle ne fut pas la maîtresse d'un premier mouvement, elle crut qu'il n'y avoit point de grille entre nous; & venant à moi, comme si elle eût voulu m'embrasser, elle se heurta si rudement, qu'elle en perdit la connoissance: au cri qu'elle fit, quelques sœurs accoururent, qui lui ayant fait reprendre ses esprits, me prièrent de me retirer, & de venir le lendemain; mais la Marquise revenue, ne voulut pas que je sortisse, & nous commençâmes une conversation bien vive, dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit.

Je vous revois, mon cher frere, ( me dit mon aimable sœur ) & je ne sai qui de nous deux doit être plus surpris. Comment êtes-vous venu en ce pays, & en quel lieu de la terre avez-vous établi votre demeure? Vous m'avez crue morte, & j'ai cru que vous m'aviez

entièrement effacée de votre souvenir. Hélas ! vos disgraces m'ont causé des maux infiniment plus grands que tous ceux que j'ai éprouvés ; je m'affligeois continuellement quand je pensois à la puissance de vos ennemis , & je ne pouvois me persuader que vous puissiez jamais échapper à leur haine. Je vous revois aujourd'hui sous un habit qui me fait soupçonner que vous n'êtes pas encore tranquille. Informez-moi de votre état : où êtes-vous ? en quel état sont vos affaires , & quelle est votre résolution ? Je n'avois presque pas la force de répondre ; j'étois dans une continuelle admiration ; je répandois des larmes en abondance , & je ne recouvrai l'usage de la parole , qu'après avoir poussé mille sanglots. Vous me revoyez, Madame , lui dis-je , ou vous voyez en moi le jouet de la fortune la plus capricieuse ; à peine me connois-je dans l'état où je suis ; & le seul desir de vous trouver m'a fait exposer à mille périls , & m'a obligé de me déguiser en une

infinité de manieres. J'ai parcouru toute la France sous différens noms , & dans des états tout-à-fait extraordinaires ; aujourd'hui Arménien , demain Maître d'Ecole , un autre jour Vendeur de Liqueurs , tantôt habillé en Religieux , une autre fois en Gueux , très-souvent en Cavalier & en Marchand , & enfin dans ce moment en Pélerin , comme vous me voyez. Dans tous ces états , je n'ai jamais goûté aucun repos , votre image s'est toujours montrée à mon esprit ; j'ai repassé tous les jours vos disgraces ; & quoique les miennes déchirassent mon cœur par la crainte continuelle où je suis qu'on ne me découvre , l'idée de vos malheurs , a fait une impression dans mon ame , qui ne s'effacera qu'au tombeau. Quels risques n'ai-je pas courus à Rome , à Venise , à Genève , à Lyon , à Bordeaux , à Paris & à Nantes ? Il faut que la main du Tout - Puissant m'ait conduit , pour n'être pas tombé mille fois dans les pièges que mes ennemis n'ont cessé de me tendre. J'ai cru , (&

je n'ai pu l'éviter ) que je devois chercher une retraite dans un pays libre comme la Hollande : j'y suis sur le point de m'y établir & d'y passer le reste de mes jours malheureux , qu'il plaira à la Providence de me laisser.

Que le nom de Hollande ne vous révolte pas ; plutôt au Ciel que j'eusse pu vous rencontrer dans un autre état que celui où je vous vois ! vous auriez éprouvé combien votre frere vous aime , par les marques d'un attachement inviolable , & par le respect le plus sincere. Au reste , ne vous persuadez pas , comme les bonnes gens de notre religieuse Italie se le persuadent , qu'on ne peut faire son salut parmi les Nations séparées de l'Eglise Romaine ; c'est là justement où la foi se fortifie , & qu'elle croît comme le lys parmi les épines. La Religion est libre parmi ces peuples , & Dieu y a ses temples & ses adorateurs en toutes les langues. Que vous dirai-je de ce pays ? c'est l'image du Paradis terrestre ; tous les hommes y sont des Adams dans l'état



d'innocence , & toutes les femmes des Eves , qui ne prêtent jamais l'oreille à la séduction du serpent. Tel est cet heureux climat , ma chere Maîtresse : permettez-moi de vous appeller encore de ce nom , je ne puis l'effacer de mon esprit , ce nom aimable ; vos bontés , votre générosité , que fai-je ? & quelque chose de plus que je ne puis exprimer , l'y ont gravé trop profondément.

Mon Lecteur n'aura pas de peine à comprendre quels furent les sentimens de ma vertueuse sœur à tout ce discours. Que vous me donniez d'alarmes , me dit-elle , & je crains de vous perdre pour l'éternité ! Est-il possible qu'ayant de si grandes lumieres , vous vous égariez ainsi , & ne penserez-vous jamais que la Providence , qui ne veut pas vous perdre , vous a conduit jusqu'à présent pour vous faire rentrer dans votre état ? Mon cher frere , ne soyez pas ingrat aux graces que Dieu vous a faites ; je vous offre mon secours ; je suis sûre , si vous

je n'ai pu l'éviter ) que je devois chercher une retraite dans un pays libre comme la Hollande : j'y suis sur le point de m'y établir & d'y passer le reste de mes jours malheureux , qu'il plaira à la Providence de me laisser.

Que le nom de Hollande ne vous révolte pas ; plutôt au Ciel que j'eusse pu vous rencontrer dans un autre état que celui où je vous vois ! vous auriez éprouvé combien votre frere vous aime , par les marques d'un attachement inviolable , & par le respect le plus sincere. Au reste , ne vous persuadez pas , comme les bonnes gens de notre religieuse Italie se le persuadent , qu'on ne peut faire son salut parmi les Nations séparées de l'Eglise Romaine ; c'est là justement où la foi se fortifie , & qu'elle croît comme le lys parmi les épines. La Religion est libre parmi ces peuples , & Dieu y a ses temples & ses adorateurs en toutes les langues. Que vous dirai-je de ce pays ? c'est l'image du Paradis terrestre ; tous les hommes y sont des Adams dans l'état

d'innocence , & toutes les femmes des Eves , qui ne prêtent jamais l'oreille à la séduction du serpent. Tel est cet heureux climat , ma chere Maîtresse : permettez-moi de vous appeller encore de ce nom , je ne puis l'effacer de mon esprit , ce nom aimable ; vos bontés , votre générosité , que sai-je ? & quelque chose de plus que je ne puis exprimer , l'y ont gravé trop profondément.

Mon Lecteur n'aura pas de peine à comprendre quels furent les sentimens de ma vertueuse sœur à tout ce discours. Que vous me donniez d'alarmes , me dit-elle , & je crains de vous perdre pour l'éternité ! Est-il possible qu'ayant de si grandes lumieres , vous vous égariez ainsi , & ne penserez-vous jamais que la Providence , qui ne veut pas vous perdre , vous a conduit jusqu'à présent pour vous faire rentrer dans votre état ? Mon cher frere , ne soyez pas ingrat aux graces que Dieu vous a faites ; je vous offre mon secours ; je suis sûre , si vous

voulez me croire , de vous faire rentrer avec honneur dans votre Ordre : vous ne retournerez point en Italie , vous vivrez parmi nous dans ces cantons , vous n'avez qu'à vous déterminer , & vous éprouverez que je sai venir à bout des choses les plus difficiles , quand elles regardent votre bien & votre salut.

Ah ! Madame , lui dis-je , y pensez-vous bien ? Moi , rentrer dans mon Ordre ! Je ne voudrois pas jouir de plus grands biens & des plus grandes dignités de ce monde à cette dure condition. L'homme est né libre , & tout ce qu'on a fait pour contraindre sa liberté , & pour la fixer d'une manière solennelle , est formellement opposé au dessein de Dieu. Les hommes ont eu leur raison pour établir une discipline si dure dans leur société. Pour moi ; je raisonne sur d'autres principes ; & comme j'ai fait mon étude des livres saints , & que j'ai eu tout le loisir d'en méditer les divins oracles , j'ai trouvé , dans mille & mille

endroits , qu'un sacrifice forcé & offert à Dieu par respect humain , ou par des craintes serviles , est un sacrifice qu'il déteste & qu'il a en horreur.

Je continuai de parler sur le même ton pendant un bonne heure : il me sembloit appercevoir dans les beaux yeux de ma sœur qu'elle adhéroit à mes sentimens : je tressaillissois déjà de joie , en moi-même , par l'espérance où j'étois de lui persuader de sortir de sa clôture , & de me suivre en Hollande ; mais combien je fus trompé , grand Dieu ! par les réponses vives qu'elle me fit , il sembloit que l'esprit de Dieu étoit dans sa bouche , pour confondre mes sentimens.

Allez , malheureux , me dit-elle , vous vous êtes livré à Satan , & vous avez appris , dans l'école de ce dangereux maître à séduire l'innocence. Je ne veux , pour vous confondre , qu'un seul mot de cette même Ecriture que vous savez , & que la seule vanité vous a fait apprendre. Dieu ne demande à l'homme qu'une seule chose , qui est son cœur. Mon fils ,

nous dit ce pere des miséricordes , donne-moi ton cœur. Et qu'est-ce que ce cœur ? sinon le sacrifice de notre volonté. Avons - nous quelque chose à donner à Dieu que cette puissance de notre ame. Ah ! mon cher frere , si vous saviez quel plaisir que l'on goûte , quand une fois on a fait ce sacrifice ; il est ineffable , & je bénis Dieu à chaque instant de ma vie de tous les malheurs qu'il a permis pour me faire arriver à cet heureux terme.

Nous finîmes-là notre conversation ; & ma chere sœur me défendit de la revoir , si je ne voulois pas changer de sentiment. Je me retirai dans une petite hôtellerie , où je passai toute la nuit en réflexions : tantôt je voulois rentrer dans le sein de l'Eglise , & un moment après , je voyois évanouir toutes les meilleures raisons qu'on m'avoit dites , & que je m'étois dites à moi-même. Je craignois de me laisser vaincre , si je faisois une seconde visite , je pris le parti de la fuite , pour ne pas succomber , &  
j'écrivis,

j'écrivis, en Italien, à ma chere Maîtresse, une lettre à-peu-près dans ces termes.

« Vous m'avez jetté dans le désespoir ;  
 » Madame ; je parts ; je n'ose vous dire  
 » que c'est pour m'aller précipiter ; aussi  
 » ne veux-je plus vivre, depuis que vous  
 » m'avez fait connoître la dureté de vos  
 » sentimens, & la funeste résolution de  
 » ne vous plus voir. Voilà le fruit que  
 » je devois attendre des peines que j'ai  
 » eues de vous chercher dans toute l'Eu-  
 » rope. Vivez sous votre voile avec cette  
 » tranquillité que Dieu vous a accordée ;  
 » pour moi, je vais mettre un voile éter-  
 » nel sur mes yeux, & me jeter dans le  
 » premier abîme qui se présentera sous  
 » mes pas, vous apprendrez peut-être  
 » alors que je ne suis pas indigne d'être  
 » de votre sang, & que je suis aussi ferme  
 » dans mes résolutions, que vous pou-  
 » vez l'être dans les vôtres. Adieu, pour  
 » la dernière fois ; vous n'entendrez ja-  
 » mais plus parler de votre malheureux  
 » frere ».

Dès que j'eus écrit cette lettre, je payai mon hôtesse, & la priai de me faire trouver une voiture pour Marseille. Je la conjurai aussi de ne rendre ma lettre que trois jours après mon départ : je fus servi comme je le souhaitois. Je partis pour Marseille, où j'arrivai le soir un peu tard.

Dès le lendemain je louai une chaise de poste pour Lyon ; & sans m'arrêter en aucune ville que le temps qu'il falloit pour me reposer, je me rendis à Utrecht neuf jours après mon départ de la Cioutat, & deux jours après que le temps que je m'étois prescrit étoit expiré. Je ne parlai à personne pendant mon voyage ; je voulus manger seul ; & je puis dire que pendant neuf jours que je fus en route, je ne reposai pas six heures.

J'arrivai donc chez moi fort changé, & d'un air très-mélancolique. Janine, que je trouvai en larmes, me reçut avec des transports de joie que rien ne peut exprimer. Vous m'avez redonné la vie,



me dit cette tendre fille , & si votre absence eût duré encore huit jours , vous m'auriez trouvée morte. Je la consolai , & lui jurai un attachement jusques au tombeau. Je lui fis le récit des aventures de mon voyage : elle me pria d'oublier tout ce qui pourroit me donner de l'inquiétude , & nous prîmes des mesures pour nous aller établir à Amsterdam.

Le peu d'apparence de faire mes affaires à Utrecht , me fit prendre la résolution d'aller dans cette Capitale des Pays-Bas. Jannine avoit préparé une grande quantité de liqueurs de toute espece ; elle avoit fait aussi quelques caisses de savonnettes , d'une rondeur que personne n'a jamais su imiter. Avec un fond de cinq ou six mille livres , je fus m'établir dans cette grande ville , ou pour le dire mieux , dans cette Capitale du Commerce de tout l'Univers , puisque c'est-là où se trouvent des Marchands de toutes les Nations du monde ; que

son Commerce n'est borné par aucune sorte de marchandises , & tout ce que la terre & la mer peuvent fournir de riche & de curieux s'y trouve transporté. En un mot , c'est un prodige continuel que cette ville , que tant de peuples de diverses Nations & de différentes Religions se réunissent tous , & conviennent entr'eux , en ces deux points , qu'il faut être honnête homme , & gagner du bien. Je me logeai près de la Bourse , afin de pouvoir mieux observer les manieres des Négocians. La nouveauté de mes liqueurs & l'excellence des eaux glacées que je donnai dans mes premiers jours , m'attirerent une foule de personnes de tout sexe : on venoit de l'extrémité de la ville pour me voir. L'accueil que je faisois à tout le monde , me faisoit estimer & aimer ; sur-tout je m'attachois aux gens du pays pour me faire des protecteurs , & il n'est sorte de bonnes manieres que je n'eusse pour eux & pour leurs enfans. Pour cet effet , je tenois à

mes gages un homme dans ma boutique qui connoissoit tout ce qu'il y avoit de gens de distinction, lequel m'avertissoit, à leur arrivée, de leurs qualités & de leurs richesses, me montrant aussi les Etrangers sur lesquels on pouvoit compter, & ceux dont on devoit se défier..

Ma mémoire m'étoit d'un grand secours, parce que non-seulement j'apprenois le nom & la qualité des personnes ; mais j'étois souvent informé de leurs affaires, & sur-tout des affaires amoureuses de la Jeunesse. D'ailleurs Jannine entendoit passablement l'Hollandois, & me répétoit la plupart des conversations qu'elle entendoit, affectant, elle & moi, de ne comprendre pas un seul mot de tout ce que nous entendions dans notre boutique. Un mois entier s'écoula sans avoir fait aucune connoissance particuliere, que celle d'un Bourguemestre, que je voyois trois fois la semaine, pour m'entretenir avec lui des Belles-Lettres. Je puis dire que

je n'ai jamais trouvé tant de bon sens, & une si grande droiture dans un Magistrat ; ses sentimens me ravissoient, & je vins si fort à m'en faire aimer, qu'il m'étoit impossible de passer deux jours sans le voir.

Ces fréquentes visites qu'on me voyoit rendre à cet Officier, me fit tort, & on me soupçonna d'être son espion, & que je lui rendois compte de tout ce que j'entendois dire dans ma boutique. Ce ne furent pas les bons Hollandois qui conçurent une telle pensée, mais une troupe de François réfugiés, qui, chagrins d'avoir quitté leur patrie, & se voyant peu estimés dans un pays où ils vouloient vivre à la Française, se répandoient en murmures, & formoient des desseins les plus extravagans qu'on pouvoit jamais concevoir.

La guerre alloit se déclarer avec la France, & je l'appris par deux Officiers qui buvoient du ratafia dans ma boutique. Ces Messieurs étoient Allemands ; & s'entretenant de ce que Louis XIV avoit

accepté le Testament de Charles II, Roi d'Espagne, en faveur du Duc d'Anjou, ils étalèrent une Politique des plus fines & des plus particulieres. Comme je voltigeois perpétuellement autour des tables où l'on servoit des liqueurs, je ne pus pas bien suivre tout ce qu'ils dirent sur cette matiere. D'ailleurs, j'entends moins l'Allemand que toute autre Langue; cependant j'ai jugé par l'événement des choses, que leur discours étoit tel, à peu près, comme je vais l'écrire dans ce Mémoire, & qu'il falloit qu'il y eût en eux quelque chose de surnaturel.

Croyez-vous, monsieur, que le roi de France soit bien conseillé de renoncer au partage, comme il vient de faire, en acceptant le testament de Charles II. Ce prince, qui est si éclairé, a-t-il pu manquer de lumieres dans une affaire de cette importance, & d'où dépend le bonheur de ses sujets & la gloire de son regne? Croit-il de bonne foi que l'Europe verra d'un air tranquille l'u-

nion des deux plus puissantes monarchies du monde dans une même maison ? Comprenez-vous bien qu'elle feroit le puissance de ces deux royaumes, qu'on ne peut épuiser d'hommes ni d'argent ? Pour moi je ne pense pas qu'on voie dormir long-temps les princes intéressés à rompre cette union ; & si je ne suis un mauvais prophete, vous allez voir rallumer la guerre dans l'Europe avec plus de chaleur qu'elle n'a été dans les années précédentes.

Bien des gens croient , répondit l'autre Allemand, que les Espagnols n'ont appelé les François à la succession que pour les ruiner, & pour abattre leur trop grande puissance, en consumant leurs trésors, & en faisant périr des milliers d'hommes; & me trouvant le mois passé à Londres dans la maison de Milord \* \*, j'entendis parler de cette affaire d'une maniere très-désavantageuse pour la France. En effet, l'événement justifiera que Louis XIV a eu un très-mauvais conseil , ou qu'il s'est laissé

éblouir par l'éclat de cette monarchie, dont il croit disposer selon sa volonté; mais les François sont bien loin de leur compte, & je suis très-assuré qu'autant de pas qu'ils feront dans ce pays, ce seront tout autant de fautes qu'ils y commettront. Je connois cette nation, & j'ai eu assez de loisir de l'étudier, lorsque je faisois mes exercices à Paris; il est sûr qu'il n'y en a point de plus polie, & qui sache mieux les bienséances; mais je suis encore plus certain qu'il n'y en a pas aussi qui veuille mieux qu'on la croie au-dessus de toutes les autres, & c'est ce qui lui attire l'envie de tous ceux qui ont de la peine à les imiter.

C'est un bonheur que le François soit sans beaucoup de réflexion, & qu'il ait plus d'esprit que de jugement; & où en serions-nous, si les hommes les mieux faits, du meilleur air, & d'un esprit fin & subtil, avoient assez de jugement pour se conduire? ils auroient sans doute bientôt acquis la monarchie universelle de

tous les cœurs; & s'ils l'avoient, tarderoient-ils long-temps d'avoir celle de tous les états du monde? C'est assurément un effet de la providence, qui a donné à cette nation un semblable génie, sans quoi tout le monde en seroit idolâtre; mais voici un terrible revers pour la France que ce testament & cette acception, vous en entendrez parler avant la fin de l'année, & vous verrez bientôt des choses qui justifieront mes conjectures.

Je ne savois que penser de ces deux Allemands; ils me paroissoient deux personnes de distinction, & je compris par leur raisonnement qu'ils n'étoient point en Hollande pour s'y promener: je voulus pousser plus loin mes conjectures; & voulant tirer des lumières plus particulières de la conversation de ces messieurs, je pris soin de les attirer chez moi par des manières insinuanes, en leur donnant toujours de mes liqueurs les plus exquises.

Ces messieurs répondirent si bien à



l'idée que j'avois conçue, que venant chaque jour à des heures où ma boutique étoit peu fréquentée, ils goûterent mes manieres; & se livrant entièrement à moi, ils m'apprirent ce qui devoit arriver dix ans après. Vous verrez, me disoient-ils, seigneur Rozelli, la plus florissante monarchie du monde sécher jusqu'à sa racine; & quelque avantage qu'elle retire dans les commencemens de la guerre, la ligue que les princes de l'Europe ont fait contre les François, ne finira point que vous ne voyez cette grande puissance presqu'abattue. L'événement de la succession d'Espagne, est un de ces coups que Dieu prépare pour abatre ou pour soumettre ces empires. La France seule pendant l'espace de cinquante ans, a donné des loix à toute l'Europe; elle succombera maintenant qu'elle est unie avec l'Espagne. Certainement Dieu se rit de la vanité des hommes, & il se joue, s'il m'est permis de parler ainsi, de leur grandeur, qui n'est devant lui

qu'une fumée qui monte, qui s'enfle & s'évanouit. Si vous êtes un homme prudent, me dirent en continuant, mes deux étrangers, si vous êtes un homme prudent, conservez dans votre cœur ce que vous nous entendez dire, & souvenez-vous que la France ne se relèvera pas de long-temps des coups que la justice de Dieu lui a destinés. Louis XIV verra la misère, la maladie & la guerre ravager son royaume, il verra avant de mourir sa maison presque éteinte, & ses sujets seront un jour réduits dans la dernière nécessité par des événemens incroyables à la postérité. Nous ne parlons pas du tems que cela doit arriver, notre science ne va pas jusques-là.

Plusieurs jours se passerent dans des conversations semblables; & ces messieurs-là m'apprirent pendant ce petit terme, tant de politique, & me firent connoître si bien les intérêts de tous les princes de l'Europe, que je formai le dessein de faire un livre, où je proposai, s'il eût été plus avantageux aux François

çois d'accepter le partage, que le testament de Charles II. Je donnai ce livre au public dès que la guerre fut déclarée : je mettois les raisons pour & contre; mais je ne trouvai personne qui fit réponse à mes deux propositions. J'avois écrit dans le dessein qu'en France, pour le moins, on répondroit; mais comme je vis un grand silence de la part de toute la terre, je me tus, & me contentai de voir arriver toutes les années quelques-unes des prédictions que mes deux seigneurs Allemands avoit faites.

Mon commerce à Amsterdam étoit médiocre, parce que dans cette ville les François réfugiés avoient ouvert mille tabagies & mille cafés. Dès que l'esprit de curiosité fut satisfait de me voir, on fut bientôt rassasié de mes liqueurs; d'ailleurs je voyois tous les jours des visages nouveaux venir m'observer & m'examiner avec tant d'attention, qu'un homme moins soupçonneux

que moi , auroit été alarmé. Jannine avoit pénétré dans mes frayeurs ; & comme j'ai toujours été son ame , elle a prévu avec une sagesse presque incroyable , tout ce qui pourroit m'arriver de la part de mes ennemis. J'avois déjà dit à cette fille toutes les aventures qui m'étoient survenues en Italie , & je n'avois pas oublié l'histoire de la Juive avec laquelle je m'étois marié.

Jannine rappella dans son esprit cette triste aventure ; & comme elle connoissoit son sexe , elle se persuada que cette fille pour se venger sur ma propre personne , comme elle avoit déjà fait sur mon honneur en livrant mon livre à l'inquisition , pouvoit être sans doute dans Amsterdam , ou envoyer des émissaires pour venir me reconnoître , & enfin y venir elle-même , puisqu'elle savoit la maniere de se déguiser quand elle vouloit.

J'ouvris les yeux à cette idée , & je commençai à craindre que Jannine n'eût

rencontré juste ; ce qui m'obligea de regarder à mon tour toutes les personnes d'un certain âge qui venoient chez moi , que je craignois qu'on ne le trouvât mauvais, & que cette maniere d'agir ne m'attirât quelque mauvaise affaire. Je n'osois faire aucune connoissance particuliere avec des gens de mon pays ; j'étois au contraire sur mes gardes, parce que j'en fai l'esprit & le cœur ; je me disois Espagnol , que je parle parfaitement. C'étoit au seul Bourguemestre à qui j'avois avoué mon nom, mon pays, mon état & mes affaires, & la protection duquel j'avois demandé aussi-bien que celle de Mrs les Etats Généraux , qu'ils m'accorderent de la maniere la plus noble & la plus généreuse du monde.

Un jour que je m'étois levé de fort grand matin , pour travailler à quelque ouvrage particulier que j'avois imaginé, je me sentis attaqué d'une si noire mélancolie, que je me vis tout d'un coup incapable de rien entreprendre. Jannine

étant entrée dans mon laboratoire pour me faire prendre quelque chose, me trouva les yeux en larmes, & aussi pâle que je le serai le jour de ma mort. Elle fit un grand cri auquel je ne parus pas fort sensible; mais s'étant approchée de moi pour me demander si j'étois incommodé, je me pâmai entre ses bras, & sans le secours qu'elle appella d'abord & qui vint promptement, j'étois mort sans ressource; elle crut qu'en travaillant à quelque minéral, la vapeur m'avoit surpris. Mais un jeune Juif, médecin de profession, qui venoit d'entrer chez moi pour y boire du café, ayant été appelé, dit que c'étoit un ver qui m'alloit percer le cœur, il me donna sur le champ d'un élixir, qui m'ayant fait vomir, me fit rendre sur le champ ce meurtrier domestique.

Je ne fus jamais plus surpris qu'en voyant un petit monstre qui s'étoit formé dans mon estomach, ayant la tête comme un grouin de cochon, deux petites pattes d'oie & une longue queue

d'un pied & demi de long ; la couleur de cet insecte étoit noirâtre toute filée de blanc , & sa vivacité étoit si grande , qu'on eut beaucoup de peine à le prendre , lorsqu'il fut sorti de mon estomach.

Toute la ville d'Amsterdam fut informée de la nouveauté de ce ver , & je me vis accablé de visites pour le montrer aux personnes curieuses.

Un jour que j'étois seul dans mon laboratoire , le même médecin qui m'avoit délivré d'un péril si éminent , vint pour voir un ouvrage de pierres précieuses que j'avois composé avec des perles d'une si excellente beauté , qu'il ne put jamais croire qu'elles ne fussent orientales. Il fallut que je lui en fisse voir la matiere & les moules , & comme je sentoie vivement le service important qu'il m'avoit rendu en me conservant la vie , je lui donnai quelques perles qui étoient dans leur dernière perfection , & lui appris encore le secret de les composer lui-même. Ce

bon Israélite parut si pénétré du présent que je lui faisois , qu'en m'embrassant il me dit qu'il vouloit me rendre un service bien plus important que celui qu'il m'avoit déjà rendu ; mais qu'il falloit n'être entendu de personne , parce que c'étoit un secret d'où dépendoit absolument la sûreté de mes jours. Il me remit au lendemain , & ne voulut jamais céder à l'extrême impatience que j'avois d'apprendre un mystère si nécessaire à savoir.

Quel plaisir , lui dis-je , avez vous de me faire passer la plus mauvaise nuit du monde ? N'auriez - vous pas plutôt fait de m'obliger de bonne grace que de me faire languir ? non , me dit mon jeune médecin , je ne puis vous apprendre ce secret important que demain ; nous serons seuls dans votre laboratoire , & sur-tout sans témoin , parce que si quelqu'un m'avoit entendu , vous seriez un homme perdu sans ressource.

Sur-tout n'en parlez pas à vos fem-



mes (me dit mon docteur) ; en entrant, je devinerais sur votre visage si vous êtes un homme à qui l'on puisse confier un secret. J'affectai de paroître devant Jannine de la meilleure humeur du monde, je lui persuadai que la mélancolie où elle m'avoit vu les jours précédens, provenoit absolument des mouvemens que le ver qui étoit dans mon estomach y avoit causé ; mais qu'à présent j'étois tranquille, & que je voulois qu'elle le fût aussi. Jannine étoit extrêmement curieuse sur tout ce qui me regardoit ; elle craignoit un retour vers la religion catholique ; & comme elle m'aimoit plus que tous les biens du monde, elle appréhendoit à tout moment de me perdre ; elle s'étoit alarmée de la longue conversation que j'avois eue avec le Juif Portugais ; elle craignoit que ce ne fût quelque émissaire de mes ennemis, envoyés pour ma perte : quand on aime on appréhende tout, on est ingénieux à se faire de la peine ; Jannine étoit de cette humeur, & m'ayant com-

muniqué ses craintes en me couchant, elle me livra à mille réflexions les plus tristes & les plus funestes qu'on puisse jamais s'imaginer. Je commençai à regarder mon médecin Juif comme un assassin que mes ennemis m'envoyoient pour se défaire de moi ; mais un moment après , condamnant mes soupçons , je me disois : il n'est pas possible qu'un homme qui m'a sauvé si généreusement la vie qu'il pouvoit me laisser perdre , en ne me donnant aucun secours ; il n'est pas possible qu'un tel homme ait pu former le détestable dessein de se défaire de moi ; ainsi écartant de mon esprit ces pensées funestes , je devins tranquille , & je commençai à reposer. Sur les neuf heures du matin, Jannine vint me dire que monsieur le docteur m'attendoit il y avoit une heure, & que s'impatientant , elle avoit pris le parti de m'en avertir , parce que cet homme lui avoit paru inquiet & prêt à sortir si elle ne l'eût retenu.

Je me levai d'abord , & l'ayant été

recevoir dans ma boutique , nous entrâmes lui & moi dans mon laboratoire. Heureusement en me levant, j'avois mis sur mon estomach un grand cahier de papier, où j'avois écrit quelques affaires d'importance, & comme j'en voulois dérober la connoissance à Jannine, je m'en étois saisi dès qu'elle étoit entrée dans ma chambre, & je l'avois caché entre ma chemise & ma camisole; à peine fûmes nous assis dans notre laboratoire, que le docteur me parut tout interdit, & semblable à un homme qui médite quelque grande affaire: e l'encourageai à mon tour, & m'étant approché de lui, j'examinai de plus près son visage & ses traits, je m'apperçus que les moustaches de ce docteur étoient postiches, je ne voulus pas m'arrêter à la première idée qu'il me vint, que ce docteur pouvoit bien être quelque femme déguisée en homme; je crus même reconnoître les traits de son visage, & devenu tout d'un coup hardi: monsieur, lui dis-je, je vous recon-

nois, & votre déguisement ne me sert de rien, je vous ai vu autrefois en Italie, vous vous appelez. . . à peine avois-je prononcé cette dernière parole, que cet abominable médecin, se levant avec un poignard qu'il tenoit dans sa main, m'en porta un coup dans la poitrine, mais qui par bonheur ne pénétra pas le cahier que le hasard m'y avoit fait mettre. *Tu mi reconosci, perfido traditore; conosci dunque l'infelice Esther, alaquale ai talto l'honore toca alei, Di toglierti la vita.*

A ce nom d'Esther, je me rappelai l'histoire de ma Juive de Venise, & lui ayant arraché, & son poignard & ses moustaches, je me mis à ses genoux, & la priai de vouloir oublier ma légèreté, l'assurant qu'elle s'étoit assez vengée de moi, par tous les malheurs qu'elle m'avoit procuré en livrant mon livre aux Inquisiteurs. Esther n'avoit presque rien perdu de cette beauté qui me l'avoit rendue si charmante & si chère; elle ralluma dans un moment mes feux,

& l'amour qu'elle avoit senti pour moi reprenant la place de sa fureur & de sa rage, elle se pâma sur mes genoux, mais d'une pâmoison si longue, que j'allois appeller du secours, quand elle poussa un grand soupir, & ensuite ayant versé un torrent de larmes, elle me parla de la sorte.

Il y a plus de dix ans que je cherche l'occasion de vous immoler à ma vengeance; il n'est point de personnage que je n'aie joué, pour venir à bout du dessein que j'avois conçu de me défaire de vous. Je vous ai vu à Marseille & dans tous les lieux de la France où vous avez passé, où vous vous êtes arrêté; j'ai été dans votre maison, je vous ai parlé, mais je n'ai jamais trouvé l'occasion de faire sûrement mon coup. A Bordeaux j'y pensai réussir sous l'habit d'un cavalier, qui vous fut consulter touchant un voyage qu'il alloit entreprendre en Espagne, & c'étoit fait de vous un moment plus tard si l'on n'étoit entré dans votre cabinet où nous

étions seul à seul. Je vous ai suivi dans ce pays, croyant trouver l'occasion plus prompte & plus favorable, & quand vous sortîtes d'Utrecht pour aller en Italie; si la cabale ne m'eût appris que vous deviez incessamment revenir, je vous aurois encore suivi dans ce pays; car enfin il me faut du sang pour laver l'outrage que vous m'avez fait. Il est vrai que j'étois dans le dessein après vous avoir percé le cœur de percer le mien aussi-tôt, pour ne survivre pas aux événemens fâcheux qui suivent de telles entreprises.

Mais, lui dis-je, charmante Esther, pourquoi m'avez-vous secouru? Et que ne me laissez-vous étouffer ces jours passés quand vous me redonnâtes la vie par le moyen de votre élixir. C'est à faire à une ame lâche de laisser périr une personne quand on peut la secourir; quelle vengeance aurois-je pu tirer d'un homme qui n'avoit déjà plus de connoissance? Il faut faire sentir tout le poids de notre fureur à nos ennemis; voilà

voilà la douceur de la vengeance ; sans quoi ce n'est se venger qu'imparfaitement.

J'admire la tendresse de cette aimable fille, & je ne pouvois assez louer sa constance. Je lui donnai pourtant des raisons si fortes pour excuser ma légèreté, qu'elle s'y rendit enfin en me disant : il ne falloit que nous entendre, me communiquer votre dessein, vous seriez aujourd'hui un des plus riches hommes de l'Univers, & moi la plus heureuse personne du monde ; vous avez perdu un bien que vous ne recouvrirez jamais ; certainement vous êtes né sous une fatale constellation, puisque vous avez été sur le point de devenir frere de la Rose-Croix, & vous avez fui ce bonheur qui surpasse infiniment celui de tous les Princes de la terre ; vous savez la cabale graces à moi, qui poussai mon pere à vous en développer les mysteres, croyant que vous paieriez de votre cœur un si grand

bienfait. Vous saviez que mon pere n'avoit que moi d'enfant, & qu'il avoit une tendresse à toute épreuve, & une espece d'obéissance aveugle pour toutes mes volontés, vous ne connoissiez pas ce cher & cet illustre pere. Il étoit lui-même un des freres de la Rose-Croix, & si puissant en merveilles, qu'il avoit le secret de faire de l'or, des pierreries, des élixirs pour conserver la santé sans altération pendant deux siecles, il savoit se rendre invisible quand il vouloit, & ne mettoit jamais plus d'un jour pour aller d'un bout de l'Europe à l'autre. Mon dessein, mon cher Colli, étoit de vous faire donner sa place après sa mort; car ces Messieurs ne sont que sept, & ils ont le pouvoir de se choisir un successeur; ils tiennent leur assemblée au pied du Mont Sinai. Là, les anges & les intelligences qui approchent de plus près du Trône de Dieu, assistent à leurs Conférences & leur révelent, ou leur apprennent des secrets



& des myſteres ineffables. Quel bonheur pour un mortel d'être heureux dans ce monde, par la poſſeſſion de tous les ſecrets de la Nature, & d'être après ſa mort aſſuré de ſon bonheur éternel.

A tout ce long diſcours je gardois un profond ſilence : & toujours attentif à la beauté d'Eſther, j'écoutois comme des fables tout ce qu'elle me racontoit de ces Freres de la Roſe-Croix ; elle prit garde à ma diſtraction, & me dit, en ſouriant : je vois bien que vous n'ajoutez pas beaucoup de foi à ce que je viens de vous dire. Le prodige que j'ai opéré en vous délivrant d'une mort certaine, par le moyen de mon élixir, devoit pourtant ne vous laiſſer pas douter un moment de ce que je vous viens de raconter. Ce n'eſt pas moi qui l'ai compoſé ; car il n'eſt pas permis à notre malheureux ſexe d'entrer dans des connoiſſances ſi ſublimes. J'ai ouï dire cent fois à mon pere, que Dieu n'avoit fait les femmes que pour le beſoin des hommes, & pour conſerver, par la

Y ij

voie de la génération , les hommes qu'il avoit faits à son image ; il prétendoit même que la femme n'a pas été faite à l'image de Dieu , mais seulement à la ressemblance de l'homme ; que ses actions ont quelque chose d'approchant de celles de l'homme , mais qu'elles sont essentiellement différentes ; le Créateur leur ayant donné un certain esprit pour amuser , pour plaire , pour se faire aimer ; mais pour les grandes choses elles en sont absolument exclues , parce que le Créateur ne les en a pas rendues capables.

Vous jugez bien que si mon pere eût pu m'apprendre quelque chose , il m'aimoit assez pour ne me l'avoir pas cachée ; il me dit seulement , en voyant approcher l'heure de sa mort : Si ton infidèle époux avoit persévéré à t'aimer , j'aurois pu le rendre mon successeur ; mais il s'en est rendu indigne , en trompant une fille descendue de pere en fils , & sans discontinuation , du fameux Josué , successeur de Moïse ; tu le trou-

veras un jour , ma fille , me dit-il , & je n'ose t'expliquer ce qu'il vous arrivera à l'un & à l'autre : appelle , me dit-il encore , ton cousin , & dis-lui qu'il se hâte pour venir me parler. Mon pere ayant été obéi sur-le-champ , & mon cousin étant en sa présence , il le fit approcher de son lit , le baisa sur la joue ; & ensuite , lui dit de lui porter une petite cassette d'or qu'il tenoit dans une armoire à côté de son lit. Il ouvrit la cassette devant mon cousin ; & après en avoir tiré un parchemin enrichi de petits ornemens , il le lut pendant quelque temps. A peine l'eût-il achevé de lire , que nous vîmes la chambre éclairée , comme s'il y eût eu mille soleils. Sortez , ma fille , me dit mon cher pere , mais sortez au plus vite , vous ne sauriez soutenir l'éclat de la lumière des intelligences célestes , vous en perdriez la vie , ou pour le moins la lumière du jour. J'obéis avec soumission , mais je fus ravie d'entendre un concert de voix si divines &

si ravissantes , que la plus belle voix humaine ne fait que croasser en comparaison de ces sons harmonieux.

J'appris que mon cousin avoit été reçu par les Freres de la Rose-Croix , qui s'étoient transportés en un moment dans la chambre de mon pere , & que , dès qu'il eut été aggrégé dans cette céleste Société , mon pere avoit rendu l'esprit , parce que la réception d'un Frere ne se fait qu'au moment de la mort d'un autre , la Société ne pouvant être d'un moment d'un plus grand nombre que de celui de sept.

La maniere insinuante dont l'aimable Esther racontoit ces choses , me donna quelque envie d'apprendre ce que c'étoit en effet que cette Société ; & j'ai depuis appris tant de merveilles de ces heureux mortels , que j'ai regretté toute ma vie d'avoir perdu l'occasion d'être initié dans leurs mysteres. Il falloit cependant nous séparer de la belle Esther & moi , parce que je craignois que Jannine , qui étoit très-curieuse , ne nous

surprit , ou ne soupçonnât mon Médecin d'être tout autre qu'il ne paroïssoit ; nous nous assignâmes un lieu pour nous entretenir avec moins de contrainte. Esther entra dans tous mes sentimens , & nous eûmes le plaisir de nous voir sans être soupçonnés de la moindre intrigue. J'affectois tous les jours d'aller voir des Savans , pour m'entretenir avec eux ; mais c'étoit chez mon aimable Juive , où j'allois passer les momens les plus doux de ma vie. Elle avoit meublé un appartement avec beaucoup de propreté , & j'entrois chez elle à une certaine heure , où je ne pouvois donner aucun soupçon. Notre commerce déranger le tempérament de cette aimable fille ; elle en parut très-joyeuse , & m'assura qu'elle seroit comblée de joie , si elle pouvoit avoir un garçon : il ne nous fera point à charge , me disoit-elle , je suis sûre que mon cousin le rendra son successeur , quand l'occasion s'en présentera. Je voudrois bien , lui dis-je , avoir connoissance de ce cher cousin :

ne pourriez-vous pas me le faire voir , & serois-je assez heureux pour avoir quelque commerce avec un homme qui approche si fort du divin ? Très-volontiers, me dit cette tendre amante , le premier jour de la lune , dès que le soleil est couché , je n'ai qu'à faire une priere pour le faire venir , il ne m'a jamais manqué : si vous voulez vous trouver dans ma chambre ce jour-là , vous pourrez satisfaire votre curiosité. Jamais je n'eus une si grande impatience, qu'en attendant ce jour heureux : il arriva enfin ; & m'étant rendu chez Esther , je vis entrer , après sa priere faite , un homme très-bien fait & d'une civilité toute charmante ; il vint m'embrasser , en me disant qu'il occupoit une place qui m'avoit été destinée ; mais que ne pouvant plus rappeler le bonheur que j'avois perdu par ma légèreté , il vouloit m'assister par-tout , tant que j'en agirois bien avec sa cousine ; que je serois heureux en Hollande ; que j'y deviendrois très-riche & fort estimé ; mais

qu'il falloit sur-tout garder une extrême fidélité à la belle Esther ; prendre garde de ne me jamais laisser surprendre aux appas séduifans de quelqu'autre femme , & qu'une seconde légèreté seroit punie par des tourmens que rien n'égalerait. Je promis tout ce qu'un mortel pouvoit jamais promettre , & j'ai tenu ma parole pendant quinze ans , que l'aimable Esther a vécu avec moi. Elle a voulu que nous fussions séparés pour toujours ; je ne me ferois jamais consolé d'une si grande perte , si son bonheur éternel n'y avoit été attaché.

Combien de secrets n'appris-je pas de ce charmant Rose-Croix , tant pour la santé , que pour les choses les plus cachées de la nature. Il donna ce jour-là plus de 100000 florins en or ou en pierreries à sa cousine ; & , après nous avoir embrassé tous les deux fort tendrement , il nous dit qu'il devoit se rendre à Rome pour une affaire de la dernière conséquence , & qu'il falloit qu'il s'y trouvât avant la fin du jour , nous

assurant à l'un & à l'autre , qu'il viendrait nous visiter tous les premiers jours de la lune , & qu'il nous combleroit de biens.

Je ne savois si je devois ajouter foi aux merveilles étonnantes que j'avois vues ; je n'osois croire que le démon eût part à ce qui venoit de se passer à mes yeux ; je pris un nouveau goût pour la Religion Juive, & j'aimai ma femme jusques à la fureur.

Je voulus pourtant continuer mon commerce de liqueurs ; & quoique j'eusse pu faire une très-belle figure dans Amsterdam , je me contentai d'être heureux véritablement, sans donner dans le faste & dans l'ostentation. Je pris un soin particulier d'enrichir ma boutique de toutes les propretés qui convenoient à cet état : j'allai même jusques à la magnificence par la richesse des meubles & la somptuosité des vases de porcelaine garnis d'or & d'argent ; ce qui donna lieu aux plus grands de la ville de venir en foule chez moi, & aux étrangers de



n'en sortir presque pas. Non-seulement on trouvoit la propreté dans mon commerce, mais les liqueurs que je vendois avoient une excellence par-dessus toutes les autres. Jannine ne pouvoit pas suffire à satisfaire tous ceux qui venoient en boire ; elle fut obligée de prendre quatre servantes, la plupart Languedociennes ou Gascones, qui s'étoient sauvées de France après l'Edit de Nantes, pour professer en paix, disoient-elles, leur Religion.

Je fus touché un jour de l'entretien qu'une de ses servantes eut avec un grand jeune homme de son pays, qui la vouloit séduire pour la ramener en France. J'étois dans mon cabinet, j'en avois ôté la clef, & j'avois fait dire que je sortois, comme c'étoit ma coutume. Thérèse, qui étoit la servante dont je veux parler, reçut ce jeune homme dans le corridor, où ma porte donnoit ; elle commença la première à lui parler de la sorte. Je vous ai prié, Monsieur Planchin, de ne venir point troubler mon

repos ; que vous importe que je sois demoiselle , & que je fasse le métier de servante dans un café ; la cause qui m'a mise dans cette situation est trop belle pour en rougir ; quand on a quitté dix mille livres de rente , pour n'abandonner pas Dieu & sa Religion , on peut bien sacrifier un vain titre de noblesse , & quelque nom que j'aurois pu avoir dans le monde ; je suis dans cet état , parce que Dieu m'y a destinée pour ma sanctification ; je n'en sortirai pas pour aller en France , que je ne puisse vivre dans la Religion de mes peres ; peut-être que Dieu exaucera mes vœux , & pour lors je saurai à quoi m'en tenir. Je ne prétends pas , lui répondit Planchin , effacer de votre cœur des sentimens si héroïques ; mais je voudrois bien que vous choisissiez un autre état , & que vous ne fussiez pas exposée dans un café , ou à être maltraitée , ou à être reconnue. Le confistoire ne devoit il pas vous aider ? Et ne seriez-vous pas avec plus de décence dans quelque maison  
auprès

auprès de quelque dame, qui connoissant ce que vous valez, pourroit vous traiter d'une autre maniere qu'on ne traite un domestique ? Ce seroit bien pis pour moi, répondit Thérèse ; & votre confistoire dont vous me parlez, a tant de charités à faire, qu'en vérité, si l'on ne travaille, à peine peut-on avoir du pain ; il est vrai que je n'ai jamais voulu dire mon nom ; & que m'étant sauvée du couvent de la Rochelle, où l'on m'avoit mise par ordre de la cour, j'ai trouvé le secret de me déguiser sous ces habits de servante, & d'arriver dans cette ville, sans le moindre danger. Mon bon ange me conduisit sans doute dans cette maison, presque dès le moment que j'arrivai ici ; car ayant demandé à la dame de céans ou à celle qui paroît l'être, de m'enseigner un endroit pour pouvoir me retirer avec sûreté, mon air lui plut, & elle m'offrit de me prendre chez elle, si je voulois la servir. Je trouvai cette retraite soudaine de fort bonne augure,

car j'étois sans argent, & il ne me restoit qu'un portrait de ma mere, enrichi autrefois de quelque pierrerie que j'avois été obligée de vendre pour m'assister. Ici, monsieur, tout se fait avec tant d'ordre & avec tant de douceur, que nous ne nous appercevons pas que nous soyons servantes; & la premiere leçon que notre maître me fit, en entrant chez lui, ce fut de me dire qu'il ne vouloit jamais entendre de bruit ni de querelle dans son domestique.

Tout cela est merveilleux, madame; répliqua Plantin; mais l'état où vous êtes n'a-t-il point quelque chose d'affreux pour vous, vous qu'on a vu servir de plusieurs domestiques, vous qu'on a vu à la veille d'épouser le marquis de Ro! Ah ne me parlez pas de ce marquis, répondit brusquement Thérèse, c'est un lâche qui n'a rien de bon que son nom; si vous saviez quel sujet il m'a donné de me plaindre de sa conduite, vous en seriez étonné, & vous en auriez le dernier mépris. Nous sommes

en  
les  
Mo  
épo  
bon  
un  
fenc  
tes.  
char  
de  
épo  
ou d  
fit  
avec  
mere  
d'ent  
duite  
vivio  
Je su  
avoit  
voit  
mari  
bruit  
perm

en pays de liberté , & je ne crains pas les dragons de France : croiriez - vous , Monsieur , que ce lâche marquis est mon époux , & qu'il m'a donné la main en bonne forme dans l'église du lieu après un contrat reçu par un notaire , en présence de ma mere & d'une de mes tantes. Il jura sur la sainte bible de ne changer jamais , & de mourir plutôt que de manquer de fidélité à Dieu & à son épouse , hélas ! il ne vit pas plutôt dix ou douze dragons dans le château qu'il fit tout ce qu'on voulut , & complota avec l'officier de me faire enfermer ; ma mere mourut dès qu'on m'eût arrachée d'entre ses bras , & ma tante fut conduite à cent lieues des Sévennes où nous vivions auparavant fort tranquillement. Je fus dans ma retraite que mon bien avoit été confisqué , & que le roi l'avoit donné en jouissance à mon perfide mari ; on m'instruisit aussi que sur le bruit de ma mort , il avoit obtenu la permission d'épouser une catholique

avec laquelle il vit, & en a deux enfans. Quand on m'arracha de chez moi, j'étois enceinte, & j'accouchai hors de la communauté où l'on m'avoit mise; c'étoit chez une vieille matrone qui prit soin de moi, & qui me consola dans mes peines. Comme j'avois dessein de passer en Hollande, & que j'étois sur un port de mer, je m'imaginai que si je pouvois mettre ma vieille hôtesse dans mes intérêts, elle me rendroit quelque service; je la pressentis là-dessus, & voulus savoir si en lui confiant quelque secret de peu d'importance, elle n'auroit pas le défaut ordinaire de notre sexe. Un jour que nous étions seules, je la mis sur le chapitre de la violence qu'on fait à ceux de notre religion; je commençai par lui exposer notre croyance, & les privilèges que nous avons reçu de plusieurs rois; l'air dont je lui parlai, & la peinture naïve que je lui fis de nos malheurs la touchèrent, & je lui vis verser des larmes avec quelque es-

pece de joie. Madame, me dit-elle, je me sens très-portée à vous rendre tous les services que vous pourriez exiger de moi ; je vous sers même plus par inclination que par intérêt ; ainsi vous pouvez prendre le parti que vous croirez pouvoir convenir à votre mauvaise fortune. Je vous jure par tout ce que j'ai de plus saint, de vous rendre service ; je suis sûre que je m'expose à quelque grand malheur, ou du moins à une longue prison ; mais ces craintes ne sont pas capables de m'arrêter, & je donnerois volontiers ma vie pour vous mettre en liberté ; pensez, je vous prie, comment nous pourrions faire pour vous faire sortir de France.

Ma bonne mere, lui dis-je, je connois maintenant que c'est l'ange du Seigneur qui m'a conduite chez vous ; auriez-vous assez de courage pour venir à bout d'une action si généreuse, & pour achever de me rendre la plus heureuse personne du monde ; voudriez-vous bien

vous attacher à ma fortune ; si elle pouvoit changer un jour , vous ne vous plaindrez pas de m'avoir obligée. Je ne puis , me dit-elle , vous accompagner , je suis trop connue dans ce pays ; d'ailleurs je veux avoir soin de votre enfant que j'exposerois sans doute à n'être pas un jour reconnu si je l'abandonnois ; ne vous inquiétez point , il doit partir vn bâtiment pour les isles de l'Amérique , qui à ce qu'on m'a dit , touchera en Portugal. Il faut vous y embarquer comme une servante qu'on envoie avec plusieurs autres pour peupler ce pays : on vous recevra de ma main , parce que nous en donnons souvent pour ce même sujet ; mon fils est pilote dans le navire ; je lui communiquerai notre dessein , & le prierai de vous faire descendre dans le premier port de Portugal où vous toucherez ; il ne hait pas les gens de votre religion ; il la professe même secrètement dans son cœur ; & moi-même qui vous parle , je suis peut-être meilleure huguenote



que vous ne pensez; mais nous sommes obligés d'en garder les apparences, & il n'iroit pas moins que des galeres pour mon fils, & d'un cul de basse-fosse pour moi, si l'on venoit à découvrir le dessein que nous formons vous & moi.

Mais, ma chere bonne, lui dis-je, toute transportée de joie, que direz vous aux religieuses qui m'ont mis entre vos mains; je leur dirai que vous êtes morte en accouchant, & qu'on vous a enterrée dans un jardin: laissez moi faire, je conduirai toutes choses avec tant de prudence, qu'on sera bien fin si l'on me peut surprendre. Cette résolution toute chrétienne me donna des forces, j'affectai d'être fort malade en présence d'une touriere qui venoit tous les jours me catéchiser: je reçus la visite de quelques ecclésiastiques & de quelques religieux qui crurent me convaincre par leurs longs raisonnemens; mais je ne prêtai jamais mon attention à tous leurs discours, & je ne leur répondis pas un seul mot. La matrone leur dit qu'elle ne

croyoit pas que j'accouchasse , parce que je ne voulois pas manger , & que je souhaitois à tout moment la mort.

Cependant je fus heureusement délivrée d'un beau garçon : je ne pus retenir mes larmes au souvenir de l'infidèle pere qui l'avoit fait naître dans un état si différent que celui où je me promettois de le voir un jour. L'enfant fut enlevé dès la même nuit , & mis entre les mains d'une sœur de mon obligeante matrone deux jours après mes couches ; la matrone fut dire aux religieuses que j'étois morte , & que j'étois si difforme , qu'elle croyoit que le diable m'avoit tordu le col ; que n'ayant pu supporter ni ma difformité , ni la puanteur qui exhaloit de mon cadavre , elle m'avoit fait porter dans son jardin par quatre soldats. Je vous amenerai si vous voulez , mesdames , leur dit-elle , ces témoins : non , madame , répondit promptement la supérieure , cela décrireroit notre maison , chacun feroit son compte pour nous noircir ; bon Dieu , une fille

sortir de ce saint lieu pour accoucher : tenez la chose secrète , nous vous en prions bien fort , nous rendrons compte à ceux qui nous l'ont donnée du sort de cette infortunée dame , & cela se fera en temps & lieu. On paya la matrone & les soldats qui avoient enterré un cercueil , dans lequel on avoit mis une buche à ma place , & où la matrone avoit enfermé un écrit de ma main qui contenoit mon infortune ; quinze jours après je m'embarquai sous le nom de Thérèse pour être conduite aux isles : le pilote qui étoit du secret , prit grand soin de moi dans la traversé , qui ne fut que de cinq jours ; notre vaisseau arriva à port en Portugal , & j'obtins que je serois débarquée. Pendant le séjour que nous fîmes dans cette petite ville pour me refaire des fatigues de la mer , j'avois paru très-incommodée , & j'étois d'une maigreur excessive. Dès que je fus à terre , il se trouva par bonheur un petit navire hollandois qui devoit partir le lendemain chargé d'oranges pour Amsterdam ;

notre pilote qui parloit parfaitement Hollandois, visita le capitaine, & le pria de me recevoir dans son bord, & qu'il paieroit mon passage; il lui dit que j'étois une fugitive pour la religion, ce qui l'engagea à me venir voir, & à me dire en son barragouin que je n'avois qu'à me tenir prête pour le soir, qu'il ne vouloit rien de mon passage ni de ma nourriture.

Tout favorisa mes saintes résolutions, & huit jours après nous entrâmes dans Amsterdam, sans avoir ressenti aucune incommodité de la mer ni aucun mauvais traitement de ces bons & charitables matelots. Dès que je fus débarquée, mon capitaine me dit que je pouvois m'aller chercher un gîte, & demander un tel quartier de la ville, où l'on recevoit les réfugiés de France; comme je passois devant cette maison, on m'y a arrêtée; il y a déjà un an que j'y suis; il me semble être en paradis; je n'ai pas même voulu parler à aucun ministre, pour éviter les embarras des questions qu'on a

accoutumé de nous faire. Je suis bien aise qu'on croie que je suis morte ; j'entre dans le temple pour aller prier Dieu le Dimanche, & j'en reviens si consolée de mon état, que je ne me souviens plus de mes malheurs : il est vrai que je pense quelquefois à mon cher enfant, je n'en ai aucune nouvelle, & je voudrois bien apprendre son sort ; cela m'a rendu souvent un peu triste & rêveuse ; notre maîtresse s'en est aperçue ; & comme elle connoît que je fais les choses de meilleure grace, & avec plus de zele que mes autres compagnes, elle m'a dit souvent que je n'étois pas née pour servir ; & que si je voulois me confier à elle , elle pourroit me rendre des services très-importans. Jugez, monsieur, si je voudrois me fier à une femme qui n'a, je crois, aucune religion, car je ne la vois jamais prier Dieu. Je ne sai aussi de quelle religion est le maître de céans, il est honnête homme, très savant, bon par merveille, charitable, en un mot, parfait ; mais je ne

connois point quelle est sa croyance : cela m'importe peu, comme vous le pouvez croire; dans ce monde chacun y fait ses affaires. Pour moi, je ne changerois pas d'état pour tout le bien que j'ai abandonné; ainsi, monsieur, s'il vous reste encore quelque souvenir que j'aie été votre maîtresse, & que vous m'ayez servi dans l'état de ma bonne fortune, ne me refusez pas de me rendre le plus important de tous les services que vous m'ayez jamais rendu, qui est de ne révéler jamais les secrets que je viens de vous apprendre; allez-vous-en; il y a trop long-temps que nous sommes ici tous deux, on pourroit peut-être en juger à mon désavantage. Si vous devez retourner en France, venez-moi voir avant votre départ; & si je puis dans mon état présent vous rendre quelque service, je le ferai du meilleur de mon cœur.

Thérèse étoit à peine sortie du corridor, que sortant de mon cabinet, & descendant dans le laboratoire, où elle

elle étoit occupée à préparer de la limonade, je la regardai avec quelque attention, & la trouvai si aimable & si digne d'être aimée, que j'aurois fait quelque infidélité à mon aimable Esther, sans la crainte où j'étois de m'attirer la colere de son cousin le Rose-Croix. Je sortis pour aller chez ma chere Juive; je la trouvai toute rêveuse; & voulant savoir le sujet de sa rêverie, je la conjurai de me le dire; elle ne me tint pas long-tems sans m'avouer qu'il y avoit un homme dans Amsterdam, qui avoit quelque mauvais dessein sur moi; & cet homme est un domestique que vous avez chez vous, habillé en fille: vous pouvez bien être persuadé, que je n'ai d'autre attention qu'à la conservation de vos jours; j'eus la visite de mon cousin hier au soir, qui me dit que sans un bonheur extraordinaire, vous ne pouviez pas échapper à la cruauté de vos ennemis; que pour ce sujet, vous deviez bien prendre garde aux personnes qui fréquentoient dans

votre maison , & sur-tout examiner de près tous vos domestiques. Cet averrissement me fit un vrai plaisir ; mais il troubla ma tranquillité : je remerciai ma chere Esther en des termes les plus passionnez ; elle répondit à tous mes empressemens avec de nouveaux sentimens de tendresse , & nous nous quittâmes avec mille protestations de nous aimer jusqu'au tombeau.

Dès que je fus rendu chez moi , je priai Thérèse d'entrer dans mon cabinet , elle y vint avec son air ordinaire , & n'étant pas préparée à la conversation que j'allois avoir avec elle , elle fut bien étonnée , quand fermant la porte après moi , je lui tins ce langage : Thérèse , je veux que vous me donniez une marque d'une parfaite obéissance , en me répondant aux questions que je vous ferai : vous êtes une femme , ou je vous crois telle : faites-le moi connoître , que je n'en puisse jamais douter , je n'ai besoin que de cet aveu , je ne prétends pas vous faire aucun ou-



trage, j'aimerois mieux mourir. Vous connoîtrez, si vous agissez de bonne foi, comment je sai récompenser certains services. Thérèse ne savoit où aboutissoit ma demande, & ne pouvant concevoir qu'un homme demandât à une femme de lui prouver son sexe, chaste & très-sage comme elle étoit, elle parut tout en feu, & s'excusa long-tems de satisfaire ma curiosité; mais à la fin vaincue par mon empressement, elle me découvrit son sein. Dès que je fus certain que Thérèse n'étoit point le traître qui étoit déguisé dans ma maison pour me perdre, je me levai, & après avoir changé de ton, je dis à la belle Languedocienne : Madame, je veux avoir pour vous le plus profond respect, & vous regarder désormais, non pas comme une domestique, mais comme une personne que sa vertu a rendu malheureuse. Je n'ignore pas votre naissance, & les sujets que vous avez de vous plaindre de la fortune, & sur-tout d'un mari mal honnête homme;

A a ij

je vous assisterai jusques au dernier moment de ma vie, & dès l'heure présente vous n'êtes plus regardée dans ma maison, que comme ma propre sœur. Je préparerai Jannine à le trouver bon, parce qu'il faut garder des mesures avec cette fille, à qui je dois l'air que je respire. Comme je n'ai pas dessein de vivre avec vous dans aucun commerce irrégulier, il nous sera facile de vivre en paix, & de vous attacher à Jannine, qui vous servira de véritable mere, comme je veux vous servir désormais de pere. Vous ne sauriez me nier que vous ne soyez Madame la Marquise de \* & que vous n'ayez accouché d'un beau garçon à la Rochelle, où vous fûtes exilée du tems des missionnaires dragons : je dois si peu ignorer ce que je vous dis, que je le tiens de vous même, lorsque vous en avez fait un aveu à ce jeune homme, avec lequel vous parlâtes devant la porte de mon cabinet ; je ne perdis pas un mot de votre entretien, & je vous trouvai dès

le moment tant d'esprit & tant de charmes , que je ne pus m'empêcher de vous donner toute mon estime.

Il faut cependant que vous me rendiez un bon office : je vous ai ouï dire à ce même Monsieur , que vous aviez une très-grande considération pour moi ; il s'agit de m'en donner une preuve , d'où dépend la conservation de mes jours.

Monsieur , me répondit Thérèse , en baissant les yeux , je suis toute confuse de vos bontés , & je ne puis revenir de l'étonnement où votre discours vient de me jeter : je n'oserai plus rester dans votre maison , dès que j'y suis connue , & je crains que vos honnêtetés ne m'attirent la maligne attention , non-seulement de vos domestiques , mais encore de toutes les personnes qui pourront en être témoins. Adieu ma chère tranquillité. Que j'ai été imprudente de parler à ce domestique qui m'a reconnue , & que je l'ai été doublement de l'entretenir de mes affaires

dans votre maison, & à la porte de votre cabinet ! Je vous croyois sorti , & même on me l'avoit assuré, sans quoi j'eusse pris des précautions, qui me rendroient encore maîtresse de mon secret. Les larmes qui couloient en abondance de ses beaux yeux , augmentoient admirablement ses charmes : ne vous alarmez pas , lui dis-je , Madame, je ne vous ferai jamais perdre l'estime que vous avez conçue de moi , & votre secret ne sera jamais éventé ; mais encore une fois il ne s'agit pas de cela , & vous ignorez sans doute le sujet pour lequel j'ai voulu être persuadé de votre sexe : écoutez-moi , & n'éventez jamais un secret que je m'en vais vous confier.

J'ai dans ma maison , lui dis-je , cinq femmes , une d'entre elles est un garçon , espion , & peut-être un assassin que mes ennemis ont mis auprès de moi pour assouvir par mon sang leur barbare rage.

Ah ! monsieur , que me dites - vous ,

& qui peut vous avoir donné un soupçon si mal fondé ? repartit la belle Languedocienne. Ce n'est point un soupçon , ma chere Thérèse , c'est une vérité très-constante ; & il faut que par votre prudence vous tâchiez de connoître ce malheureux : car je ne voudrois pas qu'il pût soupçonner qu'il est reconnu , parce qu'en s'évadant il me mettroit dans une peine continuelle. Il faut tâcher de le découvrir , & me le livrer , pour que j'en puisse faire la vengeance , ou prendre de si justes mesures , que je n'aie plus aucun lieu de l'appréhender. Après plusieurs discours de part & d'autre , & après un assez long entretien , Thérèse me promit de ne rien négliger pour me marquer quelle étoit la reconnoissance qu'elle vouloit avoir de mes honnêtetés. Mais , monsieur , ajouta-t-elle , ne me distinguez en rien , ni en me faisant manger avec vous , ni en paroissant agréer mes services plus que ceux de mes compa-

gnes ; il suffit que vous paroissiez content de mes petits soins, je vous fers de bon cœur, & si vous en agissiez autrement, vous me contraindriez ; cela est n<sup>e</sup>ne important à l'affaire que vous m'avez mise entre les mains. Vos autres servantes se fieront bien mieux à moi, quand elles me croiront née dans la même condition où elles sont, que si elles venoient à soupçonner qui je suis par la distinction que vous feriez de moi : & pour vous faire voir que je ne vous serai peut-être pas inutile, je vais dès l'heure même vous communiquer mes soupçons. J'ai fait souvent attention sur la démarche de cette grande Gasconne, que vous avez dans la maison, non-seulement j'y trouve un parler homasse, mais je remarque en elle une contenance qui n'est pas ordinaire à notre sexe. Madame, qui a mille bontés pour moi, a fait quelquefois la même réflexion, & nous en rions souvent tous deux ; cependant on peut se tromper, mais elle a si fort toutes les

marques extérieures de notre sexe , qu'on auroit de la peine à s'y méprendre , point de barbe , une apparence de gorge assez raisonnable , & remplissant très-exactement les infirmités naturelles auxquelles notre sexe est assujetti. Tout cela est constant , mais puisqu'il s'agit ici de votre conservation , je vais tout tenter pour savoir ce qu'elle est. Thérèse me tint parole , elle fit semblant de se brouiller avec la compagne , dans la chambre de laquelle elle couchoit , & voulut absolument en sortir ; je témoignai à Jannine qu'il falloit la satisfaire sur une chose de si peu d'importance , de sorte que trois ou quatre jours après , elle coucha dans la chambre de la Gasconne , qui la reçut avec mille démonstrations d'amitié , l'assurant qu'elle ne lui donneroit jamais lieu de se brouiller avec elle. Ce discours d'une fille , avec laquelle depuis six mois elle n'avoit eu qu'une très-légère conversation , confirma ses soupçons , & elle se résolut , dès le même soir , de

savoir au vrai si c'étoit là le loup en-fermé dans la bergerie pour me dévorer. Chacune étant couchée dans son lit, elles firent plusieurs contes pour rire, & passerent en revue les différens originaux qui venoient boire des liqueurs dans ma boutique. Avez-vous remarqué, lui disoit Thérèse, ce grand sot des bords de la Garonne, qui depuis qu'il m'a vue, vient passer la plus grande partie du jour céans, pour me dire mille pauvretés que je n'écoute point, il me parle toujours de ses richesses & du commerce de son vin, & il fut assez impertinent pour m'écrire ces jours passés, que si je voulois sortir d'ici pour m'attacher à lui il rendroit mon sort le plus heureux du monde, & placeroit vingt mille livres en un tel lieu que je voudrois, pour en jouir du revenu, s'il venoit jamais à changer : ma foi, les gens de ce pays sont bien ridicules, ils s'imaginent que rien ne leur doit résister, & croient qu'on doit se fier à leur promesse, eux qui de tous les peu-



ples de la terre sont les plus grands fourbes & les plus grands imposteurs : ce sont là ces hommes qu'on nomme les véritables Gascons en France , tous les autres provinciaux qu'on nomme de ce nom , ne sont que blanchir auprès d'eux ; ils sont les singes de la cour , ils dépensent pour s'habiller le revenu d'une récolte de vins , & vous donnent par ostentation ( dans la vue de vous tromper ) un repas somptueux. Grands prometteurs , sans crédit , & grands insolens dans la bonne fortune , jugeant mal de tout le monde , leur donnant trop de bien pour leur exciter l'envie , ou les décrivant comme des gueux & des misérables , pour leur ôter le crédit. Jamais peuple ne conçut plus légèrement de fausses idées que celui-là ; que ce soit feu ou folie , c'est un défaut qui est essentiellement opposé à l'honnête homme , & c'est ce qui distingue les Gascons de ce pays , de tous les autres Gascons de France.

Souvent notre patron nous en a fait

des histoires , qui m'ont bien divertie ; il a demeuré cinq ou six ans dans ce canton , & il faut que je le mette sur le chapitre de ces messieurs , quelque jour qu'il sera d'humeur d'en parler.

Thérèse s'attendoit que la Gascone répondroit quelque chose en lui parlant de son pays ; mais ayant remarqué qu'elle dormoit d'un profond sommeil , & l'ayant appelée deux ou trois fois , sans qu'elle pût lui répondre , elle devint hardie , & sortant tout doucement de son lit , elle fut près du sien , & là , sans l'éveiller , elle connut que c'étoit un garçon qui étoit couché dans sa chambre.

Dès le matin , ma feinte servante s'étant éveillée , appella Thérèse , & se ressouvenant imparfaitement de l'entretien qu'elle avoit eu avec elle le soir précédent , elle lui dit : mon Dieu , vous haïssez bien les Gascons , Thérèse ; ce sont pourtant de braves gens , des gens d'esprit , & qui ont rendu de très-grands

grands services à l'Etat; & vous qui êtes Gasconne, aussi-bien que moi, vous devriez vous sentir plus d'inclination pour une nation qui a tout le mérite du monde. Je ne suis point Gascone, lui dit ma Languedocienne, ma pauvre Marie, & dans mon pays nous nous battons avec quelqu'un, quand il ose nous appeler de ce nom; mais laissons-les là, je vous en prie, vous avez dormi à merveille, & moi je n'ai presque pas fermé l'œil, par rapport au changement de lit; il y a encore deux heures de repos, employons-les bien, nous en serons plus fortes, & plus gaies tout le jour.

Jamais nuit ne parut plus longue & plus ennuyeuse à Thérèse; enfin le jour vint, & s'étant levée avec les autres, chacune d'elles fut à son petit devoir: celui de Thérèse, étoit de venir chercher les clefs de ma chambre pour ouvrir la boutique pour la ranger & la mettre en ordre: on lui apportoit les tasses & les cabayes, elle ne lavoit

rien , & c'étoit elle qui se tenoit dans le laboratoire , où elle distribuoit aux autres servantes les liqueurs que l'on demandoit. La fausse Marie avoit soin de faire les lits , & de balayer toute la maison ; une autre faisoit la Cuisine , & Jannine avec Catherine étoient dans la boutique , pour y servir les Messieurs , & pour recevoir en même tems l'argent.

Comme Thérèse étoit dans le laboratoire à ranger toutes choses , la Marie y vint en chantant ; & s'approchant d'elle , elle voulut lui donner un baiser. Marie , lui dit Thérèse , je suis de fort mauvaise humeur ; je n'ai pas dormi de toute la nuit , & je trouve ici des porcelaines brisées ; faites-moi le plaisir de voir si Monsieur est levé , je souhaiterois qu'il vît ce petit désordre , & qu'il me donnât en même-temps les choses nécessaires pour composer les liqueurs de bonne heure ; car je veux aller dormir dès que j'aurai dîné. Marie obéit ponctuellement ; & dès que Thérèse put m'entretenir , sans être entendue de

personne : Monsieur , me dit-elle , Marie est un garçon , mes soupçons étoient bien fondés ; il est question de vous en défaire d'une manière généreuse & qui ne puisse pas retomber sur vous.

A peine eus-je entendu ce discours , que je voulois moi-même me faire justice , & l'aller percer de mille coups ; mais la prudente Thérèse me retint , & me remettant devant les yeux , que si un tel crime venoit à être découvert , ma vie ne seroit pas en sûreté , parce que je ne pourrois pas avoir des preuves des mauvaises intentions de ce misérable ; qu'il falloit avoir le Bourguemestre dans mes int rêts , pour le faire enlever & l'envoyer aux Indes comme un esclave ; que cette punition seroit incomparablement plus grande , que de lui ôter tout-d'un-coup la vie ; & que peut être d'une telle mort , il en naîtroit cent autres assassins. J'admirai l'esprit de cette vertueuse Dame ; je lui fis de nouvelles protestations d'estime & de respect , & je sortis pour aller chez Esther lui de-

mander conseil sur le parti que je devois prendre.

En avez-vous quelqu'un qui vous fasse retarder un moment de vous défaire de ce misérable, me dit mon aimable Juive? vous n'aviez peut-être pas deux jours à vivre, & je suis hors de peine maintenant que la mine est éventée. Je vais, lui dis-je, chez le Bourguemestre; il est de mes amis, & il m'a témoigné plusieurs fois avoir de l'inclination à me faire du bien; je me flatte qu'il me tiendra sa parole. Je sortis & fus chez ce Magistrat, pour l'informer de ce qui se passoit chez moi.

Que les manieres des Magistrats Hollandois sont charmantes! Combien de douceur & de patience, & quelle sagesse ne montrent-ils pas dans les affaires qui se portent devant leur Tribunal? Il y a certains peuples qui veulent être traités avec douceur; dans d'autres pays, & sur-tout chez les François & chez les Italiens, il faut que le Magistrat soit sévère & rude; ce n'est que par ce moyen

qu'ils viennent à bout de convaincre les coupables. Ayant donc exposé mon affaire au Bourguemestre, il me dit fort civilement que je retournaſſe chez moi, & que je lui envoyasse cette fille, sous prétexte de lui apporter quelque phiole de liqueur qu'il m'avoit demandée. Tout cela fut exécuté avec tant de promptitude & tant de bonheur, que le fripon déguisé alla chez le Magistrat, sans se douter du malheur qui le menaçoit. Dès qu'il fut entré dans sa chambre, & qu'il eut fait son compliment.

Comment vous appelez vous, mamie, lui dit le Bouguemestre? Je me nomme Marie, Monsieur. D'où êtes-vous? Je suis Françoisse. De quelle Province? De Gascogne. Et de quelle ville de Gascogne? Du voisinage de Xaintes. Qu'êtes-vous venu faire en Hollande? J'y suis venue pour y prier Dieu en liberté. C'est donc pour la Religion? Oui, Monsieur. Y a-t-il long-temps que vous êtes dans cette ville? Il y a cinq ans. Avez-vous toujours demeuré dans le

même endroit ? Non , Monsieur , il n'y a que six mois que je suis avec le Signor Rozelli. Etes-vous bien avec lui ? Fort bien , Monsieur. Ne se passe-t-il rien dans sa maison qui soit contre les bonnes mœurs ? Non , Monsieur , non. N'y reçoit-on pas le soir dans des endroits particuliers des aventuriers qui parlent contre la République ? Non , Monsieur. Ne se trouvent-il pas des parties faites contre la décence ? Ne donne-t-on pas là-dedans des chambres , des cabiners , à des amans , à des maîtresses & à des filles déguisées , ou à des garçons déguisés en fille ? A ce mot de garçon déguisé en fille , la feinte Marie rougit , & parut déconcertée. Vous rougissez , lui dit le Magistrat. Pardonnez-moi , Monsieur , je me trouve un peu fatiguée , parce que j'ai travaillé tout ce matin , je vous demande la permission de me retirer. Non , non ma mie , votre empressement & votre trouble me donnent du soupçon : ne seriez-vous pas vous-même un garçon déguisé en fille ? C'est



ce que je veux savoir tout-à-l'heure, & sans que vous me donniez aucune mauvaise raison. Ah ! Monsieur, ajouta cet effronté, vous voulez sans doute badiner. Sachez, ma mie, que les Juges comme nous ne badinent jamais, & que Dieu leur communique des lumieres pour découvrir ce qu'il y a de plus caché dans le cœur des méchans, ainsi, sans vous faire violence, montrez-moi que vous n'êtes pas un garçon, comme je vous crois. La feinte Marie se voyant réduite à la nécessité d'obéir, avoua son crime, & confessa qu'un Banquier Italien d'Amsterdam lui avoit conseillé de se défaire de moi ; que c'étoit sous l'espérance de mille écus, & d'un bon établissement dans Naples ; qu'il avoit trouvé à propos de se déguiser en fille, pour pouvoir mieux exécuter son coup, ou par le poison ou par le stylet ; que pour ce sujet il avoit dans son coffre, & le plus subtil poison, & deux stylets des plus malins & même empoisonnés, & que s'il n'avoit pas exécuté depuis six mois un dessein si ef-

froyable , c'est qu'il en avoit été empêché par un certain je ne sai quoi , qui lui inspiroit du respect toutes les fois qu'il me voyoit ; mais qu'enfin il étoit résolu de finir cette affaire dans deux jours , & qu'il en avoit assuré son Banquier , qui le pressoit sur ce sujet.

Après un tel récit , le Bourguemestre fit mettre le coupable en lieu de sûreté ; & se transportant tout d'abord chez moi , il me dit de le suivre dans la chambre de cette prétendue fille ; & là , ayant fait l'ouverture de son coffre , dont il avoit eu soin de se faire donner la clef , on y trouva deux boîtes de poison , & deux stylets , ainsi que le coupable l'avoit déclaré. On y trouva plusieurs Lettres en chiffres du Banquier Italien. Il n'y a gueres de chiffres que je ne connoisse ; celui dont ce malheureux se servoit , étoit des plus communs , je l'eus bientôt déchiffré , & j'y lus avec horreur toutes les mauvaises intentions de ce Banquier Italien , qui avoit voulu être de mes amis , & m'avoit offert plusieurs

fois , en qualité de compatriote, d'aller manger chez lui.

C'étoit un vieux garçon de Naples qui faisoit de fort grosses affaires , & qui écrivoit à Rome tout ce qui se passoit dans ce pays. Il professoit la Religion Calviniste pour mieux couvrir son jeu. Dès que le Bourguemestre fut assuré du crime d'un si méchant homme , il le manda ; & , après l'avoir interrogé, il confessa tout ; & ayant été conduit dans une étroite prison , pour dérober la connoissance au public d'une action si détestable , après en avoir donné part aux Magistrats qui exercent la Justice , ils furent condamnés tous les deux à être transportés à Batavia , pour y travailler en qualité d'esclaves , aux travaux de la Campagne. Les biens du Banquier furent confisqués aux pauvres & à l'Etat ; & l'on trouva dans sa cave une fosse toute prête pour y faire enterrer le Gascon , qu'il se proposoit d'empoisonner chez lui , quand il seroit venu demander le paiement de son forfait.

Une affaire aussi delicate fut conduite avec tant de secret ; & le succès fut si heureux pour moi , que non seulement j'en rends dans mon cœur des graces continuelles à Dieu , dont j'ai toujours ressenti une protection miraculeuse ; mais je m'attachai encore davantage à ma charmante Esther ; & , comme elle n'avoit aucune relation avec les gens de sa nation , & qu'elle n'avoit paru dans Amsterdam , que sous l'habit d'un Médecin , je lui proposai de mettre auprès d'elle l'aimable Thérèse , à qui je me sentois encore très-attaché par la prudence dont elle avoit usé pour découvrir le coupable Gascon qui en vouloit à ma vie. Je lui témoignai que j'avois de la peine à la voir toute seule dans une chambre , & sous l'habit d'un homme , dans l'état où elle se trouvoit , que je voudrois qu'elle reçût l'habit de son sexe ; & pour éviter les rencontres fâcheuses qu'on peut faire dans une ville aussi fréquentée qu'Amsterdam. J'étois d'avis de me transporter moi-même

à La Haye pour m'y établir , parce que c'est-là proprement le rendez-vous de tous les Potentats de l'Europe , & le Siège de Messieurs les Etats-Généraux : Là je pourrai , lui dis je , vous louer une maison de campagne aux environs de cette ville , où il me sera facile de vous voir très-souvent , & plus commodément qu'à Amsterdam. La personne que je vous propose pour vivre auprès de vous , est pleine de mérite , d'une naissance illustre , & d'un esprit doux & poli ; elle vous fera d'un grand secours pour vos couches , & avec une aussi aimable femme , vous ne vous appercevrez pas de vivre dans la solitude.

Esther goûta fort toutes mes raisons ; & comme elle m'aimoit avec passion , je n'eus pas de peine à la déterminer pour ce que je souhaitois. Je fis un voyage à La Haye , & ayant pris des arrangemens pour ce qui me regardoit , & pour ce qui regardoit la demeure de ma belle Juive , je partis d'Amsterdam un mois après , ayant fait trouver bon à

.

Jannine de quitter la capitale , où j'étois plus exposé à périr par la perfidie de quelque scélérat. Là-dessus , je lui fis part du péril que j'avois couru , comment la chose s'étoit passée , & pourquoi le Bourguemestre avoit trouvé à propos d'en taire l'éclat.

Ma plus grande peine fut de résoudre Thérèse de sortir de chez moi. Cette généreuse Dame ne pouvoit se persuader qu'elle pût être jamais en repos ailleurs que dans ma maison ; tout le monde avoit du respect & de l'amour pour elle ; & j'eus besoin d'un mensonge officieux , pour la déterminer à m'obéir : je lui dis , après m'avoir refusé quinze jours durant , que l'homme à qui elle avoit parlé , il y avoit six mois , étoit venu me demander s'il n'y avoit pas encore chez moi une Languedocienne d'une telle figure ; j'ai répondu au hazard qu'elle en étoit sortie depuis trois mois. Ah ! Monsieur , me dit l'aimable Thérèse , toute alarmée ; je vous suis obligée , sans doute Planchin est un émissaire de mon mari ;

il n'est pas revenu en Hollande sans quelque sujet ; je trouve à propos de suivre votre avis , & j'irai avec la personne dont vous me parlez , puisque j'aurai le bonheur de vous y voir. Dès que j'eus le consentement de Thérèse , je me crus obligé de la mettre dans la confiance de mes affaires , je lui fis entendre qu'Esther étoit ma femme ; je lui racontai presque tout ce qui s'étoit passé entre elle & moi. Comme Thérèse n'étoit pas Catholique , elle ne fut point scandalisée de mon attachement ; il est vrai que je lui cachai qu'Esther fût Juive , parce qu'elle ne l'auroit pas sans doute trouvé bon.

Je vous ai cru , me dit Thérèse , marié avec Jannine , l'air de maîtresse qu'elle a dans votre maison , m'a fait faire ce jugement ; d'ailleurs elle a bien le mérite d'être unie à un galant homme comme vous ; mais cela ne fait rien à nos affaires ; dépêchez-vous de me sortir d'Amsterdam , & agissez de manière que nous puissions faire les choses , sans

avoir le chagrin de nous en repentir dans la suite.

Il faudra , lui dis-je , Madame , que vous feigniez de retourner en France , sur quelques avis que vous direz avoir reçus à cette occasion ; vous prendrez congé de nous , & nous ferons toute la cérémonie du départ. Cela fut exécuté à merveille ; & le jour du départ d'Esther étant venu , Thérèse fut la voir , elles s'aimèrent presque dès ce moment , & se promirent , en ma présence une amitié éternelle. Esther savoit déjà le mérite de Thérèse : j'avois instruit Thérèse de celui de la belle Juive ; leur présence acheva dans un moment tout ce que je pouvois souhaiter de cette union. Je les accompagnai toutes deux à La Haye , elles y prirent une servante Hollandoise. La petite solitude que je lui avois choisie , étoit à deux cents pas de La Haye ; c'étoit un lieu enchanté par les jardins & les bosquets , qu'un Ambassadeur d'Angleterre , à qui elle avoit appartenu autrefois , y avoit fait pra-



tiquer : j'eus soin d'y mettre un Jardinier du pays & fort bon homme. En un mot , elles trouverent la maison toute meublée , & assortie de toutes les commodités de la vie.

Dès que ces deux aimables personnes furent placées selon mes souhaits , je revins à Amsterdam , où je trouvai Jannine d'une tristesse & d'un abattement si grand , que je craignis pour sa vie ; je tâchai de la réjouir ; & comme je connoissois que sa mélancolie ne venoit que de l'absence de Thérèse , je l'assurai qu'en partant , elle m'avoit promis que dès qu'elle auroit terminé ses affaires , elle reviendrait en Hollande pour y vivre avec nous jusqu'au dernier soupir. Jannine me fit répéter cinq ou six fois ce que je venois de lui dire , & ces bonnes nouvelles contribuèrent beaucoup à rétablir sa santé.

*Fin du Tome troisieme.*

8432

A. 7. I

